

ACADÉMIE DU ROYAUME DU MAROC

Le Bassin du fleuve Oued-Noun



ACADÉMIE DU ROYAUME DU MAROC



Le Bassin du fleuve
Oued-Noun

AVANT-PROPOS

Cette note est fondée sur un survol extrêmement rapide de nombreuses composantes spatiales, culturelles et identitaires de l'Oued Noun dont aucune ne donne lieu réellement à une analyse approfondie. Ce bassin, du moins pour l'ethnographe, n'est pas un simple concept. Il est, l'existence et l'essence à la fois, dans la mesure où il constitue le contexte de l'expérience humaine et son cadre de vie. On se trouve ainsi, engagé avec tout ce qui est autour de lui par une série de relations diverses et qui correspond aussi à une nécessité sociale par le biais de l'appropriation. Le bassin, concept de base en géographie, offre l'image d'une homogénéité topographiquement émietée, morcelée en plusieurs parties dont la définition et le nombre sont clairs. Il y a d'abord l'insularité, un des principaux traits géographiques du bassin. Les monographies érudites sur ce phénomène historico-géographique primordial, évoquent l'Oued Noun comme composé de cinq grandes chapelets d'oasis que l'on peut dénommer groupements oasiens. Par sa richesse écologique et anthropique, par son allongement de la montagne anti atlasique à l'océan atlantique, le bassin permet à la civilisation de la rive N-O saharienne de se développer comme un système complet, comme un monde en soi. Aussi, cette question de l'insularité touche directement à la géopolitique. Les litiges frontaliers, relancés par les différentes délimitations des zones présahariennes témoignent toujours du rôle récurrent de cette périphérie. La présente note analyse le processus de territorialisation du bassin et montre en quoi son espace géographique a façonné la construction d'un espace pastoral réputé unitaire englobant à vaste étendue de la Sagya al-Hamra.

Nous choisissons ce sujet en nous limitant à la généralité des cas et aux implications spatiales du développement. Notre préoccupation géographique étant l'organisation et la structuration d'un vaste bassin présentant une grande homogénéité, se traduit par la juxtaposition des significations de la conscience collective des groupes de résidence. En cela, il est très actuel à l'heure où se régionalisent de plus en plus les plans de développement nationaux, que cette note, parce qu'elle relate à la fois une expérience riche esquissée dans les monographies mais aussi exposée plus longuement dans les travaux signalés en bibliographie, débouche sur une réflexion descriptive à propos des problèmes posés par l'organisation de l'espace dans les pays du Tiers Monde. Une homogénéité atteinte sans difficulté, les fondements de la géographie comme science de l'espace humain retracent le rôle du milieu naturel et l'histoire à travers les activités oasiennes et notamment l'élevage et les divers types de plantations.



أكاديمية المملكة المغربية
+ⵍⵎⴰⵔⴰⵏⵉ ⵏ ⵏⵓⵔⵓⵏ ⵏ ⵏⵓⵔⵓⵏ
ACADÉMIE DU ROYAUME DU MAROC

© - 2019

Textes

Mustapha Naïmi

Mise en page

PixelCats Design

Crédit iconographique :

- Couverture : Davidson (1839)

- Autres : Académie du Royaume du Maroc

La masse d'informations recueillies par les ethnographes n'aurait pas permis de dégager des tendances générales, des caractéristiques primordiales, de l'influence exercée par l'activité oasienne sur la définition du bassin si elle n'illustre pas la variété qui range Ifran, Taghjijt, Tighmart/Asrîr, Tagaost, Ayt Ba Amran sous l'appellation de « groupements oasiens » ou « chapelets d'oasis ». Ces cinq groupements auxquels s'ajoute l'étendue migratoire d'Assa, se savent polarisées par un aspect fonctionnel et un critère de relations associées au dynamisme oasopastoral. Celui-ci suscite une réflexion sur la nécessité de tracer un cadre d'ensemble intégrant des éléments, parfois disparates, de l'analyse spatiale. Notre recherche d'une typologie globale nous conduit à évoquer finalement un commun souci de développement qui guide les décisions et, par conséquent, modifie les flux et les paysages en accélérant les croissances urbaines. En accordant de l'importance aux notions de densités humaines et aux niveaux de vie, peut-être peut-on parler de réflexions générales et critiques, intercalées dans un ensemble de données proches du concret culturel et identitaire.

En effet, avec l'analyse non détaillée de l'intérêt particulier pour les relations de la ville et de sa campagne, le cas de Goulmim n'est pas unique puisque la ville s'est créée et développée dans une zone pastorale dont l'originalité majeure est d'abriter de faibles densités de population sur une vaste étendue. Cet enracinement traditionnel fait de Goulmim la seule révolution oasopastorale presque entièrement achevée laissant la campagne aux mains d'une pauvreté d'autant plus sensible que la croissance démographique est difficilement compensée par les progrès de transhumance. C'est dans ce cadre que la ville de Goulmim se développe pourtant et avec une rapidité vigoureuse, possédant un poids économique qui dépasse de loin celui que représentent ses relations avec sa région. Son rôle de capitale politique et administrative d'une région, son activité commerciale, ses services qu'elle assume pour son hinterland, font d'elle un pôle soulageant la densité rurale en prélevant des immigrants. Les bourgs ruraux semblent suffire à assurer le relais entre Goulmim et les migrants qui viennent y faire souche.

De ce fait, cette note s'insère dans le cadre d'un apprentissage en alternance réalisé afin de proposer un premier pied dans la vie professionnelle de

la valorisation culturelle et identitaire des représentations, expressions et corpus des savoir-faire communautaires du bassin de l'Oued Noun. Elle incite le lecteur à revenir à la fois sur les notions de patrimoine matériel et immatériel qui, tous deux, peuvent servir de garant au développement durable si elles proposent une gestion efficace de l'activité touristique du dépaysement. En fait, les pratiques usuelles telles que connaissances, savoir-faire, croyances, rites et religions offrent la dimension délocalisable des ressources territoriales. Celle-ci servant de moyens pour valoriser des nouveaux modèles de nature à séduire les chasseurs de mythes (anthropologues, folkloristes, sociologues, sémiologues).

Notre approche interpellant la définition des liens avec les notions de développement et de territoire, fait du patrimoine une ressource territoriale dont la valorisation contribue à de nouveaux modèles de développement patrimonial. De la définition qu'elle donne à ces notions dépend la caractérisation de la ressource territoriale.

Il y a, certes, la logique marchande où la ressource territoriale est facteur potentiel de la croissance économique. Mais il y a aussi la logique non-marchande comme marqueur socioculturel du territoire. Dans un cas comme dans l'autre, le développement patrimonial dans l'Oued Noun ancre le territoire comme élément socioculturel construit. Patrimoine et territoire ont en commun de donner du sens et de la valeur à l'émergence d'un espace commun dans lequel les oasiens et les transhumants produisent un modèle de développement qui s'avère être une ressource territoriale, une forme de patrimoine dont la valorisation est ce qu'on appelle la patrimonialisation.

La spécificité des ressources du développement basée sur la valorisation de données génériques, impose une idée articulant la part grandissante de l'investissement collectif dans la valorisation culturelle. Sous le regard du touriste ethnoculturel, les groupes du bassin de l'Oued Noun peuvent-ils consolider leur position identitaire et, partant, valoriser leurs traits distinctifs générateurs d'envahissement de l'offre touristique par le patrimoine immatériel puisque celui-ci, à l'évidence, ne peut seul motiver le touriste à se déplacer ?.



La porte d'entrée au style authentique en bois affiche des motifs et des formes majeures de l'urbain oasien. Conservatrice des modes de vie disparus, la porte dispose, grâce aux techniques, concepts, problématiques qu'elle matérialise, d'excellents outils pour l'examen de faits socioculturels bien vivants. Si l'anthropologie de l'Oued Noun aide à forger quelques méthodes dans l'étude des sociétés dites primitives, l'histoire même des portes montre qu'elles tendent à constituer un révélateur de l'évolution oasienne. Au sein de la communauté villageoise, la porte n'étant pas isolée, vit en symbiose avec les modifications du fait de l'exode et ses retombées multiples de l'urbanisation.

Dans la lignée des travaux engagés sur les représentations esthétiques des modèles paysagers, la culture sensible de l'Oued-Noun peut être appréhendée comme polysémique. Cette notion participe par son caractère extensif à poser la question de la réalité paysagère traversée par des dimensions variables tant locales que globales. L'espace oasien de l'Oued-Noun se présente comme manifestation esthétique d'une mémoire ancestrale à laquelle il faut retourner pour sauvegarder le cachet typique du bassin.

« Je formais le projet de visiter ce fameux pays du Sous dont on parlait tant comme beauté et comme richesse, et qui, véritable jardin des Hespérides, était si bien gardé »

Douls, Camille, *Voyages dans le Sahara occidental et le sud marocain*, 1888, Rouen, Bibliothèque nationale de France, in *Fous du désert, les premiers explorateurs du Sahara 1849-1887*, p. 181

Si l'inversion des rapports de valeur entre l'eau et la terre favorise une urbanisation anarchique sur des terres préservées, cette activité fait preuve de résilience dans un contexte où les modalités d'adaptation aux conditions nouvelles représentent des habitudes peu figées. N'étant pas dans une perspective de déclin, le patrimoine du bassin de l'Oued-Noun souffre de disparités des situations d'évolution liées à différents facteurs environnementaux et démographiques localisés.

Il y a, d'abord, l'effet systématique des approches multifactorielles d'une urbanisation accélérée dont les effets sont linéaires et monotones. L'analyse en termes de corésidence entre oasiens et pastoraux n'infirme pas cette conclusion et met en évidence la mitoyenneté des situations d'évolution qui dessine des agrégats locaux dont la logique de formation tient plus au rôle des pratiques sociales qu'à l'isolement qu'a connu ce bassin. Compensée par le rôle de l'immigration génératrice de devises, la sauvegarde de la palmeraie assure les modalités d'adaptation aux conditions locales qui continuent à maintenir les règles et les habitudes.

Les forces, les faiblesses, les opportunités et les menaces qui conditionnent la préservation des ressources patrimoniales et l'ajustement des compromis, réactualisent les croisements qu'une telle réalité engage. Des références formelles grâce auxquelles il est possible de lire un espace et de le qualifier, permettent de constater ce qui reste des représentations léguées par l'héritage des rapports de tout genre entre les deux rives du Sahara Atlantique.

Pour y réfléchir, interrogeons la disparité des espaces oasiens, pastoraux, urbains, montagnards, marins, ruraux, forestiers qui fondent les paysages culturels, les affirmations identitaires et les conflits de gouvernance. Comment situer les expériences du paysage dans des contextes historiques ? Quelles transformations, la place qu'occupe le paysage dans les politiques publiques et les processus de patrimonialisation a-t-elle engendrées ?

Tels seront les axes de réflexion retenus dans le cadre de cette délimitation du bassin du Oued-Noun dont il importe de situer les modèles paysagers et leurs implications dans la gestion des ressources naturelles. Faut-il parler de « modèles paysagers » qui alimentent une culture sensible du territoire et

organisent sa lecture en identifiant des références formelles, grâce auxquelles il est possible de lire un espace et de le qualifier ? Alors que les oasis se présentent comme des semi transhumants avec une culture immémoriale, les pastoraux cumulent élevage et contrôle du transit routier.

« Parmi les animaux qui habitent le désert on remarque le Lamt, quadrupède moins grand qu'un boeuf, et dont les milles, ainsi que les femelles, portent les cornes minces et effilées. Plus l'individu est âgé, plus les cornes sont grandes; quelquefois elles atteignent une longueur de quatre empan. Les boucliers les meilleurs, et les plus chers sont faits de la peau de vieilles femelles, dont les cornes, avec l'âge, sont devenues assez longues pour empêcher le mâle d'effectuer l'accouplement »

al-Idrissi, *Description*, pp. 320-231-171.

Dans la traduction stricte de ces deux traditions, la possession de palmeraies héritées de père en fils continue à se faire selon le mode de faire valoir direct incluant les propriétaires des parcelles irriguées. Il s'agit d'une culture de nomades sédentarisés qui ont eu accès à la propriété par différentes voies et dont l'espace porteur de paysage est le désert. Le témoignage des groupes montre qu'il existe certaines sensibilités et une représentation du milieu et de la nature rapprochées, dans la mesure où leurs pratiques sont celles de la corésidence ancestrale.

« Le terme Sahara occidental désigne couramment de nos jours la région saharienne qui a été colonisée près d'un siècle par l'Espagne. Mais il est aussi utilisé de longue date pour désigner la partie occidentale de l'ensemble saharien qui présente des traits identitaires l'opposant au Sahara central principalement occupé par des populations berbérophones (Touaregs). Ce vaste ensemble géographique qui comprend, outre le Sahara occidental tel que nous l'avons entendu auparavant, la Mauritanie contemporaine et une partie du Mali, présente une unité linguistique. Les populations qui l'occupent parlent un dialecte arabe, le hassaniya, distinct des parlers maghrébins. Elles partagent aussi des traits culturels tels que l'usage de la tente (k̄hayma, tissée en poils d'animaux) qui correspond à leur mode de vie généralement pastoral et nomade, ou encore le port d'un vêtement drapé féminin particulier, la malhafa. L'organisation sociale est caractérisée par une certaine autonomie des statuts féminins, qu'ont noté de longue date les observateurs extérieurs, musulmans ou européens, et surtout la répartition en tribus qui a toujours une certaine pertinence dans les représentations locales. L'histoire de cette région, riche et complexe, partagée par les Sahariens, est dominée par les conflits et les alliances tribales, alliances susceptibles de les réunir parfois sous la bannière de l'islam en particulier. Les sociétés tribales ont été longtemps considérées dans les travaux scientifiques, comme présentant un certain archaïsme « égalitaire » et comme n'étant pas susceptible de s'inscrire dans les Etats modernes ou encore comme pervertissant le fonctionnement de ceux-ci (tribalisme). On observait en fait au Sahara occidental des formes de stratification sociale et politique dans le cadre par exemple des émirats dont les lignées dominantes remontent à la fin du XVII^e siècle. De manière plus générale le fait tribal intervient dans la vie politique locale et dans les conflits majeurs de notre époque (Irak, Afghanistan) suscitant un nouvel intérêt des chercheurs. C'est dans cette perspective qu'il nous semble utile de réexaminer l'histoire tribale du Sahara occidental. L'usage de ce terme est cependant porteur d'une certaine ambiguïté de même que celui du terme sahrawi pour désigner les

seules populations relevant de la décolonisation du Sahara espagnol. L'esquisse que nous présentons de leur histoire tribale amène inmanquablement à les réinscrire dans des ensembles géographiques et humains plus larges. Ces nouveaux usages témoignent aussi cependant d'un particularisme dont nous allons tenter d'identifier les causes dans ce cadre plus large. Certaines de ces causes sont d'ordre géographique. La zone septentrionale du Sahara occidental est caractérisée par une aridité croissant rapidement à partir des contreforts méridionaux des massifs de l'Atlas mais ces zones désertiques portent aussi certains des meilleurs pâturages chameliers sahariens, le Zemmour et surtout le Tiris. Simultanément les influences méditerranéennes et atlantiques créent dans les régions côtières et les vallées qui se succèdent de l'oued Noun à la Sagiya el Hamra, des conditions plus favorables au développement de la production agricole, sur des terrains de décrue (grayr) ou grâce à l'irrigation. Dans ces régions prédomine un mode de vie agro-pastoral, observable chez les Tekna par exemple. Les ressources agricoles limitées incitent cependant à des mouvements de population vers les pâturages désertiques où elles se spécialisent dans l'élevage chamelier : c'est le cas d'une partie des Tekna et des Rgaybat. La constitution de cette grande confédération tribale qui se spécialise de plus en plus depuis le XVIII^e siècle dans l'élevage camelin, atteste d'un autre axe des mouvements de population, pastoraux en ce cas, qui s'oriente du nord vers le sud. Les pâturages du nord sont en effet de bonne qualité pour l'élevage chamelier mais irrégulier, incitant les groupes d'éleveurs qui les fréquentent à rechercher de nouvelles ressources végétales pour leurs troupes. Ils les trouvent en se déplaçant vers le sud où les pluies, associées au déplacement annuel du front intertropical, assurent des ressources plus abondantes et plus régulières. L'histoire du peuplement du Sahara occidental est marquée par ce mouvement des populations tribales pastorales du nord vers le sud jusqu'aux fleuves Sénégal et Niger. Elle les met en contact avec les sociétés africaines soudanaises suscitant des échanges économiques et culturels ainsi que des relations politiques qui marquent l'évolution de ces sociétés. Celles-ci connaissent des influences maghrébines, où se situent leurs origines, mais aussi soudanaises, influences variant selon les périodes que nous allons examiner rapidement en retraçant les grandes lignes du peuplement du Sahara occidental. Cet exposé nous amènera par ailleurs à définir quelques unes des raisons du particularisme que présentent les populations du Sahara contemporain stricto sensu. »

Pierre Bonte, 2010, *Approche des tribus sahariennes*,

Forum Algérie, Actualité, débats et sciences, Bouillon de Culture, CNRS, PDA

Quelle représentation l'espace architecturale oasis reproducteur des survivances du passé est encore le modèle dans le paysage du Oued-Noun ? Le bassin de l'Oued Noun couvre près de 7 000 km² dont 78 % dans les domaines montagneux de l'Anti-Atlas et 22 % en plaine¹.

Soulignons en premier lieu l'apport positif de la prospection archéologique conduite par l'INSAP nous permettant aujourd'hui de dégager un patrimoine de plus de 200 sites monumentaux sus-

1. Les confluent des trois sous bassins de l'Oued Noun (Sayyad- Oum Laachar -n Noun) se lancent dans les plaines qui finissent par se jeter dans l'Atlantique à Fom-Assaka. Le sous-bassin le mieux arrosé est celui de l'Oum-Laachar, le plus vaste étant celui du Seyad. A la différence des autres oueds du versant sud de l'Anti-Atlas qui, traversant le Bâni, gagnent la vallée du Drâ, l'Oued Sayyad après avoir pénétré dans le Bâni au foug de Taghijit ne quitte ce domaine que pour entrer à nouveau dans la « Feija externe » (du jbel Taïssa). Le bassin de l'oued Bou-Issafène draine la plaine nord du jbel Guir et une grande partie de la plate-forme côtière : au total plus de 2 000 km², alors que le bassin de l'oued Aoreora est de 800 km², Robert Dijon et Abdelmajid El Hebil, *Bassin de l'Oued Noun et Bassins côtiers d'Ifni au Dra*,

ceptibles de définir les traces des premières formes d'occupations humaines depuis la préhistoire à l'ère islamique². L'intervention sur les sites archéologiques a permis aux archéologues, à la faveur de fouilles globales décrites des cultures matérielles telles que grottes préhistoriques, sites de plein air, nécropoles, aires rupestres, ruines des villes antiques, médiévales dont les fortifications, les structures portuaires, les exploitations agricoles dans des espaces dont les gravures rupestres, les grottes, les abris sous roches, kasbahs, greniers et d'autres éléments d'architecture militaire, économiques et sociaux nous démontrent que la région a suscité l'intérêt des hommes depuis des millénaires jusqu'aux dynasties du Maroc médiéval. La collecte des informations d'ordre général, inhérentes à la situation spatiale des sites différencie les espaces d'habitat, les espaces funéraires (nécropole tumulaire, juive, islamique...), les espaces fortifiés, les espaces rituels (mosquée, mousalla, madrasa, zawiya, synagogue, autre), les sites rupestres, les mines / carrières, les souks et un certain nombre d'aménagements (agricoles, hydrauliques, artisanaux, voies de communications), la typologie retenue met en exergue l'importance scientifique, culturelle et touristique de ces sites, soulignant la nécessité de les promouvoir afin de les sauvegarder en tant que patrimoine universel.

Evoquons, en second lieu, l'apport de l'imagerie hyper spectrale des palmeraies comme module d'aménagement urbain durable nécessitant de réconcilier l'écosystème urbain avec son écosystème oasien. Si l'étendue du bassin n'est pas une réserve de vide naturel en société oasienne et pastorale, l'architecture peut être considérée comme un espace structurant son acte performatif, une scène patrimoniale et référentielle investie d'un art légendé qui en appelle à sa découverte ou à sa commémoration. Né d'une esthétique l'affectant d'une capacité de séduction et d'une densité historique, l'architecture oasienne dispose d'une épaisseur biographique qui lui procure bien du sens. L'envie de la pister à l'intersection de l'Anti-Atlas et de l'Oued-Dra d'un côté, du Jbel Bani et de l'océan Atlantique de l'autre, impose un modèle d'interprétation et d'usage à l'ensemble de la vallée du Oued-Noun qui, dans sa haute partie des piémonts Sud du Jbel Saghro, se limite au Nord par les derniers contreforts du versant S-O de l'Anti-Atlas, à l'Est par le Oued-Tamanart³ jusqu'à maader Sallâm⁴ sur le fleuve Dra et, de là, par une ligne vague qui rejoint le maader Afra et la Sagya al-Hamra, étendue qui se met à tracer sa limite Sud.

« De la ville de Dera nommée Tïoumetïn, chef-lieu de la province de Dera.. on met une journée pour se rendre à Tameddjathet, localité qui produit une espèce d'arbre ainsi nommée, dont les feuilles sont larges et persistantes comme elles du Tamarisc.. À une journée de là on trouve un endroit nommé Aman Tissent, c'est-à-dire «l'eau salée»

Le jour suivant conduit à Ten Oudaden.. on y trouve une mine de cuivre. La journée suivante s'achève à Agrou. Tous ces lieux sont situés dans le territoire des Serta, peuple qui forme une branche de la tribu des Sanhadja »

al-Bakrî, 1965, *Kitâb*, 296/155-156.



Réputée pour son potentiel phénicien rompu avec son statut oasien, la relation entre l'eau, la palmeraie et l'habitat, base de l'écosystème oasien, engendre à tous les niveaux un produit architectural dans un milieu physique fragile et ingrat. La cité saharienne se caractérise par l'adéquation entre ses données contextuelles spécifiques aux régions arides et les modèles de bâtiments à plusieurs niveaux. La concentration des équipements et la densification des nouveaux quartiers contrastent avec les rues, ruelles, passages couverts et impasses de la vieille ville.

De la sorte, si l'étendue est un vide ancestral, l'espace architectural est un état de structuration, un lieu où l'imaginaire s'empare des habitudes, des rites, et des enchaînements des artisans qui lui donnent un sens. L'expression espace architectural étant à prendre dans son acception cardinale associée à l'Anti-Atlas, le pays des Guezoula avec son « Dyr » du Nord et du Sud, porte au 10^e/16^e siècle le nom de Hankiza (ou Ngisa) d'où sort le Oued Noun. De là l'expression Tankist, confluent général de toutes les eaux qui viennent de l'Anti-Atlas⁵. Sur une longueur de 150 km environ, les eaux de la haute et moyenne vallée retrouvent des appellations variées dont les transcriptions historiques varient (Wad-Noul, Wad-Assaka ou Uad-Asaca). En s'engageant dans la montagne, ces eaux ouvrent une trouée entre les falaises qui mènent à l'embouchure au pays d'*Ayt-Ba Amran*.

5. Lieutenant-Colonel Justinard, 1933, « Notes sur l'histoire du Sous au XIX^e siècle. I. Sidi Ahmed ou Moussa. II. Carnet d'un lieutenant d'El Mansour », *Archives Marocaines, Documents et Renseignements de la Direction des Affaires Indigènes* (Section sociologique), XXIX, p. 61 sqq.

² Bokbot, Y., Onrubia-Pintado, J., et al. (2008) : «Le complexe funéraire d'Adrar Zerzem (Anti-Atlas, Maroc). Résultats préliminaires», Lieux de cultes. XI Colloque international (Tripoli, 2005). CNRS éditions ;- Bokbot, Y., Onrubia-Pintado, J., & Salih, A., 2011, Néolithique et Protohistoire dans le bassin de l'Oued Noun (Maroc Présaharien). Quelques données préliminaires, *Actes du premier colloque de préhistoire maghrébine*, (Tamanrasset, 2007), T. II, Centre National de Recherches préhistoriques, anthropologiques et historiques, 305-321.

³ A 575 mètres d'altitude, Foum Tamanart est un passage hypsographique au pied de l'Anti-Atlas. Ses coordonnées géographiques sont 29°6'36" N et 8°55'48" W en DMS (degrés, minutes, secondes) ou 29.11 et -8.93 (en degrés décimaux). La position UTM est NN02 et la référence Joint Operation Graphics est NH29-11.

⁴ *Revue de Géographie du Maroc*, n° 17, 1970, protégeant ce secteur important de l'oued Tamanart à C.N.R.S. Paris 1970.

Globalement coincée entre les derniers versants anti-atlasiques sud et les plaines qui mènent à la Sagya al-Hamra, l'expression Oued-Noun annonce la vallée du dernier grand fleuve desséché au nord du Sahara. À environ 70 km au nord de l'Oued Dra, sa spécificité présaharienne en fait une zone semi-aride dont la physionomie et l'identité territoriale se caractérise par des précipitations insuffisantes (moins de 50 mm par an) et des ressources hydrauliques mobilisables ne permettant pas l'épanouissement d'activités agricoles non irriguées. C'est pourquoi il devient aisé de voir le bassin du Oued-Noun réunir les porteurs du litham (*afarwâl*) blanc et ceux qui partagent avec les autres *qabâ'il* du Sahara l'*afarwâl* noir.

On aura compris la métaphore de l'étendue oaso-pastorale qui, à rebours, résulte de la vision d'un espace perçu comme une construction mythique à même de séduire et d'attirer les touristes en quête de sensations exploratrices fortes. L'iconographie et les descriptions des écrivains et des voyageurs trouvent que le bassin de l'Oued-Noun est indissociable de ses palmeraies et du végétal, élément identitaire fort qui sert de cadre paysager qu'il peut valoriser pour le tourisme anthropologique. Cette image est de plus en plus connectée à la réalité car, si l'oasis s'estompe devant l'extension et la densification des villes moyennes, la sauvegarde des palmeraies et des arbres d'alignement ne doivent pas reculer face à l'urbanisation. Face au rythme accéléré du développement urbain, le retour à l'héritage végétal reflète l'urgence qu'il y a à adopter les différentes alliances et influences culturelles qui peuvent façonner l'identité du bassin.

Si l'on doit assister à l'affirmation progressive d'une identité des Sanhadja (Iznagn), complémentaire du mode de vie oasopastoral, générateur sur le terrain des alliances ouest sahariennes, il devient nécessaire de s'interroger sur la définition même de la notion de *qabila*, sur les fondements de sa conscience d'elle-même et sur les critères qui servent à en tracer les contours.

Pour une meilleure analyse de cette conscience, il importe de commencer par décrire les mécanismes d'alliances entre les groupes des Lamta (*Illmmidn*) et des Lamtouna (*Iwillimmidn*) en tant que représentations que les sources peuvent offrir des survivances politiques antérieures de la confédération des Sanhadja. S'interroger sur la nature et la consistance des Lamta et des Lamtouna, c'est prendre en compte l'analyse des critères qui se fondent sur une appréhension de la dichotomie entre analyse anthropologique de la notion de *qabila* et analyse interne de la conscience qu'ont les uns et les autres à reconnaître la pertinence des critères complémentaires entre ses composantes claniques.

Partant du 6^e/12^e siècle, al-Idrissi nous apporte son éclaircissement sur les rapports de corésidence entre les *Lamta* et les *Lamtouna* comme une série de dichotomies ou d'emboîtements successifs. L'entreprise de ce géographe à propos des groupes de parenté *Lamta* et *Lamtouna* est de constituer une description suffisamment claire pour que l'on puisse disposer d'un système complet de ressemblances et de différences. Il est nécessaire pour mieux analyser le contenu du texte de le reproduire in extenso :

« Quant aux pays du Noul occidental (al akça) et de (Tazaccâgh) ils appartiennent aux Lemtouna du Sahara, tribu de Canhadj (père des Canhadja) et Lamt (père des Lamta) étaient deux frères dont le père s'appelait Lamt Ibn Za'zâ, descendant de Himyar, et la mère Tazoggay (Tâcoggay) la boiteuse (al'ardja), issue de la tribu de Zenata. Canhadj et Lamt avaient encore un frère utérin dont le père se nommait al Miswar ibn-Mostanna ibn Cola'ibn Aïman ibn Sa'd ibn Himyar, et qui reçut le surnom de Houwwar, à cause d'une expression (aisée de la langue arabe) dont (son père) fit usage dans une occasion. Al Miswar... se fixa parmi une peuplade Zenatienne avec laquelle il conclut une alliance. C'est là qu'il vit Tâzogay, mère de Canhadj et de Lamt, dont il vient d'être fait mention. Tâzoggay était veuve de Lamt et avait auprès d'elle ses deux fils Canhadj et Lamt. Elle eut d'al Miswar un enfant mâle qui fut nommé al Motsan-

na, et qui, après la mort de son père, resta avec ses frères utérins Lamt et Canhadj, chez sa mère Tâzoggây et ses oncles de la tribu de Zenata. Lamt et Canhadj eurent chacun beaucoup d'enfants, et leur famille parvint à soumettre de nombreuses peuplades ; ce fut alors que les tribus berbères s'étant réunies pour organiser leur domination, les vainquirent et les refoulèrent jusque dans les déserts voisins de la mer. Ils se fixèrent dans ces contrées, et c'est là que leurs descendants menèrent une vie nomade jusqu'à nos jours, divisés en plusieurs peuplades. Ils possèdent des troupeaux de chameaux et des dromadaires de race noble ; ils changent souvent de campement. Les deux sexes font usage de Kîsa's de laine et portent des turbans de la même étoffe dite 'azari. Il n'existe dans le pays d'autre ville dans laquelle ces peuplades puissent se retirer, que celle de Noul Lamta et celle d'Azogga (Azoggi) qui appartient aussi aux Lamta. Noul est une ville grande et bien peuplée, située sur une rivière qui vient de l'orient, et dont les rivages sont habités par des tribus de Lemtouna et de Lamta. Parmi les tribus de Lamta, on compte celle de Massoufa, de Wachan et de Tamâlta ; parmi celles de Canhadja, les Banu Mançour, les Tamiya, les Lemtouna, les Bnou Ibrahim, les Banu Tâchfin, les Banu Mohamed etc. La ville d'Azogga (Azoggi) qui appartient au pays des Messoufa et des Lamta, est la première station du Sahara. Un voyageur qui a visité cette ville prétend que les femmes non mariées, lorsqu'elles ont atteint l'âge de quarante ans, se prostituent au premier venu. La ville s'appelle Azoggâ (Azoggi) en langue berbère, et Coucdam dans la langue de Guinée. Celui qui veut se rendre à Silla, à Tacrou ou à Ghana du pays des nègres, doit passer nécessairement par ici »

al-Idrissi, *Description*, 1968, pp. 66-67

Cette monographie fait figure ici de photo imagée dans la perception des relations spatiales et fonctionnelles. Tout d'abord, ce qui paraît fondamental tout au long du texte est l'immense portée stratégique à tous points de vue, entre Nul et Azugi. Entre les différents groupes qui s'y trouvent, cet axe incarne le réseau parfait des alliances. Si les deux cités sont attribuées au début du texte aux Lamtouna, elles le sont à sa fin également aux Lamta. Il s'agit là d'une marque de distinction privilégiant la version de l'auteur.

Outre la séparation très nette entre les *Lamta* et les *Lamtouna*, ce qui est annoncé avec force, c'est leur étroite imbrication. N'oublions pas que les deux *t* de Tazuggaght d'al-Idrissi indiquent le féminin d'*azuggagh* qui désigne la route. Cette région qui n'est autre que la Sagya al-Hamra, est déjà contrôlée à la fois par les *Lamta* et les *Lamtouna* au 5^e/6^e siècle⁶. Bien entendu la perception globalisante qui vient à l'esprit à propos de la filiation généalogique des Lamtouna et des Sanhadja ne fait que les distinguer des Lamta et des Hawwara. C'est par leur mère « Tacoggay » que les anthroponymes se déterminent⁷.

La filiation utérine renvoie à la superposition de divisions légendaires où la classification décrit les limites de la charte d'origine. Aussi l'approche mythologique que celle-ci cache paraît intégrer une forte cohésion des groupes claniques où règne l'agnatisme. Confirmer ce traditionnel regroupement, c'est en tout cas ce que semble confirmer la hiérarchisation politique privilégiant la position des Illmmidn et des Iznagn. Les principaux thèmes relatifs au contrôle de l'étendue migratoire prennent davantage d'importance là où les stratégies matrimoniales affichées masquent la prééminence de la corésidence. On admettra qu'une constante édification de la notion d'étendue migratoire défendue s'est construite au cours de tant de siècles qu'elle a fini par conditionner les catégories requises par al-Idrissi.

6. V. Monteil, 1968 : 103 : n° 20

7. C. Hamès, 1987 : 105

Celui-ci fait de l'homogénéité spatiale « le fondement du sang » et passe par contrepoint au registre des groupes claniques. Les Lamta sont distincts des Lamtouna parce qu'ils sont du même rang que les Sanhadja. En incorporant « Massufa, Wachan et Tamlta » et d'autres encore, les Lamta incarnent une véritable confédération. Ils ne peuvent de la sorte être comparés aux Lamtouna simple composante de la confédération des Sanhadja. On se trouve avec une photo imagée conçue d'une manière rigide et suggérant un immense écart hiérarchique.

Il y a là une quasi-identité entre unités de référence oasopastorales et principe de segmentation territoriale : l'affiliation sociale collective issue des modes de vie oasien et pastoral, est à la fois génératrice de voisinage et réunissant des familles en lignages de base. Pâturent sur la même aire pastorale, les familles se fixent ensuite au *gsar*, cité du commerce caravanier qui sert de référence à figurer sur des survivances dans la mémoire collective.

La division historique oasienne peut être différenciée globalement de la dynamique pastorale des éleveurs. Le même schéma est applicable aux *gsur* de la cité de Nûl-Lamta, à ceci près que le relief vigoureux des parcours pastoraux renforce la consistance des lignages éleveurs qui correspondent chacun à système d'affiliation sociale et territorial oasopastoral. Celui-ci ne peut se suffire à lui-même et doit être confronté avec des différences ethno-spatiales dont les traits de culture matérielle sont des échantillons des variations dialectales de la langue *hassaniya* et de la langue des *Sanhadja* qui se dégagent de la cartographie ethnographique confirmant les distinctions établies par les intéressés eux-mêmes.

« Les mœurs des habitants du Ouad Noun sont très semblables à celles des habitants du Sous, par suite de la proximité et des mutuelles relations entre les deux pays. A Tekna, les mœurs et les coutumes changent : il y a un peuple de pasteurs nomades qui demeurent en effet sous la tente et ne séjournent longtemps nulle part : ce sont les mœurs du désert. Tous les habitants du Tekna, ainsi que la plupart de ceux du Ouad Noun, hommes et femmes, se revêtent d'une étoffe en coton bleu nommée khount dont ils confectionnent tout leur habillement. Celui-ci consiste, pour les hommes, en un caleçon et un haïk ou large vêtement avec lequel ils peuvent s'envelopper de la tête aux pieds. Les femmes s'habillent de la même manière, mais, au lieu de caleçons, elles portent une espèce de jupe. Presque personne ne porte de chemise. Les femmes sont chargées de grands colliers et de bracelets en verre, de coquillages et d'autres parures semblables. Les gens riches portent une espèce de caftan ou robe de khount large et longue avec des broderies en soie. Les hommes vont, en général, nu-tête ; ils laissent pousser leurs cheveux qui sont noirs et crépus. Ils se rasent la figure et ne conservent qu'une petite barbe pointue : ils coupent leurs moustaches avec des ciseaux, de manière qu'à peine on pourrait la saisir avec les ongles. »

Joachim Gatell, « L'Ouad Noun et le Tekna à la côte occidentale du Maroc »
Bulletin de la Société de Géographie, Paris, t. 18, octobre 1869, pp. 257 - 287

Comme indice de différence entre *qabâ'il* clairement visualisées dans le cas des tribus des Takna, les niveaux supérieurs du classement hiérarchique entre tribus apparaissent en harmonie avec les conditions écologiques semblables de l'Ouest saharien, d'où la cartographie qui ignore les frontières naturelles. Elle est pourtant fondamentale, car elle fait des provinces de l'Oued Noun un monde où l'on y voit des maisons en dur et dont les femmes y jouent un rôle économique moins important et ont une position sociale plus déprimée etc.

Il y également la limite entre les vallées montagnardes et le bassin central, autre seuil écologique, séparant les domaines des *qabâ'il* confédérées. Faut-il valider l'idée de régions ethniques ? Non, car la vigueur des contrastes entre la *hassaniya* et le *sanhadjien* diminue à mesure qu'on s'insère dans les degrés de l'échelle périurbaine. La plaine reste scindée entre cités tribales par des différences sensibles, et les nuances d'un tsunami sont prises au sérieux.

Le 20 février 2015, la dénomination de la région de l'Oued-Noun a adopté la dénomination Région de Guelmim-Oued-Noun. La dénomination (Goulmim-Smara) ne peut subsister car peu respectueuse de la reconnaissance d'une identité spatiale dont l'importance et l'univers de sens sont promu par le toponyme Oued-Noun dont la géographie physique affirme qu'il peut être circonscrit en tant que collectivité territoriale des administrés.

Ainsi, le cadre administratif du bassin du fleuve d'Oued-Noun incorpore douze du nouveau découpage territorial⁸. Il s'étend sur 46 108 km², soit 6,49 % du territoire national, la région se limitant au Nord par la Région de Souss-Massa, au Sud la Région de Laâyoune-Sakia el Hamra, à l'Est par l'Algérie et la République Islamique de la Mauritanie et à l'Ouest par l'Océan Atlantique.

Avec 433 757 habitants, dont 64,57 % sont urbains selon le Recensement Général de la Population et de l'Habitat de 2014, la Région compte un taux légèrement supérieur au taux national (60,36 %) ; la densité étant de 9,4 habitants au km². Il en découle que l'expression Oued-Noun renverse le stigmate nominal en mêlant perspective économique et positionnement identitaire, ce qui lui confère une profondeur anthropologique en relativisant la nouveauté des arguments et les registres reposant sur un changement d'image. La redénomination s'avère être une revendication d'autant plus heuristique qu'elle suscite une analyse toponymique et discursive à proprement parler. Cette étude portera sur la délimitation et la perception paysagère du bassin par ses usagers.

8. « Décret n°2.15.40 du 20 février 2015, fixant le nombre des régions, leurs dénominations, leurs chefs-lieux ainsi que les préfectures et provinces qui les composent, publié au Bulletin Officiel n° 6340 du 05 mars 2015 » [archive] qui entre en vigueur à la même date que le décret prévu à l'article 77 de la loi organique n°59-11 relative à l'élection des membres des conseils des collectivités territoriales



La notion de cité saharienne s'associe à la prolifération des quartiers agnatiques en tant que cadre résidentiel bâti. L'urbanisation oasienne laisse perplexe lorsqu'elle rend permanente la notion de cité-chantier. L'arrachage des palmiers pour des besoins fonciers réduit le potentiel phoenicicole ajoutant à la compétition pour l'usage des eaux d'irrigation. Les parcelles irriguées régulent le tracé urbain de la région montrant l'échelle micro-régionale par rapport aux centres intermédiaires qui répond aux besoins des habitants.

EPIGRAPHIE ET AMÉNAGEMENT CULTUEL DES CITÉS DU OUED NOUN

Relevons qu'en évoquant des qualités purement empiriques et en les regroupant d'une manière spécifique, le fleuve du Nil en Egypte acquiert une part prépondérante dans la mythologie de l'ouest saharien depuis la préhistoire⁹.

Les faits relatés complètent ceux fournis par la convergence des versions faisant de tous les fleuves ouest sahariens (Nul/Sagya al-Hamra/Wad-Dahab) des affluents du Nil¹⁰. Les sources d'avant l'islam assimilent ces fleuves au « Nul » ou « Nuhul », la théorie du Nil occidentale faisant que le « Nul/Nuhul » recouvre une similitude qu'on retrouve ancrée et alimenté par la mythologie saharienne.

L'immigration aurait forgé l'intérêt social et culturel pour la mythologie égyptienne et ce sont les représentations rupestres dans les nombreux sites qu'abrite le Sahara qui nous fournissent l'accès au monde symbolique et spirituel des populations qui les ont gravées et peintes. Le mot « Nul » signifie en langue amazighe à la fois « fleuve »¹¹ et « anguille », poisson abondant dans les embouchures¹². Au versant sud de l'Anti-Atlas au commencement du Sahara Atlantique, l'expression « Nul » désigne la cuvette et le fleuve qui la traverse. Ce fleuve qualifié dans les premières sources arabes de « Wad-Nul »¹³ « Wad-Nula »¹⁴, est appelé au 10^e/16^e siècle « Wad-Nun » / « Wad-Nuna ». Problème de translittération ou d'énonciation ? L'interrogation nous impose de remonter aux sources antiques où l'on nuance les variations de translittération de l'expression Nul.

9. Cf. J. Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar : Université de Dakar. Fac. L. et S. H., 1962, In-8. 298 (10 cartes dont une dépliant) + feuillet errata.

10. Les versions locales évoquent de contrées jadis florissantes, couvertes de cultures abondantes et de palmeraies entourant d'importantes villes. « Il se pourrait qu'un mouvement tellurique aurait dévié le cours du Nil de son ancien lit à celui qu'il a actuellement. De ce fait le manque d'irrigation de cette partie de l'Afrique du Nord, a désertifié toute la région et que le Sahara est devenu le désert que nous connaissons maintenant », raconte un érudit du WadNun.

11. L'amazighe, l'arabe, l'hébreu, le couchitique d'Abyssinie, le hawssa sont les rameaux d'une même branche. G. Mercier, « La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord », *Journal Asiatique*, tccV, n° 2, oct-déc, 1924, pp. 189-320 ; D. Cohen, « la linguistique chamito-sémitique », *R.E.S.*, n° 3-4, 1967 dans A. Boukous, *Langage et culture populaire au Maroc*, Dar al-Kitab, Casablanca, 1977, p. 126 ; L. Galand, « *Les études de linguistique berbère (IX)* », Annuaire de l'Afrique du Nord, XII, 1973, pp. 1045-1061, en particulier 1050 – 1051 ; Id, (x), *ibid*, XIII, 1974, pp. 859-874 en particulier 862-866 ; S. Chaker, « *Quelques réflexions générales et méthodologiques sur le déchiffrement du Libyque* », *Libyca*, Anth-Préhist-Ethno, XXVI-XXVII, 1978, 1979, pp. 149 -159 ; I.M, Dallet, *Dictionnaire Kabyle* – Français, Paris, 1982, XXI.

12. L'anguille est le nom vernaculaire de poisson vertébré de forme allongée vivant en eaux douces des embouchures et se reproduisant en eau de l'Atlantique. L'anguille rampe dans l'herbe la journée restant cachée et ne recherche sa nourriture que la nuit. Entre sa vie en eau douce et sa migration vers l'Atlantique, son dos devient gris vert, son ventre argenté et ses yeux grossissent.

13. Expression abondante dans les sources médiévales reproduites par les auteurs antérieurs tels que A. Ben Zaydan, *al- Izz wa Ssawlab*, I, 194, note 1 ; M. A. Slimani, *Ifād fi Zubdatat-Tārikh wa zahrāt ash-Shāmārikh*, 1863 – 1925, dans al-Fāssi, *Dalil tārikh*, I, 154.

14. Un acte rédigé à Taghajt en 1015/1606 – 7 la qualifie de « *Taghajjt-Nula* », cf. De la Ruelle, *Id. Ibrahim*, 83

UNE EXPRESSION CULTUELLE

L'expression Nul ne sert dans la cosmogonie égyptienne qu'à désigner cette étendue aqueuse, jusque-là inerte, qui contenait en elle tous les éléments de la création à venir. Du sein des eaux, le dieu créateur entreprit la création d'une butte qui est la première étape de la construction du monde, où la divinité et ses créatures vont s'établir. Des détails similaires nous renvoient à la naissance de l'espace villageois autour de fleuve Nul. De la signification des toponymes, des anthroponymes et des légendes, se dégagent les versions essentielles pour définir la cosmogonie ouest saharienne.

Les premières occupations humaines ont échafaudé des versions qui relatent le chaos initial, l'œuf impur, le coq immangeable, etc. L'univers est façonné par les dieux, héros fondateurs de ces fables où de nombreux mythes cohabitent ou se succèdent au gré des forces surnaturelles invoquées.

Les différentes versions maintiennent que l'ouest saharien offre très tôt aux groupes établis sur le Nul un spectacle d'îlots associé à la boue émergeant des eaux du fleuve¹⁵. Le thème du déluge planétaire (*bûma'rûq* بومعروق) du temps du prophète Noé (*Nuh* نوح) est souvent mémorisé avec soin pour rappeler l'histoire de l'eau primordiale. Symbole de pureté, les eaux sont exprimées par le biais du déluge qui rappelle à l'homme sa faiblesse face aux puissances célestes et permet le renouvellement du monde grâce à Noé et son arche¹⁶.

Quant aux mythes de la création d'origine sumérienne, ils mettent en scène deux êtres primordiaux : l'un féminin, Tiamat, l'eau salée et l'autre masculin, Apsû, l'eau douce. De leur union naissent tous les dieux, dont les principaux sont Enlil, Adad, Enki (Ea), Ishtar, Marduk, mais aussi des dieux dominants Annunaki qui exploitent les dieux Igigi en les faisant travailler durement afin de nourrir tous les dieux. La voûte céleste, les étoiles, la terre, les enfers... furent formés du cadavre de Tiamat, au terme d'une guerre gagnée par Marduk. Puis l'homme fut créé à son tour pour servir les dieux lorsque les Igigi se révoltèrent contre les Annunaki. L'homme fut façonné à partir d'argile trempée dans la chair et dans le sang d'un dieu sacrifié, donnant ainsi à la créature un peu de l'intelligence divine. C'est le cas d'Adan (*Adam* آدم) qui est le père de tous les humains, assure la mythologie judéo-chrétienne.

Quel rapport y a-t-il entre les deux expressions « Nul » et « Nun » ? La culture qui s'élabore autour de l'expression Nun est dominée dans son ensemble par un présupposé : « Nun est le nom de l'eau primordiale dont le Nil n'est qu'un aspect ». Il est plus significatif que la confirmation des textes hiéroglyphiques concorde avec la version locale. Celle-ci ajoute par ailleurs que « Nun est le dieu de la sagesse et de la médecine symbolisé en Mésopotamie par sa forme mi-homme mi-poisson ». Les civilisations sumériennes et akkadiennes (vers 3500 à 2000 av. J.C.), donnent à ce dieu son image. Il importe que sa spécialité renvoie encore dans le WadNun à tous les récits des légendes créées par le Coran. « Un poisson d'un type particulier abonde dans le fleuve Nul dont les sources souterraines viennent du Nil et de l'Euphrate ». De révélation judéo-chrétienne, ce présupposé s'affirme dans le champ visuel de l'Ancien testament.

15. J. Desanges, *Recherches*, p. 68

16. Voir sur la question Bahá' ad-Din al-Wardí, *Hawla rumûz al-Qur'ân al-Karîm*, Casablanca, 1983, pp. 131 -150

COSMOGONIE DE LA LETTRE « NUN »

La lettre *nun* qui occupe dans l'alphabet arabe et hébraïque la valeur numérique 50 et le rang 14, termine la première moitié des 28 lettres arabes. Ses correspondances symboliques rappellent le sens originel du mot *nun* qui désigne à la fois le cachalot « poisson » qui vaut au prophète « Yunus » (Jonas) l'appellation Dhun-Nun. Ceci est en rapport avec le symbolisme général du poisson, et plus spécialement avec le « poisson-sauveur », que ce soit le Matsya-avatâra de la tradition hindoue ou l'Ictus des premiers chrétiens. La baleine fait figure ici de dauphin, et, comme celui-ci, elle correspond au signe zodiacal du Capricorne, en tant que porte solsticiale donnant accès à la « voie ascendante » ; mais c'est peut-être avec le Matsya-avatâra que la similitude est la plus frappante, comme le montrent les considérations tirées de la forme de la lettre *nun*, surtout si on les rapproche de l'histoire biblique du prophète Jonas¹⁷.

« Nûn : Le contour de l'expression Nûl ne peut être défini ni par l'activité ni par le peuplement. Ce qui fonde a priori l'unité entre le Noulos antique et celui des géographes arabes est précisément le champ réciproque des acquisitions historiques. L'examen du rapport entre Noulos et Nûn qu'est devenu le même fleuve indique soit une dérivation, soit une nouvelle expression pleine de tradition communautaire et de culte célébré. Le tissu de relations préférentielles qu'entretient la tradition locale avec l'expression Nûn forme un tout autonome qui se rattache à la période antique. La culture qui s'élabore localement autour de Nûn est dominée dans son ensemble par un présupposé : Nûn est le nom de l'eau primordiale dont le Nil n'est qu'un aspect. Plus significatif est encore la confirmation des textes hiéroglyphiques qui concorde avec la version locale. Celle-ci ajoute par ailleurs, que Nûn est le dieu de la sagesse et de la médecine symbolisé dans la Mésopotamie par sa forme mi-homme-mi-poisson. Les civilisations, sumérienne et akkadienne (vers 3500 à 2000 av. J-C), donnent à ce dieu son mage. Il importe dans ce sens de voir que sa spécialité renvoie encore dans le Wâd Nûn à tous les récits des légendes accréditées par le Coran. Un poisson d'un type particulier abondait au Nil et à l'Euphrate. De révélation judéo-chrétienne, ce présupposé s'affirme à l'origine dans le champ visuel de l'Ancien testament. Le déchiffrement des récits met en pleine lumière la théologie astrale de la lettre N. La sagesse vient d'en haut, les lois célestes imposent à la conduite humaine la loi du ciel étoilé dont le poisson formule la coïncidence profonde et l'unité d'intention. L'une des voies pour comprendre ce symbolisme consiste, à partir de cet imaginaire, à faire de N parfois l'anguille, parfois le cachalot qui vomit le prophète Jonas sur les rivages du fleuve. »

Mustapha Naïmi, 1992, *Le Nom géographique, patrimoine et communication*, IURS, DCFTT, Actes du premier colloque national sur les noms géographiques, 54 – 55

La localisation des groupes antiques du Oued Nun renvoie à la présence de deux fonds ethniques dont l'un est éthiopien et le second est gétulo-maurisien. Ce que la haute antiquité connaît des basanés dans la région se présente en tant qu'exemple à l'appui du réservoir d'Egypte et de la Mésopotamie.

En l'absence de documents écrits, appréhender les idées religieuses des *Imazighan* de la haute Antiquité, c'est recourir aux rites funéraires que dévoilent les positions des corps enterrés, des objets

17. Voir René Guénon, *Symboles de la Science sacrée*, Gallimard, 1994, p. 439

d'offrande, des animaux de sacrifices. La similitude avec les valeurs mésopotamiennes renvoie au culte des divinités nombreuses, décrit les influences de diverses civilisations. Longtemps après la disparition de la civilisation de Carthage, des *Imazighan* continuent à adorer sous les noms de Saturne et de Junon Caelestis les divinités phéniciennes Baal Hamon et Tanit.

« Ils se rendaient parfois à Cirta par un pays marécageux (les chotts du sud-oranais), si l'on croit Strabon. D'autre part, ils furent capables, d'après la tradition, de détruire des villes phéniciennes de la bordure adantique. Ils devaient être établis aussi bien sur le versant saharien du Haut Adas qu'à la lisière de la plaine de Marrakech, puisqu'ils étaient proches des riverains de l'Anatis (Oum er-rabia), sinon identiques à ceux-ci. Pline considère les Pharusii comme des Éthiopiens. En fait, ils paraissent avoir été, comme les Nigrities auxquels ils sont souvent associés, un mélange de Gétules et d'Éthiopiens. Nous pensons que les Perorsi, riverains de l'océan, étaient plus foncés, mais il se peut, comme le croit St. Gsell, que Pharusii et Perorsi soient deux transcriptions approximatives d'un seul nom indigène. »

J. Desanges, *Recherches*, 140.

Le réservoir monothéiste reproduit dans la Genèse biblique, veut que Dieu crée l'univers en sept jours par le verbe. Ce concept de création est abondamment repris par le Coran et dans mythologie saharienne, est observé par les sources médiévales qui relatent l'abondance des valeurs cosmogoniques.

Partant du but même de la création, l'univers doit se plier à son usage. Le compilateur andalous al-Bakri (5^e/11^es.) retrace des systèmes de croyances influencés par les grandes cosmogonies. Il évoque la généralisation des valeurs cosmogoniques propres au Sahara et à la côte méditerranéenne, là où se joignent les deux rivières Nukur et Ghîs « au lieu nommé agdal »¹⁸. Les *Ibarghwatn*, tribus tirant leur anthroponyme des hauts lieux de la sacralité¹⁹, « étaient devenus très savants dans la connaissance des astres et dans la pratique de l'astrologie judiciaire »²⁰. En entamant leurs prières, ils évoquent le Dieu « Yacocch », dérivé probable de Bacchus, divinité dont le culte est protohistorique²¹. La prohibition des têtes d'animaux, du poisson non égorgé, des œufs et des poules rappellent les interdits polythéistes. En évoquant « *T'in Izamarn* », nom de la mère de b. Yasin²², le fondateur de l'Etat des *Murabitun*, al-Bakri fait penser au Dieu bélier, modelant sur son tour de potier toutes les formes de la création : êtres vivants, végétaux.

Les groupes habitués à cultiver les vignes, les amendons d'argan pour extraire de l'huile, le miel pour fabriquer des boissons enivrantes, ont établis leurs lois. Les artisans retrouvent leur pouvoir grâce aux formules magiques. Ils approchent leurs épouses avec des sortilèges vivificateurs. Assimilées à des gazelles, celles-ci agitent leurs parures au dessus des hommes pour attirer les brises nécessaires à la re-

18. Al-Bakri, *Description*, p. 182

19. M. Naïmi, *La Dynamique*, pp. 91 - 92

20. Al-Bakri, *Description*, p. 268

21. La clause par laquelle on entame la prière s'accompagne chez les Ibarghwatn par le salut de Dieu appelé « Yacocch » qui rappelle Iacchus / Bacoeh / Bacchus. Al-Bakri, *Description*, 1965, p. 267

22. Al-Bakri, *Description*, p. 312

naissance, chantant des plaintes dont certaines rappellent les principales théologies égyptiennes²³. Les cosmogonies élaborées autour d'un Dieu anomique sont à l'origine des récits légendaires. Qu'elles soient issues de nomes ou de grands centres religieux, elles reprennent des points communs tels que l'océan comme point de départ (le Nil / le Nul / le Nun...), la création du monde par étape, la place du monde divin et la place du monde réel dans l'univers.



Contemplant Taghijit, la résidence du gouverneur almohade montre un doublement généré par le besoin impérial et guerrier auquel la cité arrive à répondre. Les bases économiques, les aspects urbanistiques, ainsi que la place de la maison du sultan (tigmimi-n-uglid) représentent une véritable zone tampon entre la rive N-O saharienne et le grand Sud. Issue du découpage administratif du 6^e / 12^e siècle, la présence du gouverneur almohade érige la vallée de Taghijit en commune de plein exercice soumise à une ancienne entité administrative devenu chef-lieu du haut Oued Noun.

23. Relevons les citations suivantes : 1. Le cœur de l'homme est un don de dieu, garde toi de le négliger 2. Ne dissocie pas ton cœur de ta langue, ainsi toutes les entreprises réussiront. 3. Le bouillonnant dans le temple ressemble à un arbre qui pousse en un lieu clos. La pousse de ses rameaux ne dure qu'un bref moment, et il finit dans le bûcher. Le flottage l'emporte loin de sa juste place, la flamme est son lincol. Le vrai silencieux, qui se tient à l'écart, ressemble à un arbre poussé dans une prairie. Il verdit, double sa production et se dresse devant son maître. Ses fruits sont doux, son ombre délicieuse. Il va jusqu'à son terme dans le jardin. 4. La femme est une eau profonde dont on ne connaît pas les contours. 5. Ne trempe pas ton pinceau pour blesser un homme. Le doigt du scribe est comparable au bec de l'ibis, Prends soin de ne pas le laisser dévier. 6. Le crocodile n'émet aucun son. Pourtant, on le redoute depuis longtemps. 7. Un homme en fonction doit être grand dans sa fonction, comme un puits doit être riche en eau que l'on puise. 8. Le dos ne se brise pas parce qu'il s'incline.

LIGNAGES SACRÉS ET CONTRÔLE DE L'ESPACE

Les sources musulmanes renvoient en fait à la langue des Sanhadja (*Iznagn*) qui fait du Nul le lieu de résidence des Lamta (*Illmmidn* (إيلميدن) éparpillés au long des axes ouest sahariens. Le sens du mot Illmmid « ceux qui ont appris à faire ensembles », évoque l'expression *Illmmid*, décrit une organisation pastorale de profondes similitudes avec les groupes *Iwillmmidn*. Même distingués très nettement par les sources musulmanes, les uns des autres forment un véritable indicateur de la domestication de l'espace. Al-Bakri relate le rythme de dispersion d'*Illmmidn* entre l'Anti Atlas, la boucle du Niger et la saline d'*Illmmidn* à proximité de Monastir sur la côte méditerranéenne de l'Ifriqiya.

L'ampleur de l'éparpillement n'empêche pas les *Illmmidn* et les *Ihuwwarn* (*Huwara* هوارا) de paraître inséparable dans la boucle du Niger. Localisés à l'arrivée de l'Islam aux environs de Gaw où leur sort est manifestement lié au kharidjisme 'Ibadite, ils semblent être les fondateurs de Tadmakkt dans l'Hoggar هكار.

Al-Bakri indique le rapport étroit et la bonne marche des affaires entre les mines de sel des Taytuk تايوك d'un côté et de Gaw كاو et Tadmakkt تادمكة de l'autre. Une fois les neuf journées de marche séparant Tadmakkt de Gaw s'ajoutent aux six autres entre Tadmakkt et la mine des Taytuk تايوك, nous retrouvons l'ampleur du parcours de nomadisation. Sur cet axe ouest saharien, la présence d'*Igdaln* (*Gudala*) et d'*Illmmidn* du Nun montre l'enjeu résidentiel du littoral. Les groupes *Igdaln* longent le littoral depuis Bilad at-Takrur بلاد التكرور jusqu'à l'embouchure du fleuve UmmRbi' ام الربيع au Nord du Grand Atlas sur les plaines Atlantiques. Lorsqu'Ibn Sa'id qualifie l'Anti Atlas Occidental de « montagne de Lamta جبل لمطة », il leur attribue de nombreuses cultures le long du Nul. D'abondants indices spécifient la place du Nun médiéval dans les échanges transsahariens. Nous apprenons par Ibn Khaldun que les *Illmmidn* se répartissent dans les alentours du Nun en *Zuggn* زكن et *Lakhs* لخص. Leur espace d'élection est une aire de distribution continue doublée d'un système d'alliances à forts enjeux politiques.

« Toutes les routes qui vont au pays des noirs se réunissent auprès de Ouanou Zemîn. C'est un endroit fort dangereux car les Lamta et les Guezoula y attaquent très souvent les caravanes »

al-Bakrî, *Kitâb*, 289/157 ; Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, I, pp. 257-276.



Face au pastoralisme oasien, la transhumance apparaît comme une activité d'élevage ayant su maintenir, en le recomposant, un lien étroit au territoire à travers la valorisation collective des ressources spontanées des oasis. Malgré la reconnaissance ancienne de l'intérêt des pratiques pastorales pour l'entretien de l'espace oasien et le maintien du tissu social, oasiens et éleveurs transhumants se trouvent confrontés à une montée en puissance d'injonctions exogènes diverses et parfois contradictoires conduisant à des formes d'évaluation et d'assignation sociales. En parallèle, la spécificité des modes de gestion en communs des parcours de nomadisation se trouve soumise à des dispositifs de soutien et de corésidence sur des espaces jusqu'alors préservés par des logiques spéculatives grâce à la permanence des droits d'usage.

NUL-LAMTA, CIRCULATION DES VALEURS ET TRANSMISSION DE SENS

Les premières sources arabes s'accordent avec les fouilles archéologiques pour faire remonter le commerce caravanier régulier aux trois premiers siècles de l'islam. Elles font de Nul-Lamta une tête de pont du commerce transsaharien dont l'emplacement exact est localisé au milieu de la cuvette entre deux autres, Taghjijt تاغجيخت à l'est et Tagawst à l'ouest.

Mentionnée pour la première fois au 6^e/12^e siècle, Taghjijt (*Ta'gizt* تاعكيزت) est évoquée par Abu Bakr al-Baydaq, le secrétaire d'Ibn Tumart, le fondateur de l'Etat des Almohades. A l'ouest, Tagawst apparaît au 7^e/13^e siècle, pour la première fois chez Ibn Sa'id et Ibn Khaldun. Ce dernier distingue clairement entre Tagawst تكاوست et Nul Lamta نول لمطة qu'il qualifie de cité principale du Nun وادي نون.

Les eaux du Nul font de ses environs un espace verdoyant, des étendues de culture présaharienne dense bordées de hameaux au milieu d'immenses pâturages formant de véritables terroirs. Créés par le système naturel d'irrigation, ces terroirs entourent des villages rattachés les uns aux autres par des chemins qui convergent vers les quartiers (Qasbas قصبات) agnatiques de Nul-Lamta. Chacune des qasba est une forteresse qui exprime outre le thème de l'insécurité, le caractère institutionnel du rempart. L'abondance des qasba relate une législation qui traduit la liaison causale entre les groupes résidentiels et le primat des conditions naturelles. Etant bien distinctes, les trois cités du Nun laissent apparaître, chacune, l'aspect cohérent de ses subdivisions. Nul-Lamta نول لمطة n'apparaît dans les sources du 5^e et 6^e siècle / 11^e et 12^e siècles qu'en tant que limite, non pas du désert, mais des villes de l'islam.

« Nul est une ville, peuplée et arrosée par un cours d'eau qui lui vient de l'Est et sur les rives duquel sont établies des tribus Lamtouna. C'est dans cette ville que sont fabriqués les boucliers de Lamta. Rien n'est plus parfait que ces boucliers ; rien n'est plus résistant que leur champ d'écu ; rien n'est mieux façonné. Les Maghrébins les utilisent au combat pour leur efficacité défensive et leur poids léger. Dans cette ville, il y a des gens qui fabriquent des selles, des mors de cheval et des bâtts de chameaux. On y vend des vêtements appelés Safsariyyat et des bournous dont une pair vaut cinquante dinars, quelques fois moins, quelques fois plus. Les habitants possèdent des bovins et des ovins en très grand nombre et ont des laitages et du beurre. C'est dans cette ville que se rendent les gens de ces régions, pour leurs besoins essentiels et leurs diverses affaires »

al-Idrissi, *Description de l'Afrique*, Dozy et Goeje, pp. 68-69/ Sadok, p. 66

Plusieurs indices concordent pour sacraliser l'espace villageois et l'étendue pastorale. L'un des indices primaires, antérieurs à toute réflexion sur la dimension religieuse de l'étendue migratoire sont ces liens qui segmentent Assa dans le Baní à la lointaine Timimoune تيميمون, voisine de Touat توات.

Les foires annuelles d'Assa et de Timimoune s'organisent le même jour, doublées de pèlerinages réciproques et de revendications d'une commune ascendance. Les versions généalogiques associées à la sacralité de l'espace, les échanges de visites font des groupes de Timimoune, d'Assa أسا et du Noun les

promoteurs d'une segmentation assurant la reproduction d'une vision rapprochée, et qui découvre le « point fixe », l'axe central de toute orientation et de toute communion des valeurs. Le Touat, le Baní et le Noun ne sont pas seulement sacré en tant que tels, ils le sont plus quand ils sont ordonnés par la réactualisation d'un ou plusieurs événements sacrés.

Non loin de Nul-Lamta, Assa est la terre de 366 walis où les anges ne quittent jamais les lieux, rapporte la chronique de la zawiya de Sidi l'azza-u-Hda سيدي إيعزي أو هدى. La participation des gens de Touat (Ahl Touat أهل توات) à la foire (*mausam* موسم) d'Assa implique que l'on sort de la durée temporelle « ordinaire » pour réintégrer le temps mythique sacralisateur des lieux. Le temps sacré est récupérable parce que perpétuellement répétable. Dans son principe fondamental, la longue traversée de l'axe Timimoune-Assa recouvre les formes de pèlerinage et de circulation des valeurs.


Pas plus que l'espace, le temps de la traversée est homogène et continu. Il sert à distinguer entre le temps sacré et le temps profane. Les deux temps peuvent-ils être associés ? Les intervalles de temps sacré, associé aux *zawiyas* d'Assa, Asrir, Tighmart, Tagawst selon le calendrier des foires annuelles. Comparées à la durée temporelle ordinaire du temps profane entre Nul et Awdaghust اوداغست sur l'autre rive du Sahara, ils renvoient à la notion de pèlerinage dénuée de toute signification profane. La caravane des pèlerins incorpore aussi des commerçants entre les deux espèces de temps. Il existe cette solution de continuité qui, par le moyen des rites, privilégie le temps sacré, irréversible par sa nature même dans le sens qu'il est, à proprement parler, un temps mythique primordial rendu présent. Toute fête religieuse est domiciliée au voisinage du *mausam*. Elle renvoie au temps liturgique qui consiste à réactualiser l'événement sacré ayant eu lieu dans un passé mythique.

Les connaissances astrologiques ouest sahariennes ne distinguent pas conscience et qualité du temps mais les divinisent. Elles ne changent pas de saints protecteurs, mais leur confèrent ce corps de sainteté, où cimetières et nécropoles à proximité des foires, sont les séquelles mortes du temps, des restes de vies résistant à l'effacement. Les reliquats deviennent des reliques, objets de culte auxquelles on attribue parfois le pouvoir magique d'un fétiche. Ils sont sans doute les os d'un animal mangé ou d'un aïeul défunt à partir desquels se développent le culte des anciens et de la religion²⁴.

Les formes de mobilisation ainsi décrites, ouvrent sur les structures d'opposition et le cadre terminologique de la protection espagnole. Les relations de dépendance politique entre protecteurs et protégés temporaires ressort de ce document comme moyen pour le fond ethnique local d'affronter le problème de la répartition du sol irrigué des espaces villageois. Dans ce cas précis, une corrélation conflictuelle est supposée juxtaposer les deux ethnies face à face²⁵. Mieux, les *entradas* des espagnols finissent avec la bénédiction des *hilalo-ma'qiliens*, par faire des groupes *Illmmidn* et *Iguzuln* locaux le creuset humain dont elles pillent hommes, femmes et enfants, devenus les Guanche des îles Canaries.

24. Scientifiquement par exemple, des analyses de minéraux peuvent nous renseigner sur le passé. Mais étrangement, il semblerait que la matière dispose d'une mémoire du passé que la science ne parvient pas totalement à sonder mais que des personnes douées de pouvoir de voyance, les « médiums » parviennent à déchiffrer. Tous ces résidus nous donnent l'assurance du temps comme vie avant la nôtre et ne font que nous apporter la preuve que nous sommes existants et présents.

25. Naïmi M., « *Le pays Tākna, Commerce et ethnicité* », 1992, pp. 121-146



Les Khattarat dans les oasis
les chapelets d'oasis de
Ifrane, Taghjijt, Tighmart,
Tagaoust Agaos (Wa`run)
sont ces galeries doublées
de canalisations souterraines
dévolues au captage d'eau
souterraine et parfois à
l'évacuation d'eau de surface.
La figure de l'ouvrage et
sa dimension dévoilent
un espace et une période
dans lesquels se sont mues
des techniques et une
civilisation remettant à plat
un certain témoignage qui
rappelle la description de
Polybe (X, 28), ayant trait
à des galeries souterraines
observées sur le piémont du
massif de l'Elbourz (nord
de l'Iran) à la fin du IIP s. av.
J.-C. Les quelques travaux
archéologiques menés sur ces
ouvrages n'ont pas avancé
d'hypothèses sur la datation
des galeries de captage dans
l'Oued Noun. L'interprétation
des témoignages de surface
classée dans la catégorie des
biens communs relève d'une
jouissance codifiée par des
règlements une organisation
sociopolitique objet d'une
législation qui affirme
l'existence d'un droit d'accès
à l'eau pour tous.

LE CONCEPT PAYSAGER DANS LE BASSIN DE L'OUED-NOUN

Alors que les palmeraies du Bani présentent la seconde plus grande région phoenicicole du Maroc après le Dra, les paysages historiques issus des legs oasiens anciens, construits grâce aux rapports et pratiques sociaux, établissent des stéréotypes affectés par la perception du bassin de l'Oued-Noun et sa requalification. Ils émanent des perturbations socio-économiques et culturelles que connaissent les chapelets d'oasis par rapport au sentiment de la nature et du paysage. Ceux-ci s'associent à l'habitude, à la perception de l'environnement et à la mémoire qui sert de dépôt (ida') à tous les objets perçus, imaginaires ou non.

Entre l'Anti-Atlas et le Bani occidental, le relief du bassin du fleuve de l'Oued Noun est vulnérable aux changements climatiques. Il dessine une série de dépressions encadrées par des rides montagneuses et drainées par trois oueds côtiers : oueds Sayyad-Noun, Bou-Issaffne et Awraywra.

Six regroupements oaso-pastoraux faisant l'objet d'une gestion construite depuis plusieurs milliers de siècles entre les plaines ou Feija contrôlent au nord, la grande Feija interne qui s'élargit d'est en ouest jusqu'à atteindre 7 à 10 km dans la vallée de l'oued Oum-el-Achar, entre le massif des Ayt-Ba-Amran et le jbel Tayart ; son altitude diminue du N (600 m) vers le S (200 m) ; - à l'est, les plaines plus étroites des Feijas internes dominées par les crêtes des synclinaux perchés du Bânî à 1 100-1 300 m ; - au centre, la vallée de l'Oued Sayyad-Noun, entre le Bânî et le jbel Guir-Taïssa, forme une « Feija externe » large de 5 km en moyenne ; - au sud-ouest, le flanc nord du jbel Guir-Taïssa où apparaissent des gouttières étroites et parallèles des Ayt-Lahcen qui atteignent 350 à 550 m d'altitude. En bordure de l'océan, s'étend une vaste plate-forme côtière couverte de formations dunaires qui couvre le bas Oued Noun. Large de 15 à 20 km auprès de l'oued Drâ, elle rétrécit jusqu'à disparaître au N de l'embouchure de l'oued Bou-Issafène²⁶.

Nous comprenons qu'entouré de collines et de plis montagneux, le bassin collecte les eaux du Sahara atlantique qui viennent en majeure partie du versant sud du grand-Atlas et de l'Anti-Atlas s'orientant vers l'océan atlantique ou du déversoir vers la Hamada du Wâd-Dra orientée N-E et S-O. Les plis des derniers contreforts de l'Anti-Atlas forment la limite, non seulement au nord du Sahara qui vont s'abaisser vers le Sud, mais une série de régions semi désertiques, bénéficiants de précipitations atmosphériques.

Nous pouvons distinguer plus au nord du bassin les oasis centrées autour de Taghajijt²⁷, le chapelet d'oasis d'Ifran²⁸, celui de *Ayt al-Khums*²⁹, Tighmart et Asrîr³⁰, celui de Tagaoust³¹ et finalement les oasis qui forment les contours de l'embouchure du bassin à Oued-Sayyad³². La Feija, ce couloir

26. Robert Dijon et Abdelmajid El Hebil, Bassin de l'Oued Noun et Bassins côtiers d'Ifni au Dra,

27. Les oasis de Taghajijt regroupe une série de villages comptant Id Blla-u-Hammou, Irz, Taourirt, Doudrar, TargaJdid, Taguemout, Tajarount, IghremIguizouln, Tgherghar, AytJerrarOuanzift, Tislan, Targmmaït, Agadir Idran, Biaalla. Ainsi que les alliés d'al-Borj, Taiddalt, GsaybatAyt Moussa-u-Dawud, Tiglit et AwintTorkoz.

28. Une montagne en forme de cirque marque le centre de la plaine de Tayert et l'axe allant à Zraywila

29. Tagant, Igharbiyin, Aoutelt, Toutlin, Fask, Taourirt Doubyan

30. JbelTaïssa, Asrîr, Tighmart, Doubyan, Ayt-Hmâd, Ayt-Buccu, Taramgist, Zraywila, Awzarwalt, Afarkat, Serkes, le piton de Gwayrat as-Soug, la plaine de Touflit, Ouaraoun étant à proximité géographique de Tagawst

31. Les villages d'Ouaaroun, Dchayra, Goulmim, Labyar, Gsabi, Tisgnân, Chouiyakat, Tiliouine, Tiderguit, Lakhneg, Tilmemous, Ain Lahmar, Sidi al-Machhour, Abbouda

32. Outân, (*Aït Yyâb* des *Aït Ba-Amran*), le défilé de Fom Fast, Fom Aggoug, Abeino (village des Smahra), Iguisel, Aoutlet et Toutlin, Tikan (oued où se trouve la piste qui rejoint le territoire des Aït Ba-Amran)

accidenté entre le Bani et l'Anti-Atlas se dirigeant vers le S-O, est coupée parfois de collines menant au territoire des *Ayt-Usa*³³. Elle s'étend entre lui et le jbal Guir où, pour aller vers Oued Bouljir qui arrose le gsar d'Assa entouré de mouvements de terrain peu élevés comme au Sud de Noun, souvent parallèles au fleuve et séparés les uns des autres par des plaines dites aussi feijas où l'abondance des dunes n'entrave pas la circulation caravanière.



Afin de protéger les terroirs agricoles des ravages provoqués par les eaux divagantes et afin d'améliorer les rendements, l'eau doit toujours et partout être maîtrisée, récupérée et stockée.

33. Assa, Aouinat Ayt-Usa

C'est parce que le marché hebdomadaire se trouve à la cité de Glaymîm durant le 19^e siècle qu'elle devient le chef-lieu de la province de Guelmim. La ville de Guelmim ayant la facette sociologique d'une frontière mouvante où s'enchevêtrent des conceptions territoriales périurbaines, pastorales sur des aires de parcours qui renvoient à une territorialité réticulaire et fluide³⁴, émerge comme à la base d'une territorialité où se noue le dialogue entre le passé et le présent. Il s'agit là d'une caractéristique majeure qui contraste avec tous les potentiels d'interaction entre composantes d'une zone présaharienne dont la particularité n'est pas que de nature topographique essentielle, mais semble bien contribuer à une bonne description de sa dynamique. Celle-ci se reflète dans la quantité même plus que moyenne et constante de la surface productive nécessaire pour une description optimale de sa spécificité artisanale.

« Aux confins sahariens du Maroc, dans l'Anti-Atlas et dans la région de l'Oued Noun, on fabrique – ou on fabriquait encore il y a peu d'années – des bijoux qui sont parmi les plus beaux de tout le Maghreb. Ces bijoux fabriqués en pays berbère se distinguent presque en tous points de ceux qui se font aujourd'hui encore dans les grandes villes marocaines. Ce sont toujours des bijoux complexes qui assemblent des séries de plaques ornées. Leur décor est fait de nielle, d'émaux de couleur champlevés et surtout cloisonnés, de grosses pierres ou de verroteries cloisonnées. Ces plaques décorées sont presque toujours des figures géométriques élémentaires : des disques, des rectangles, des trapèzes, des croissants, qui s'entourent d'appendices en général semi-circulaires. A la masse principale du bijou s'ajoutent parfois des pendeloques de forme également très simple ; jamais de silhouettes contournées ou finement dentelées. Le goût des Berbères pour les volumes simples et les formes géométriques semble bien se reconnaître ici. Le décor de ces plaques, quelle que soit sa matière, est toujours vigoureux : rien du fouillis – parfois délicat et pittoresque d'ailleurs – des bijoux urbains. Ce sont maintes fois des thèmes géométriques, plus souvent encore un décor de courbes assez simple ou une flore très stylisée d'une sobre et forte élégance. La couleur de ces bijoux est assez riche : à la discrétion de l'argent niellé s'ajoutent les teintes plus vives des émaux qui composent parfois de délicates et difficiles harmonies de bleu de vert et de jaune ; au centre des plus belles pièces une pierre ou une verroterie coisonnée met une note plus vive. Mais jamais on ne retrouve, en pays berbère, la couleur éclatante et souvent indiscreète des bijoux urbains qui accumulent, sans les harmoniser, des gemmes aux couleurs vives sur une monture d'or »

Henri Terrasse, 1930, « Notes sur l'Origine des bijoux du Sud marocain »
Etudes et Documents sur le Sahara Occidental présentés au VII^{ème} Congrès de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, p. 125



Du haut d'Agwaydir Ouaroun, une vue imposante au niveau des étendues qui couvrent le milieu du bassin de l'Oued Noun ajoute à l'importance du site d'Agaos. Elle se trouve au niveau des artères considérables dont l'occupation se voit à la dimension des demeures et à celle des conduits d'eau alimentant les gsour et les demeures individuelles. La disponibilité de l'eau drainée met la cité mère dans une position confortable. Sur le plan de la qualité, l'eau présente un sérieux motif de croissance démographique.

Confondue avec l'expression Oued Noun, la cité de Glaymîm est fondée pour servir de marché lieu à proximité de Tagaoust qu'elle est censée concurrencer. Léopold Panet le comprend aisément puisqu'il déclare que « c'est le commerce du Noun qui fait l'importance de celui de Saouira ».

Ce métis sénégalais instruit, est le secrétaire-interprète de Jean-Baptiste Raffanel. Il part en 1845, pour la troisième fois, traverser l'Afrique du Nord depuis Saint-Louis du Sénégal dans le cadre d'une mission du ministère de la Marine et de la Société de géographie censée relier le Sénégal au Maroc via la Mauritanie. Accompagné d'un juif marocain qui s'engage à le conduire jusqu'à Mogador et escorté par douze hommes et une trentaine de chameaux, sa subvention du gouverneur du Sénégal lui permet d'étudier le commerce de l'or et du sel.

34. La région administrative s'étend sur une superficie de 6 447 300 ha = 64 473 km², soit 6.49% du territoire du Maroc. Elle compte 4 provinces (Guelmim, TanTan, Assa-Zag et Sidi Ifni) avec 53 communes dont 8 urbaines et 45 rurales totalisant 433 757 habitants (RGPH-2014) soit 1,28 % de la population marocaine avec un taux d'urbanisation de 64.57 %.

« En considérant les relations de Noun avec le Maroc, Touat, tafilalt, Oudan, Tombouc-tou, et autres, dont j'ai rapporté les itinéraires d'après des caravanes régulières, on ne peut douter que ce pays n'acquière dans la suite une importance très sensible. Quand des tentes formées par la réunion de plusieurs bandes d'étoffe ont été remplacées par des cases en terre solidement construites, et celles-ci par des maisons régulièrement bâties et convenablement distribuées; quand des tapis moelleux ont remplacé des nattes en paille; quand à la guinée bleuet de l'Inde ont succédé les étoffes, le drap et la soie dans le costume des deux sexes; quand du pain cuit au four, les rôtis et autres mets délicats ont remplacé le kouskous; quand enfin la faïence et la porcelaine ont fait disparaître les gamelles en bois, il demeure évident que le pays où s'accomplit rapidement cette transformation marche dans une voie de progrès que le temps ne pourra que féconder. Et ce progrès est d'autant plus sensible, d'autant plus méritoire, qu'il s'est accompli dans un coin de l'Afrique où le contact européen est resté étranger, où le fanatisme musulman, par conséquent, laisse encore aux habitants des idées de luxe et de bien être. »

Léopold Panet, Première exploration du Sahara occidental,
Relation d'un voyage du Sénégal au Maroc, 6 janvier-25 mai 1850,
Introduction de Robert Cornevin, 1968, p. 519-530

C'est ce qui explique que la région administrative fait du bassin du Oued-Noun la plus septentrionale des provinces du Sud où seule une petite partie de la province d'Assa-Zag se trouve sur le territoire contesté du Sahara occidental³⁵. Les contours bien définis à l'intersection du Oued-Noun et de celui de Dra et de la Sagya al-Hamra reviennent sur le rôle décisif de la proximité géomorphologique, géographique, climatique anthropologique et sociologique dans l'histoire du bassin bordé au nord par l'Azaghâr de Tiznit dans la région de Souss-Massa, au sud par la lit de la Sagya al-Hamra (région de), à l'est par la région du Draa-Tafilalet et l'Algérie, et à l'ouest par l'océan Atlantique. En fait, c'est après la rénovation rurale effectuée dans le cadre de projets de développement durant les années 1970 et 1980, que les trois régions, densément peuplées, ont bénéficié de la conjoncture politique provoquée par la dynamique nordique du mouvement humain lors du démarrage de la question du Sahara. Les échanges animant le commerce maritime et routier, s'associent à la détaxation du commerce qui croît jusqu'à ce que les autorités procèdent à la reprise en main de la ville de Guelmim afin de renforcer un secteur de services progressivement réduit au statut d'hinterland de la région de Laayoune.



A`in Lajwâd. A partir d'un certain niveau de concentration des oasis, il est indispensable de ménager pour tous un accès aisé à une eau qui doit être salubre. L'architecture oasisienne est toute désignée par son dispositif pour le puisage de l'eau afin de permettre des cultures des parcelles irriguées du type « jnanate ».

35. Coordonnées 28° 27' nord, 10° ouest

SIX GROUPES DE PALMERAIS INDIVIDUALISÉS

Situé dans un espace-temps différent de la Sagya al-Hamra, le bassin de l'Oued-Noun conserve son aperçu de l'histoire et du paysage. Pour s'en rendre compte, notre enquête doit décrire les modes de différenciation et de catégorisation des groupes paysages³⁶.

Nous relevons au départ que l'attachement des groupes résidentiels oasiens sédentarisés à leur mode de vie pastoral s'exprime par la défense d'un imaginaire rapporté au modèle du paradis oasien. Le modèle paradisiaque étant ressenti comme une transposition sur un espace qui efface tout ce qui lui est antérieur, le contexte des représentations prend en considération l'évocation du passé et nie le présent au profit d'une projection considérée comme propre au monde des ancêtres. La thèse d'un paysage né à travers le regard de l'oasien porté sur la nature affirme qu'il n'a aucune réalité en dehors de celle qui le renvoie à une lecture classique de la structuration compartimentale du bassin.

Ainsi, l'Oued-Noun se répartie en six groupes de palmerais distincts. Le mythe de la cité de Nûl-Lamta comme la septième ville du groupe Sidjilmassa, Aghmât, Salé, Fès, Ceuta et Tilimsân en fait un plaque tournante principale du commerce caravanier attachée au ravitaillement du négoce dans le bassin de l'Oued-Noun. Alliés des groupes Jazoula (*Iguzuln*), les Lamta demeurent si l'on croit les sources dans le voisinage des Sanhaja avec qui ils se partagent « en un grand nombre de branches dont la plupart sont nomades et vivent sous la tente »³⁷.

« Les généalogistes berbères les plus exacts ajoutent que Guezoul, Lamt, Heskoura et Sanhadj naquirent tous de la même mère, laquelle était fille de Zahiğ ibn Madghis et se nommait Tiskj el Ardja. Ces quatre frères furent appelés les enfants de Tiskj. De ceci il faudrait conclure que les quatre tribus berbères dont nous venons d'indiquer les noms descendent de quatre frères, enfants d'une même mère »

Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, II, 3

On retiendra que de par sa position, la route occidentale (tarîğ al-lamtûnî) des oasis du versant méridional de l'Anti-Atlas vers Awdaghust³⁸ se retrouvent dans les sources associée à sept chapelets individualisés : Taghajijt et Ifrane au Nord, Tighmart et Asrîr (Nûl-Lamta) au centre et Tagaost et l'embouchure du fleuve à l'ouest.

Là où cet ensemble de chapelets d'oasis constitue une trame lâche de gsûr, les écarts kilométriques entre les différents noyaux habités ne sont pas élevés. Un autre écart également proche est celui qui identifie par moment les groupes Lamta aux Lamtûna.

36. Mustapha Naïmi, 2015, *L'Eau, le feu et le Makhzen*, Paris, Karthala

37. Ibn Khaldûn, *Histoire des Berbères*, II, 117

38. D. et S. Robert et J. Devisse, 1970, *Tegdaoust I, Recherches sur Aoudaghust*, Paris, p. 156 ; - F.P. Moraes Farias, 1967, *The Almoravids: some questions concerning the caracteres of the movement during its period of closest contact with the Wester Soudan*, B. IFAN, XXIX, B, pp. 794-878

« Les Lemtouna se partageaient en un grand nombre de branches.. Ils habitaient tous cette partie du désert.. Ils ne cessèrent de se tenir dans ce pays et de le parcourir avec leurs troupeaux jusqu'à ce qu'ils embrassèrent l'islamisme, quelque temps après la conquête de l'Espagne par les Arabes. À l'époque où la dynastie fondée par le prince Oméïade Abder Rahman Ibn Mouawia ed Dakhel, régnait en Espagne, ils formaient déjà une nation puissante qui obéissait à des rois héréditaires, princes dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours. L'un de ces rois, Telagagîn, fils d'Ouerkkout ou Araken, fils d'Ourtentac, était l'aïeul d'Abou Bakr Ibn Omar, celui qui commandait les Lemtouna lors du premier établissement de l'empire almoravide (au Maghreb) »

Ibn Khaldun, *Histoire des Berbères*, 1968, 2, p. 65

L'absence de polarisation par une capitale unique du bassin n'est pas un handicap qui peut s'ajouter aux particularités locales plaines des ergs, des massifs de dunes ou de hamadas composés de surfaces formées par l'affleurement d'une couche du représentent des caractères à fondement oasiens et pastoraux. Elles éclairent la façon dont les groupes prolongent et adaptent le pastoralisme oasien, dans un contexte de possession territoriale et identitaire. Le pastoralisme oasien est étudié ici non seulement comme une pratique économique, mais également comme un mode de vie et un rapport paysager à l'espace.



Bien que le statut oasien serve de secteur primaire largement dominé par le secteur agropastoral, le point de vue urbanistique distingue entre demeures simples et celles des notables. La répartition du gsr en quartiers agnatiques perpétue de manière relative le cachet clanique de chaque demeure attestant ainsi d'une compréhension des divers aspects urbanistiques reposent sur quelques impasses qui marquent les espaces interstitiels du tissu traditionnel. Ce mode d'organisation s'apparente à celui de l'architecture d'intérieur dont la maison est l'aboutissement d'une croissance insérée dans un plan d'ensemble, la privatisation spatiale étant apparente. Le fait est que la volonté de séparer les familles élargies émane de la nécessité de contrôler la distribution de l'eau en rapport avec l'implantation des équipements intérieurs.

LE HAUT OUED-NOUN

Le Haut Oued-Noun regroupe les deux chapelets d'oasis, celui d'*Ayt-an-Nuss* et celui de d'*Ifriân*. Autant de palmeraies que d'habitants font du Haut Oued-Noun le bouclier saharien qui se plonge vers le Sud. Donnant naissance à un vaste bassin sédimentaire en dessous du Bani et du Dra, il présente un climat caractérisé par une grande siccité de l'air et de fortes températures. Celles-ci permettent la maturation des dattes réputées qui, conservées, favorisent l'exploitation de ces richesses induisant le développement du réseau routier et le gonflement des agglomérations.

C'est l'eau des *khattarât* qui a modelé dans le temps lointain l'espace vivant du haut-Oued-Noun, tout au long de son histoire. Il en est résulté une série d'oasis individualisés présentant chacun son paysage, son mode d'organisation spatiale, son identité. C'est le mode d'accès à l'eau qui fait, généralement, la spécificité de chacun³⁹.

« Dans l'oued Noun, chacun a des titres de propriété. En dehors de cette région, la coutume tient lieu de droit de jouissance ; dans certaines régions, comme dans l'Imrikli, c'est chaque année le premier occupant qui laboure le terrain qu'il a choisi. Les meilleurs terrains de cultures sont au Nord, dans le Noun et le Dra. En zone proprement saharienne, on ne laboure qu'en cas de pluie ; les endroits utilisés (graras) sont les suivants : le long de la côte, Lamra, Leghouiba, et surtout la Dora et ses environs (Gneidlouf, et au Nord les oueds appelés Leghouiyyat) ; à l'intérieur le Zini et l'Aider où les graras sont nombreuses et près desquelles celle de Tinourar et celle d'Afra sont célèbres. ; et particulièrement la Gaada (à Iouinekt, Jneyen, Jdari, Sebaa grair, Allouan, grart cheikh). On laboure encore dans certains endroits de la seguia ; au Sud de cette rivière les deux graras de Tatchest et d'Izik et la grande plaine de l'Imrikli sont utilisées non seulement par les Tekna, mais aussi par d'autres tribus sahariennes »

F. C. de la Chapelle, 1930, *Les Tekna du Sud du Maroc*, p. 60

Le Haut Oued-Noun représente la partie N-E du bassin de l'Oued Noun, appelé aussi Oued Sayyâd, les conditions physiques et humaines de production des palmeraies représentent les particularités des groupes claniques *Id Brahim* et *Ayt Harbil*. Maîtres des palmeraies les plus verdoyants de la rive N-O saharienne, ces groupes claniques incarnent des *qabâ'il* caractérisées par la non vulnérabilité écologique et socioéconomique à l'écosystème oasien.

De fait, à la notion d'espace oasien s'ajoute la rareté des précipitations (moins de 100 mm/an) pour offrir un environnement climatique semi désertique dont la particularité est de dessiner les contours d'un espace verdoyant dans un secteur irrigué par les *khattarât*⁴⁰. En alimentant tout un système regroupant dans son ensemble l'agro-système central oasopastoral, cet espace regroupe quelques petits secteurs cultivés en bour. Une série de contrastes matérialise une aire de transhumance parcourue par les *Id Brahim*, *Ayt an-Nuss*, *Ayt Harbil* et *Ayt-Usa*, éleveurs semi sédentaires d'ovins et de bovins en relation immédiate avec le domaine d'épandage des *maâder-s*.

40. Schonenberger A, 1982. « Les groupements végétaux de la zone saharienne, écologie des espèces intéressantes pour la fixation des dunes ». Rapport FAO, p. 79



Une matfyya (tanoudfite) est un réservoir de collecte de l'eau de pluie

39. Benmohammadi A, Benmohammadi L, Morel A, Chardon M, El Hanbali M, 1998. « Ensablement et désertification dans la vallée moyenne de l'oued Drâa : le mythe de la fluctuation de la limite nord du désert ». *Africa Geoscience Review* ; p 11-22.

Leurs palmeraies constituent une zone tampon dans la réserve de la biosphère dont l'importance millénaire se charge encore de valoriser les produits du terroir. Ceux-ci constituent le principal levier de développement intégré pour la protection des oasis vis-à-vis de la vulnérabilité environnementale et la désertification.

Les confins, gérés par les droits coutumiers (*izerfan*), traversent les feïja d'Aday, d'Ayt Harbil par des étendues migratoires à proximité des fougues qui bénéficient de l'apport précieux de transport d'eau de la nappe sortie de l'imposant massif du Jbel Bani occidental.

Vient ensuite le groupe des oasis d'*Ifran* s'étaler sur plusieurs kilomètres riches en cultures où résidait la communauté judaïque dont attestent les vestiges résidentiels et religieux ainsi que les nécropoles et des grottes toujours inexplorées. On constate qu'au sein des *gsour*, à part ceux d'Amsra et d'Agoumad, les bâtis sont situés autour d'Asif-n-Ifrane dont le nombre d'habitants est estimé en 2004 à 11 962⁴¹.

Les possibilités agricoles, encore réelles, portent sur l'olivier et les dattes qui, fidèles à une technicité traditionnelle remarquable dans les méthodes d'irrigation, tente de sauvegarder les structures sociales dont l'évolution est caractérisée par une simplification des systèmes d'irrigation, les *khattarât* ayant fait la célébrité du bassin. Ces procédés ancestraux ont suscité une extension des palmeraies qui a permis de faire face à la dynamique du mouvement humain.

Parallèlement, l'élevage saharien s'est réduit, l'effectif des nomades étant décroissant d'un recensement à l'autre. L'agriculture saharienne dont les perspectives subsistent grâce aux ressources hydrauliques profondes, demeure tributaire du bassin sédimentaire anti-atlassique. Celui-ci comporte des nappes artésiennes superposées exploitées dont la carte montre des écoulements alimentés à partir du Nord par le ruissellement dont la continuité de circulation entre le compartiment atlasique et saharien est nette.



Dans ces parcelles oasiennes, le système de terrassement signifie autant des partenaires pour la partie que l'on cultive que des adversaires pour celle pastorale. L'apparition des parcelles marque un seuil de densité qui sépare les groupes, où, par le biais de la jachère, la reconstitution de la fertilité est confiée à la nature, des groupements denses, où celle-ci repose en partie sur le travail humain. Les clôtures en terrasses permettent la maîtrise des circulations et les transferts de l'eau grâce à une servitude de puisage, comme en témoigne cette image, l'oasis ne possède ni rivières intarissables, ni lacs, ni sources abondantes. Les habitants n'ont que des puits creusés de leurs mains et parfois comme ici à des terrassements cultivés.

41. Haut-commissariat au Plan, *Recensement général de la population et de l'habitat de 2004 : Population légale du Maroc*, p. 42

LE COURS MOYEN DU BASSIN

S'étalant sur une large vallée de plusieurs kilomètres, parallèle aux grandes lignes de la tectonique, cet ensemble incorpore le pays des *Ayt-Blla* regroupe l'identité sociospatiale d'un ensemble oasien de petites palmeraies irriguées en jardinage. Des plantations anarchiques dont la densité et la répartition de variétés hétérogènes marquent cet ensemble s'ajoutent au désintérêt des habitants et leur détournement vers d'autres activités plus rémunératrices.

Au milieu du bassin de l'oued Sayyad, à l'endroit appelé Warg-n-Noun, le pays des *Ayt-Blla*, regroupe des palmeraies un peu florissantes où le palmier trouve un climat présaharien moins favorable à son développement et à la maturation de ses dattes que celui du pays d'*Ayt-an-Nuss*.

Ses *maaders*, zones d'épandage dirigées des crues de l'oued aménagé en cuvette cultivable en région, sont couplés à un maraîchage très actif aux confluents des tributaires du fleuve et cultivables en cas de crues⁴². Les oasis des *Ayt al-Khums* et ceux des *Ayt-Blla* font du cours moyen de l'Oued-Noun la région la plus agricole du bassin et le plus grand centre caravanier depuis le temps des almoravides. Il doit sa fortune à l'exploitation des eaux artésiennes, dans la dépression qui amène les eaux du versant S-E de l'Anti-Atlas.

Pour son potentiel hydrique, ce sont les *khattarât* et les sources de la région du Bani, initialement artésiennes, qui possèdent, presque, autant de palmiers que le haut-Oued-Noun. En ce sens, il serait difficile d'identifier les appartenances identitaires à partir des récits d'origines, l'enchevêtrement des groupes étant une réalité difficile à ignorer.

« Les généalogistes berbères les plus exacts ajoutent que Guezoul, Lamt, Heskoura et Sanhadj naquirent tous de la même mère, laquelle était fille de Zahiq ibn Madghis et se nommait Tiskj el Ardja. Ces quatre frères furent appelés les enfants de Tiskj. De ceci il faudrait conclure que les quatre tribus berbères dont nous venons d'indiquer les noms descendent de quatre frères, enfants d'une même mère »

Ibn K̄haldoun, Histoire des Berbères, II, 3

Les palmeraies s'étendent dans cet ensemble oasien dans des zones où les possibilités d'irrigation reposent sur les affluents des oueds, les sources et les endroits où la nappe souterraine est peu profonde et facilement exploitable. Desséchées, les *khattarât* ne permettent plus au peuplement des palmiers leur densité de jadis ni la possibilité de s'alimenter en eau de drainage souterrain.

Appuyée sur le chapelet de Tighmart et Asrîr, la culture des parcelles irriguées se caractérise par un monde actif vivant des services et du travail à l'extérieur. Les vergers du bassin présentent en général des plantations anarchiques. Le terrain est plus ou moins occupé intensivement par le palmier dattier, le plus souvent sous forme de touffes encombrantes au lieu de monostipes. Les densités sont variables, parfois élevées (150 à 250 arbres/ha) mais le plus souvent les plantations sont fluides car éprouvées par la maladie mortelle, Bayoud. Selon les possibilités d'irrigation, l'agriculture sous



La succession des vestiges matériels et principalement architecturaux en rapport avec l'eau apparaît comme solution de continuité dans l'ensemble des chapelets d'oasis de l'Oued Noun. La maîtrise des galeries souterraines de drainage (*khattarât*) atteste de l'existence de circuit d'irrigation souterraine laissant supposer l'existence d'une organisation politique propre. Implantés dans le contexte géographique et climatique de corésidence entre groupes préhistoriques couchitiques et sanhadjiens, ces aménagements hydrauliques paraissent liés, comme reflet d'une organisation sociale, à la valeur et au degré de signification que l'on peut accorder à l'aménagement de l'espace individuel et collectif.

42. V. Monteil, 1947, *Notes sur les Tekna*, p. 31

palmiers est plus ou moins développée. Les planches de cultures, de grandeurs variables, sont disposées d'une manière désordonnée.

S'ajoutant au désordre, le tracé des chemins et du système d'irrigation lié au morcellement des parcelles et au marché de l'eau. Des centres de cultures menacés d'ensablement luttent contre le vent de sable par Afreg, problème lié au progrès de la désertification.

Les effets néfastes de la sécheresse destructrice des anciens systèmes autrefois fondés sur la maîtrise de l'eau d'irrigation exigent l'appui à la planification territoriale pour l'intégration de la problématique du changement climatique. L'eau d'irrigation faisant défaut, les secteurs irrigués ne cessent de laisser la place à des terrains et des parcelles abandonnées. L'élevage, le parcours dégradé par la sécheresse et le pâturage plus que jamais fragilisé, doit retrouver son droit de cité.

Il existait pour satisfaire les besoins des éleveurs en des lieux où la présence de palmeraies servait de relais le long des parcours caravaniers. L'époque la plus prospère du Sahara étant celle du trafic de l'or, son déclin ne doit pas entraîner celui des palmeraies, ni la désurbanisation de la capitale des almoravides, *Nûl-Lamta* dont les vestiges incarnent à Tighmart et Asrîr, le souvenir du grand commerce le long couloir qui sert de trait d'union à l'ensemble ouest saharien.

«Nul est d'abord le lieu de résidence des Lamta qui lui ont légué leur nom» précise kîtab al-Istibsâr (p. 213). Cet aspect original des massifs montagneux et des vallées entrecoupées de faits montagnards se traduit par des paysages où les réseaux routiers ne suffisent pas à modifier la cristallinité des sols. Les richesses paysagères peuvent devenir des hauts lieux au grand impact sur la vie des populations. Leurs gisements de peintures rupestres appellent l'aménagement d'un espace articulé au pastoralisme oasien et au tourisme anthropologique.

« La majeure partie de la tribu des Lamta demeure dans le voisinage des Sanhaja porteurs du litham. Elle se partage en un grand nombre de branches dont la plupart sont nomades et vivent sous la tente »

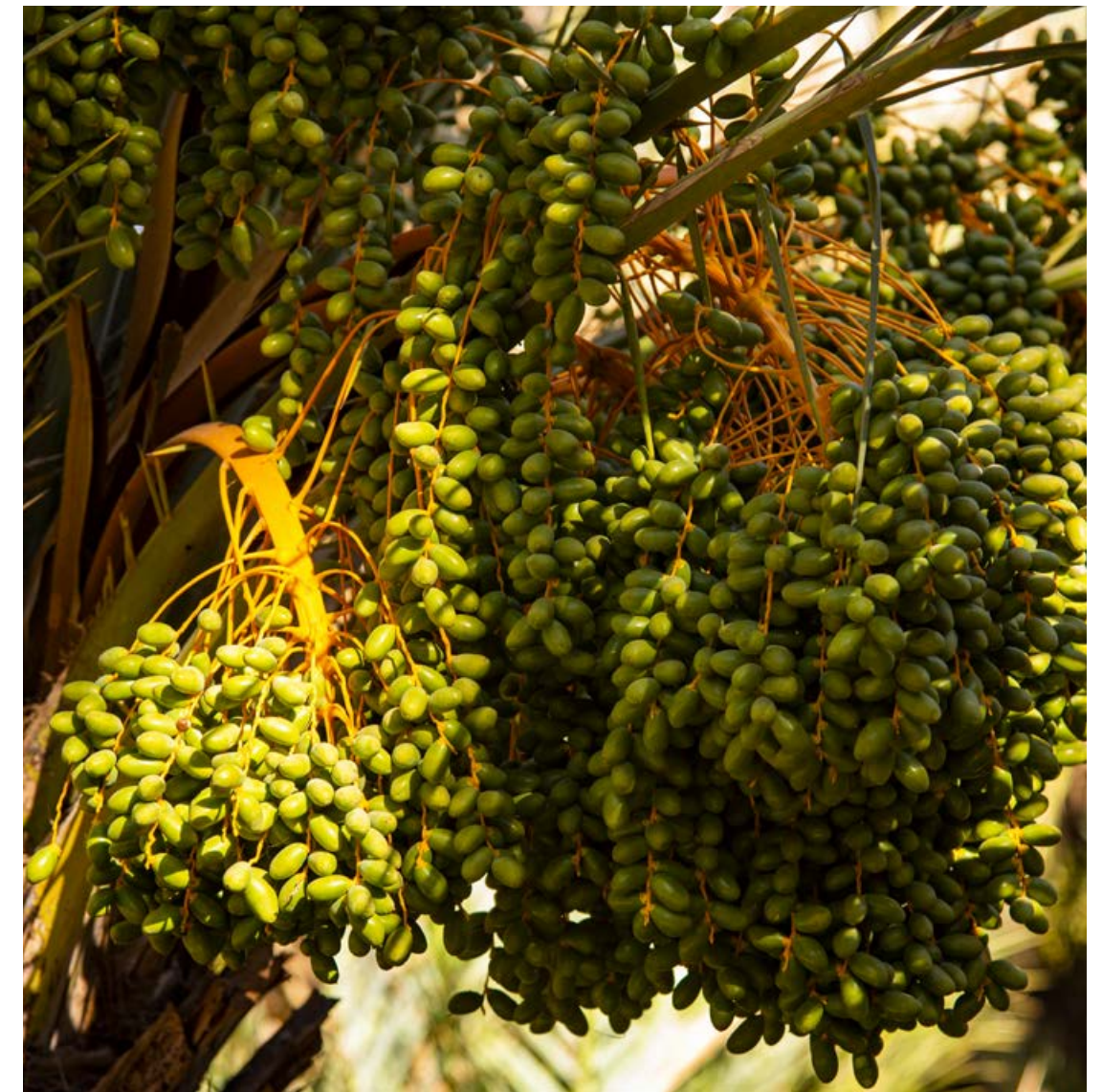
Ibn K̄haldoun, *Histoire des Berbères*, II, p. 117

Si les pratiques pastorales n'assurent plus de ressources, n'oublions pas que durant un millénaire, les oasis nourrissaient des générations partant d'écosystèmes dont la domestication est obtenue grâce à la maîtrise des méthodes d'exhaure de l'eau et l'association du palmier dattier à d'autres cultures et à l'élevage.

Les méthodes de gestion agricole et arboricole issues de la maîtrise de la salure du sol et des techniques sont portées par un réseau de lignages hratin et artisans transcrivent leur mode de corésidence dans des recueils dont la richesse est confinée dans des recueils de droit coutumier. Elles nous amènent à poser la question : Qu'est-ce qui fait, dans ce cas, que la plupart des projets de mise en valeur oasiens lancés depuis l'indépendance ont échoué ?

Aux plans agronomiques, socio-économiques et écologiques, les raisons attribuées soit aux conditions édaphiques et hydrologiques difficiles, soit aux problèmes de salure, soit à la cherté des investissements par rapport à la production escomptée, soit à la faiblesse de l'infrastructure institutionnelle, soit enfin à l'absence de capacité du *fellah* à adopter les technologies modernes dites de progrès, ne sondent pas les modalités du fonctionnement de cette gestion du modèle oasien.

Force est de relever cependant qu'un tel parcours se déploie dans une configuration sociale acéphale qui ne le prive pas de l'appui d'un pouvoir clanique se portant garant de ses actes. Les capacités d'intervention se négocient dans l'interaction entre *hratin/maalmin* et groupes locaux. Cette dynamique soulève une problématique inédite : celle de l'actualisation du droit autogestionnaire dans des communautés oasiennes. Si les revenus familiaux provenant de l'immigration en Europe génèrent actuellement un sentiment d'incapacité à réaliser des travaux d'irrigation moderne au sein des palmeraies. La perte de l'équilibre socio-économique qui en découle fait des oasis un espace



La culture des palmiers dattiers, principale économie de Taghajijt, est alimentée par le cours du fleuve Oued Noun. Un écosystème sensible, jadis en adéquation avec la particularité écologique et économique du haut Oued Noun, génère un système social issu d'un pendentif verdoyant de forme triangulaire enchaîné au cou bleuâtre du massif de l'Anti-Atlas par des conduits d'eau, qui aboutissent tous à un réseau hydrographique dense. Le climat rigoureux aux étés chauds et très secs et aux hivers froids et secs, ajoute à la qualité de la production des dattes. Le palmier-dattier, aliment de haute valeur nutritive, sert de symbole de fertilité et de prospérité.



L'archéologie montre des phases d'occupation des sols en contextes superposés au long du bassin de l'Oued Noun. Les modes d'occupations passés s'expriment pour informer sur les indicateurs des sites. Ceux-ci témoignent d'aires d'activité et une zone d'occupation et d'activité anthropique au cours du temps, ce qui leur confère un rôle d'archive, appelé mémoire des sols.

d'adaptation et d'aménagement marqué par le cloisonnement des données qui n'intègrent pas l'ensemble des contraintes, notamment celles liées aux risques climatiques et à leurs évolutions.

En ce sens, la Recherche qui a pour rôle d'appuyer les opérations de mise en valeur ne peut être armée pour participer à l'élaboration des projets que si elle implique la dimension anthropologique. Elle doit se montrer capable de proposer et de justifier des alternatives aux projets de développement non importés qui, loin de l'injection de paquets de technologies inadaptées et néfastes, s'appuient sur un concept convenable pour une stratégie d'évolution et de mise en valeur des composantes.

De ce point de vue, la tradition orale recueille les récits de mémoire des compétences, de façon à favoriser les inventaires qui servent de base à la transmission des savoirs collectés. L'intérêt culturel ou esthétique d'une telle démarche peut être activé sur la base d'une analyse de la structure du fonctionnement des ressources de l'écosystème oasien ainsi que ses possibilités d'évolution. Il importe de magnifier le rôle esthétique, écologique, voire de valorisation des produits et des savoirs et savoir-faire en matière de fabrication de produits à partir de la biodiversité de l'oasis à base de dattes, de produits maraîchers, fruits, condiments, d'élevages (lait, laine.) et des sous-produits végétaux (palmes, troncs, tiges...), leur utilisation : autoconsommation, vente, troc, consiste à développer des activités avec les différents partenaires que le programme aura à identifier pour promouvoir ces produits et d'en produire d'autres.

LE BAS OUED-NOUN

Tagaoust (Tagawst)

«La rivière Noul prend sa source dans les montagnes des Neguiça et coule vers l'occident jusqu'à la mer. Elle passe au Nord de la ville de Tagaost, grand entrepôt de marchandises et d'esclaves. On y tient, une fois par an et pendant un jour seulement, un marché auquel les négociants se rendent de tous côtés et qui continue à être très renommé»

Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, II, p. 280.

Au milieu du 10^e/16^e siècle, Tagaost, capitale du Oued Noun, se présente comme l'entrepôt commercial le plus important de la rive N-O Saharienne. Elle comprend trois autres *kasbas* fortifiées : Agaos, Tisgnan, et Aït Moussi. Par la primauté donnée aux références territoriales, la région qui entoure la cité de Tagaoust (Tagawst) ainsi dans la catégorie des régions enracinées définies par opposition aux régions fluides font entrer Tagaost dans la dernière catégorie des cités mères du bassin.

En effet, avant que la référence lignagère n'y devienne primordiale, celle discordante des références territoriales fait des groupes ethniques *Awlad Dris* les maîtres de la cité, caractérisée par une organisation clanique qui subdivise les occupants en unités de plus en plus fines suivant l'ascendance, réelle ou fictive. On retrouve la segmentarité, mais humaine cette fois-ci : les niveaux sont significatifs du fait que le sentiment de conscience collective est tributaire de la notion d'identité territoriale.

« Tagaost est la plus grande ville de la province de Sous, et l'on dit qu'elle a été bâtie par les naturels du pays. Elle est fermée de vieux murs de chaux et de moïslon, et située dans une plaine à 20 lieues de la mer du côté du Couchant, et à 18 du mont Atlas vers le Midi. Elle a plus de 8000 maisons, dont il y en a plus de 300 de Juifs, tant artisans que marchands, qui demeurent en un quartier séparé. La rivière de Sus passe à trois lieues de la ville, et tout le pays est fertile en blé et en troupeaux. Elle a eu la même fortune que la précédente, et se gouvernait comme elle, lorsqu'elle était en liberté. Mais le peuple y est si orgueilleux, qu'il n'était jamais en repos, et s'entrebattait perpétuellement. Il était partagé en trois factions, dont chacune appelait les Arabes à son aide, de sorte qu'ils étaient obligés à être toujours sur leurs gardes, jusqu'à ce que les Chérifs s'en emparent, comme nous avons dit en leur Histoire. Il y a deux marchés dans la ville toutes les semaines, où se rendent les Arabes et les Berbères de la contrée, comme à Tedsî, et il y vient des marchands du quartier des Nègres, pour acheter de gros draps du pays, qui sont fort étroits. Les habitants sont fort basanés ; car comme ils sont voisins des Nègres, ils s'allient souvent avec eux. Ils se traitent comme ceux de Taroudant ; les femmes y sont fort agréables, quoique peu brunes ; mais d'une façon fort aimable, et qui aime bien les étrangers. »

Luis del Mármol Carvajal, *Description Générale de l'Afrique*, trad. N. Perrot d'Ablancourt en 1667, livre III, chapitre 28, p. 41.

Au nord de l'embouchure du fleuve Oued-Noun, l'aspect présaharien associé au mode de vie oasien fait de l'ensemble oasien qui entoure Tagaoust (Lgsâbi) un espace moins défavorisé par rapport à la Sagya al-Hamra. Il ajoute à l'intensité de la fonction de relais, celle de centre d'un réseau oasien versé dans la circulation des biens en lien avec la côte atlantique.

En tant que carrefour associé dans la durée aux grands axes du commerce caravanier, le site de Tagaoust présente le chef-lieu des oasis dont la localisation est intermédiaire entre les oasis des *Ayt-Ba Amrân* et ceux de Tighmart et Asrîr. La comparaison entre les oasis de l'embouchure du fleuve et ceux de la cité de Tagaoust nous mène à des groupes organisés au 9^e/15^e siècle autour du lien étroit avec la pratique jihadienne anti-ibérique sur la côte atlantique.

Partageant la même essence ethnique, il est probant, quel que soit l'essence considérée, que ce sont les processus qui suscitent ce type de représentation qui tranchent identitairement et non la domestication de l'arganier qui n'est pas toujours un symbole partagé. Le processus de construction de l'identité selon la coutume et la tradition consacrée au *jihâd*, fait la différence entre les vrais enfants du pays et les autres. L'identité autochtone passe par le renforcement de la position sociale où l'arganier cesse d'être l'unique signe de reconnaissance et le facteur déterminant de l'identité locale.

« Nous traversâmes une contrée assez fertile, où le bluet et la marguerite se montraient prodigues : le pourpier sauvage, la liane et d'autres plantes s'y montraient également, et tous brillaient d'une verdure éclatante. Nulle part, dans toute ma route, la nature ne s'était montrée aussi riche et aussi riante. Je crois que j'y serais volontiers resté une couple de journées, et ce fut un moment de regret pour moi quand, vers quatre heures du soir, je vis succéder à cette belle végétation une terre inculte aux nombreuses collines, qui n'avaient à offrir aux yeux que des cailloux. A dix heures de la nuit, « Après avoir traversée des touffes d'herbe qui croisent sur un terrain qu'inonde la rivière de Noun, nous arrivâmes à El-Akssâbi, grand bourg aussi considérable que Noun. Dans ce bourg, peuplé d'Arabes de la tribu des Aït-Haçan, à part, quelques maisons, véritables palais pour des gens qui naguère ne connaissaient que les tentes, toutes les autres maisons sont construites dans l'intérieur d'une forteresse en boue bastionnée, mais sans aucun armement militaire. Elles sont composées d'un rez-de-chaussée avec un seul étage, ou d'un rez-de-chaussée simplement. Mal construites, plus mal distribuées encore, ces maisons représentent des huttes de terre dont la meilleure ne vaut pas la plus chétive cabane des campagnes d'Europe. Que le lecteur se représente une montagne où chacun viendrait creuser un trou pour l'habiter, après l'avoir tapissé d'immondices, et on aura une idée juste de ces foyers d'infections que j'ai appelés maisons, parce que c'est le nom qu'on leur a donné dans ces contrées. »

Léopold Panet, *Première exploration du Sahara occidental : Relation d'un voyage du Sénégal au Maroc*, 6 janvier-25 mai 1850, Introduction de Robert Cornevin, 1968, p. 515-517



Certaines d'entre les vestiges de Tagaoust, la cité caravanrière, évoquée dans les sources du 6^e / 12^e siècle, laisse apparaître une architecture et un art monumental demeurés visibles mais dispersés sous formes de monticules au cœur d'une étendue couverte où l'on peut voir les formes d'une grande muraille et des demeures jadis imposantes. On attribue l'effondrement progressif de Tagaoust au départ des Awlad Driss et la destruction des Sagyas et des maisons dans les étendues occidentales du bas Oued Noun. La proximité des agents atmosphériques de l'océan atlantique a influé de manière décisive la destruction de la cité. Il est à l'origine

de fissures et d'effritements des ornements, de dégradation des bas-reliefs et des peintures, de croissance de la végétation et d'apparition de moisissures. Cela entraîne le remaniement et la chute des matériaux de construction. Mais la nature n'est pas la seule responsable. La destruction massive s'est accentuée dans les siècles postérieurs à la Conquête espagnole. Après le 10^e / 16^e siècle, l'infiltration des rapports marchands européens accélèrent le détournement des routes caravannières ajoutant à l'agonie de Tagaoust où seuls quelques gasbas parmi celles qui la composaient gardaient leur appellation des Gsabi.

Le groupe des Ayt-Ba-Amrân

Dans un contexte présaharien auquel il convient d'associer la configuration de la chaîne des derniers versants S-O de l'Anti-Atlas, le massif montagneux, au caractère assez marqué, offre le portail « dir » où s'achèvent les versants anti-atlasiques dans l'ombre des arganiers. A plus de 1 000 m d'altitude, une montagne de poche annonçant la fin de l'Anti-Atlas, là où s'achève la partie inférieure du bassin comme entité, est envisagée dans sa totalité et non de façon fragmentaire. Afin d'élaborer une esquisse de l'espace où se succèdent des fonds de vallées entourées d'espaces d'altitude, les groupes des *Ayt-Ba-Amran* se présentent comme une suite dont le surnom « tasrîrt » est inscrit dans le sol comme une série d'espaces d'altitude individualisés. La disposition des reliefs suit le « dir » depuis le Tamgert-n-tallou, entre les deux sommets marqués du tellou et de l'Aourigh qui sépare les *Ayt-Ba-Amran* des *Ahl Sahel* jusqu'aux larges plaines de l'Oued-Noun⁴³.

Partant vers le Sud par Afoud oubkhar, le djorf de Sidi Bougerfa, par *Tamoucha* et *Tamernout* jusqu'à la montagne de Tangarfa. Là, elle s'infléchit vers l'ouest pour former le plateau des *Aït Ali* qui sépare les *Ayt Ali* du reste des *Ayt al-Khums*. Puis elle reprend sensiblement sa direction, parallèle à la côte, pour aller finir sur l'Oued Noun, entre *sbouia* et *Ayt Ali*.

Les avant-chaînes sont, du Nord au Sud : Tazalf et Bou Zrag, puis l'Agendou, Taoulacht et Isendi⁴⁴. Pour étudier l'espace vécu ainsi entendu, il est nécessaire de faire appel à l'expression *Foum-Asaka* (Oued Assaka) qui désigne l'embouchure du fleuve Oued-Noun là où les contreforts sud-ouest de l'Anti-Atlas se jettent dans l'océan Atlantique⁴⁵.

Il est également indispensable de faire appel aux acquis de l'histoire et dans ce cadre, pour définir l'espace vécu, il faut utiliser la notion d'espace tasrîrt et celle éponymique d'Ayt Ba Amran. Là où Tamgert-n-Tellou sépare les Ayt-Ba Amran des Ayt Sahel, la délimitation et la caractérisation du modèle spatial présente un paysage oasien du grand fleuve.

Un tel paysage tend à constituer le commencement du bassin présenté en tant qu'*erg*, sorte de terrain caillouteux plat, une plaine constituée par des alluvions d'un certain nombre de rivières dont la réunion forme l'Oued-Noun, par endroit Oued Sayyad,

Oued-Assaka ou encore Oued Oum Laachâr⁴⁶. Il reste que la problématique historique des siècles précédents nous renvoie au surnom toponymique « *tagunza* » au sens de front associant l'altitude à l'argument qui attribue la montagne à la fonction de front de mobilisation pour le *jihâd*. Front de mobilisation anti-ibérique au 15^e siècle, la *tagunza* sert de surnom à la configuration d'un espace à la fois accidenté et articulé à la mobilisation jihadienne du corps segmentaire. Outre le fait qu'elle met en valeur la corésidence entre les groupes jihadiens, la *tagunza* fait du jihâd anti ibérique l'argument des alliances avec les groupes des larges plaines avoisinantes du bassin de l'Oued-Noun.



C'est autour de l'organisation de l'activité marchande à travers les routes caravanières que le contrôle du trafic caravanier transsaharien tient lieu de pilier économique de la cité de Tagaost. En liaison avec le contrôle du trafic caravanier, les guerriers de l'Oued Noun, contrôleurs des routes ouest sahariens, font d'Agaos leur site militaire chargé de contrôler les étendues environnantes. Les capacités physiques du fort suspendu en haut d'une colline, constituent en somme un avantage incomparable. Agaos, devenu Ouaraoun, se trouve aujourd'hui sous forme de vestiges perçus de loin. Centre de vie oasienne, Agaos existe depuis au moins dix siècles au cœur de l'économie du Sahara occidental. Connu par ses sept sources et l'importance de son système d'irrigation, ses khattarat et sa production du tabac (Waarouniyya), sa forteresse est attestée dans les fonds d'archives de 1800. Maisons aux formes régulières, les demeures d'Agaos étaient recouvertes de troncs de dattiers. La relation nomades-sédentaires, constituée autour de l'ensemble maure de la zone atlantique, fait d'Agaos un centre de pouvoir politique. Siège du Royaume de la Butat au 9e/15e siècle, son rôle est attesté par les fonds d'archives ibériques.

46. L. Justinard, 1930, Les Aït Ba Amran, dans *Villes et tribus du Maroc, Tribus berbères*, T.1, V. 8, Paris, p. 69

43. L. Justinard, 1930, Les Aït Ba Amran, dans *Villes et tribus du Maroc, Tribus berbères*, T.1, V. 8, Paris, p. 69

44. L. Justinard, 1930, Les Aït Ba Amran, dans *Villes et tribus du Maroc, Tribus berbères*, T.1, V. 8, Paris, p. 70

45. Coordonnées : 29° 09' N, 10° 02,5' O

Ce qui limite la mobilité dans un territoire sensiblement parallèle à la côte atlantique, c'est la mosaïque de compromis résidentiels traversée par des rivières ouvrant le passage vers l'océan et façonnant la généalogie. La cité de Tagaoust hébergeant la résidence du Gouverneur général des Iles Canaries pendant que le terroir des Sbouya abrite un port espagnol, San Miguel de Asaca ou San Miguel de Saca au 15^e siècle, qui servait de tête de pont aux incursions espagnoles des canaries⁴⁷.

« L'essai d'occupation militaire de l'Oued Noun par les Canariens aboutit à un échec complet, mais un accord intervint certainement avec les indigènes, qui ne voulaient pas d'une domination espagnole, mais avaient intérêt à entretenir avec l'Espagne des relations commerciales. L'importance de la région... lui est toujours venue, au cours des âges du fait qu'elle commande la route des caravanes du Soudan. Au temps de Léon l'Africain (1513), les marchands de Tagaoust envoyaient « une fois l'an à Tombouctou et Walata, les draps tissés avec la laine des brebis de la région. La prééminence qu'avaient à la fin du XV^e siècle le royaume de la « Vutata » et Tamanart, qui paraît en avoir été une dépendance, passa à la fin du XVI^e siècle au Tazeroualt où, autour de la zaouïya de Sidi Hmad –u-Moussa se forma un petit royaume qui joua un rôle prépondérant dans le Sud jusqu'aux environs de 1880. »

Cénival (P. de) et La Chapelle (F. de), 1935,
Possessions espagnoles sur la côte occidentale d'Afrique
Santa-Cruz de Mar Pequena et Ifni,
Hespéris, XXI, carte, p. 61

L'embouchure du Oued-Noun héberge les groupes claniques de la confédération des *Ayt Ba-Amran* constituée de six tribus : *Sbouya*, autour de la commune de Sbouya ; *Mesti* (ou *Imestiten*), entre Mesti et la ville de Sidi Ifni ; *Ayt al-khoms*, établie sur le territoire entre Mesti à l'ouest, Tangarfa à l'est, Imi n'Fast au sud et Tioughza au nord ; *Ayt-Boubker*, entre le nord de la ville de Sidi Ifni, le sud du caïdat de Mirleft et l'ouest du caïdat de Tioughza ; *Ayt-I'azza*, occupant la partie est du caïdat de Tioughza ; *Ayt Abdallah*, présente autour de la commune rurale d'Arbaa Ayt Abdallah ainsi qu'au nord de la commune rurale de Tangarfa.

Ce faisant, elle allie géographie, écologie et ethnobiologie puisque

47. Chmourk, E.-M., 2011, *Les oasis de l'Oued Noun : dégradation des milieux naturels et perspectives de développement. Cinq Continents* 1 (2): 105-117

disséminées dans la forêt ancestrale des *Ayt-Ba-Amrân*, les ruines d'aménagements du sol tels que terrasses, rigoles, nivellements caractérisés par l'abondance des arbres de l'arganier développés sur des terrains demeurent liés au savoir-faire et aux techniques de domestication mises en œuvre pour cultiver des drageons et pour régénérer le peuplement des arbres de l'arganier. Ceux-ci se taillent, s'élaguent, s'émondent, se magnifient façonnés selon les usages auxquels on les destine : pastoralisme, cueillette des noix, haie de chemin, bois de chauffe, etc.

Cette reconnaissance des savoirs écologiques ancestraux est centrale dans le contexte qui s'établit pour une cogestion des ressources naturelles autour de l'arganeraie. Du fonctionnement de l'écosystème, aux savoirs liés au troupeau, à la conduite des cultures sous arganier, à l'arganier lui-même, à la gestion de l'espace de l'arganeraie, on connaît une différenciation selon le genre et une forte érosion due aux changements récents qui s'implantent dans les zones étudiées.

Produisant de la noix de l'arbre, le savoir-faire ancestral met en avant la cueillette des fruits par les femmes. Les pratiques agricoles et arboricoles qui façonnent l'arbre s'ajoutent aux vertus cosmétiques, thérapeutiques et alimentaires, pour faire de l'arganier une filière marchande qui construit et entretient une image « naturaliste » de l'arbre, séduisante pour l'acheteur du Nord en quête de responsabilisation de son mode de consommation par une démarche plus éthique. Pour ce faire, les coopératives de production ont misé sur le caractère endémique et l'originalité de l'arganier.

De son nom scientifique *Arganiaspinosa*, ce dernier constitue une curiosité botanique, car unique représentant de la famille des Sapotacées en dehors de la zone tropicale humide. C'est aussi un véritable fossile vivant, une espèce-relique : l'arbre à chèvre est le dernier descendant de la riche forêt qui régnait dans la région à l'Ere tertiaire, lorsque le climat était plus humide. Ces caractéristiques confèrent à l'arbre d'argan une image de don de la nature dont la femme berbère, qui seule sait en tirer l'huile, serait la gardienne des secrets. Pour cadrer avec cette image d'Épinal et plaire à un marché international, les opérations marketing autour de l'huile d'argan ont gommé la main de l'homme.

Les plaines atlantiques et l'organisation fondée sur le rôle de relais commerçant. Cette échelle de lecture nuance le rôle de l'eau car « ce ne sont pas tant les points d'eau, rares à l'état naturel, qui ont attiré les établissements humains. Il est beaucoup plus vrai de dire que puits et sources, comme les cultures qui en dépendent, ont été créés à proximité des villages »⁴⁸. Rester à l'échelle locale, c'est conforter une opinion erronée, celle qui tend à enfermer les villages dans un rôle uniquement productif, au centre d'un terroir oasien.

Examiner les processus qui projettent l'extension de la notion de patrimoine paysager aux territoires oasiens, et interroger ses conséquences dans la définition de la valeur, l'aménagement des territoires, nécessite de jalonner les notions de paysage culturel historique. Nous revenons sur ce long processus par renvoi à la question du lien entre les deux notions de patrimoine et d'environnement. Il nous invite à inclure les espaces oasiens et pastoraux auparavant marginaux dans le domaine patrimonial connu : abords de monuments, friches paysagères, cités périphériques, et régions urbanisées sont dès lors susceptibles de faire l'objet d'un changement de regard de la part des acteurs publics.

Au 10^e/16^e siècle, le triomphe de l'alliance *illmmido-iguzuln* s'effectue au dépens des *ma`qiliens* et *hilaliens* appelés à quitter le Nun soit vers le nord, comme c'est le cas pour les *Abada* عبدة, les *Udaya* لودايا, les *Shbanat* الشبانات, les *Rhamana*, soit vers le sud comme pour les *Awlad-Allabb* أولاد اللب, *Awlad-Al-Mullat* أولاد الملات, les *Brabish* ou les *Awlad-Mbark* أولاد امبارك.

L'apport fondamental qu'ont joué les éthiopiens (*bratin* حراطين) est en réalité le seul capable de décrire

48. J. Despois, 1946

les proportions véritables du contrôle effectif de la teneur. Le pouvoir des *sa`diyyun* se conjugue avec la volonté des groupes éthiopiens, maîtres des systèmes d'irrigation et du contrôle des biens et des services, pour mieux asseoir leur accès aux richesses. Bu-Dmi`a بودميعة, le sultan des groupes *Iguzuln* et *Illmmidn*, se charge dans le Nun d'acheter les circuits d'irrigation. A Wa`run وعرون ou la culture de Tabac, importé du sud, constitue désormais la première source de revenus, Bu-Dmi`a sera délogé par la force des *Izafadn* أزوافيط.

La confrontation avec Bu-Dmi`a repose aujourd'hui encore au pays Takna sur le mythe que l'on saisit à vif : l'apport des saints protecteurs du Wad-Nun dans la défaite de Bu-Dmi`a. On se retrouve avec la collusion des postulations les plus secrètes, les plus virulentes du psychisme individuel et des pressions les plus impératives et les plus troublantes de l'existence sociale. Les récits fondateurs du mythe de la libération du Wad-Nun mettent en scène le rôle supposé important des *Ayt-I'zza-u-Hda* أيت إيعزا او هدى, les saints protecteurs des lieux. C'est depuis le 15^e/16^e siècles que ces moines guerriers fournissent un ensemble de représentations des rapports de l'ouest saharien avec les chrétiens, les mécréants et les êtres invisibles. Oscillants entre science et légende, ils contribuent à la mise en place de l'ordre qui situe les Takna dans l'univers. Idéal-type, au sens de Max Weber, ils légitiment la portée de la tradition ; le mythe semble reconnu pour vrai par les griots (*iggâwn*) qui le racontent même s'il n'y a rien de vraisemblable pour l'observateur.

Des fonds d'archives familiales du 19^e siècle, ressort l'apport économique de la rive Sud saharienne dans la dynamique du Nun d'une manière nette. Tel les paradis fiscaux dans les échanges, le Wad-Nun est évoqué à propos des pratiques d'évasion fiscale ou douanière. Les rapports des puissances maritimes ne font référence à Glaymim كليميم (*Agulmim*) que dans la mesure où elle constitue le siège des activités relevant des mécanismes de distribution du commerce caravanier.

C'est sur ce rôle que les européens concentrent leurs investigations et non sur le système d'alliances ou la structure réelle du pouvoir politique. On voit ainsi apparaître, à côté des acteurs traditionnels du commerce caravanier et les familles de Nun, en particulier celles de Gulmim, la nouvelle forteresse ayant remplacé Tagawst dans ses fonctions commerciales. Des familles telles que celle des *Ahl-Baraka* أهل بركة, *Imazighan Ayt-Musa-u-Ali* أيت موسى أو علي d'Asrir ou encore leur cousins, descendants de *'Abayd Allah-u-Salam* اعبيد الله أو سالم, père du célèbre *Bayrouk* بيروك, ont réussi à saisir les opportunités nouvelles de circulation par cette forteresse. On relève l'acharnement avec lequel ces familles commerçantes ont essayé de maintenir la dynamique du mouvement caravanier par l'axe côtier.

L'équilibre des tensions dans les marchés et foires annuelles des plaques tournantes transsahariennes devient en ce 19^e siècle, un phénomène caractéristique. La domination du commerce maritime détermine les relations transsahariennes entre le Nun et l'Afrique de l'Ouest. Non loin du Nun, les Rgaybât se soumettent après une longue résistance. Vaincus plus par la sécheresse qui nécessite d'immenses terrains de parcours que par les expéditions punitives, les tribus voient s'achever la pacification en 1934, lorsque les troupes du Maroc, franchissent l'Anti-Atlas et soumettent les dernières zones de dissidence du sud marocain, lieu de refuge des nomades maures, qui entretiennent l'agitation en Mauritanie. La configuration du Nun est tributaire des calamités naturelles, de la désertification, de l'exode vers les plaines Atlantique, de la décadence du commerce caravanier et l'occupation par la France et l'Espagne.

Economiquement, la région administrative de Guelmim-Oued Noun occupe une place importante parmi les trois régions du sud (Guelmim, Laâyoune et Dakhla) que ce soit au niveau de potentialités naturelles ou humaines, car elle couvre plus de 15% de la superficie globale de ces trois régions et abrite 46% de sa population totale. Elle comprend quatre provinces sur les dix qui composent les trois régions du sud. Ayant connu ces dernières années, le lancement d'une série de projets et

de programmes de développement multisectoriels, les projets routiers, les opérations de reboisement, la création d'espaces sportifs et culturels et la promotion de l'entrepreneuriat, les espoirs sont placés dans le secteur touristique appelé à jouer un rôle important aussi bien pour le produit balnéaire que par le tourisme de désert et des produits culturels et écologiques.

La région de Guelmim-Oued Noun présente des structures économiques dominées par les activités des services, avec des parts largement supérieures à la moyenne nationale (68,6%). Elle affiche les parts les plus faibles de la participation des activités secondaires, les activités tertiaires (services marchands et non marchands) contribuent pour 50,3% à la richesse nationale en 2016.

Tighmart

Dans la commune rurale d'Asrir, Tighmart se présente aujourd'hui comme une série de palmeraies relevant de la commune rurale d'Asrir à 12 km au Sud-est de la ville de Goulmim à 200 km au Sud d'Agadir. Dans la Province de Goulmim / région Guelmim-Oued Noun, l'Oasis de Tighmart situé à environ 10 km de Guelmim, est riche en éléments archéologiques. Il constituait le chef-lieu de la ville de Nul-Lamta, l'agglomération, capitale médiévale de la rive Nord-Ouest saharienne jusqu'au XVI^e siècle. Ce chapelet d'oasis, incarné par un ensemble de *ksur* (sing. *ksar*) suivant le fleuve Warg-n-Nun de l'amont vers l'aval. Il s'étale du Nord-Est au Sud-Ouest sous l'intitulé Ayt-Bakkou, Taourirt, Ayt Massoud, AytMhamad, Ayt al-Khannous, Asrir et Zraywila. L'oasis d'Asrir étant la limite Sud du Chapelet est séparée de Zraywila d'environ 30 km.

Le chapelet d'oasis de Tighmert incarne la partie Nord du territoire de la qabila des *Azwafit*. Matrice généalogique des tribus de la confédération des Takna, les *Azwafit* maîtres des chapelets d'oasis qui entourent Tighmart, font des vestiges de la cité de Nul-Lamta une série de palmeraies dont le territoire matérialise un écosystème très diversifié dans une zone subaride caractérisée par un étage arboricole dense où le palmier dattier offre un micro climat pour des cultures sous jacentes.

De manière sporadique, les sources d'eaux du fleuve Warg-n-Nun alimentent les palmeraies de Nul-Lamta par de nombreuses résurgences de la nappe, jadis gérée selon les règles coutumières des *ksur*. Le chapelet d'oasis bénéficie d'un environnement de grande qualité dans une zone aride caractérisée par une pénurie de précipitations et la dominance pendant une longue période de l'année des vents de Chergui (secs) qui soufflent et détruisent toute forme de culture de bour.

Cette position au centre de la région longeant le fleuve Warg-n-Nun se traduit par une situation privilégiée où les marchés hebdomadaires et annuels (*an-muggar*) drainent un mouvement commercial intense, qui s'explique par la dynamique des activités transsahariennes.

« A Tighmart, le Süq AI-Khmīs (le marché du jeudi) est localement taxé d'ancestral. Pour apercevoir encore mieux ce qualificatif, la tradition locale intègre dans l'espace du marché le quartier de « Tamssugt au S/O de la cité. Aussi pour venir aux conditions d'une articulation pertinente entre la place du marché et Tamssugt, apportons celle précision: Tamssugt encore habité est en fait un site archéologique auto-centré autour d'une rue le long de laquelle sont regroupés des logis avec comme plate-forme d'étalage et de réception des dalles rocheuses de formes géométriques soignées. Ce qui demeure apparent de ces dalles est un rebord d'environ cinquante centimètres de hauteur s'étendant le long des logis. De par son alignement des deux Côtes de la rue, le rebord forme un comptoir encore fonctionnel par endroits. A dimension à peu près égale, les logis sont dotés de cours également groupés autour de la rue commune. S'agit-il d'un quartier commercial ou artisanal? Les formes géométriques du rebord semblent justifier l'importance structurale de la fonction artisanale s'il n'y a pas absence manifeste des fours. Ensuite, l'érosion qui détache la mosquée et une bonne partie des maisons avoisinantes laisse apparaître un site riche de significations. Tout d'abord, la proximité de la place centrale du marché ne peut être suggestive que si elle se rapporte au soin avec lequel la décoration du jama' fait d'elle la mosquée principale. Durant cette phase, la transformation architecturale de l'édifice au voisinage des logis en interrogation, annonce combien l'organisation la plus poussée de l'espace est évocatrice du rôle économique central des logis regroupés. L'organisation de cette rue est visible par la façon dont elle est entourée de maisons avec quelques puits dont tous usent en commun. On relèvera d'ailleurs que le mode de construction des demeures, le réemploi des murs anciens révèlent un déclin des techniques de construction par rapport à la précédente occupation. Outre l'abondance, c'est surtout la variété d'objets trouvés à ras le sol qui indique semble-t-il, les phases superposées d'occupation commerciale des logis. Au-delà des rares dinars des Murabitin et quelques mitqals des Muwahiclin, la céramique émaillée ou simplement engobée fournit bien des indications avec les objets métalliques ou de parures »

Mustapha Naïmi, 1995, « Nul Lamta, tableaux édifiants », *Hespéris-Tamuda*, Vol. XXXIII, pp. 88

L'abondance des vestiges archéologiques dispersés à l'intérieur et aux alentours des palmeraies exige l'application des lois protectrices face à des entreprises de pillage de vestiges, d'où l'urgence de son classement. Conscient du problème, l'Equipe des Etudes Sahariennes Pluridisciplinaires (EESP) de l'Institut Universitaire de la Recherche Scientifique (IURS) Université Mohamed V- Rabat a élaboré une stratégie et un plan d'action, à la suite desquels un plan de protection du Chapelet d'oasis de Tighmart a été soumis à l'Agence de Développement des Provinces du Sud - Rabat et finalement au Ministère de la Culture.

Taghajt

Le pays des *Ayt an-Nuss* se nomme également pays des *Id-Brahim* dont le chef-lieu est Taghajt⁴⁹. À 190 km d'Agadir et à 75 km de Guelmim, Taghajt se présente aujourd'hui comme cité au centre d'un chapelet d'oasis coiffé de la chaîne montagneuse du Bani. Cette partie extrême s-e de l'Anti-Atlas est formée d'un ensemble de dépressions communicantes taillées sur le versant s-o de l'Anti-Atlas et dans le massif du Jbel-Bani au s-e. Le territoire coïncide avec un couloir occupé par un véritable chapelet de petites palmeraies irriguées en jardinage. Parcouru de plusieurs cours d'eau asséchés comme l'Oued Sayyad et l'Oued Mmayt, le pays des *Ayt An-Nuss* se répartit en trois grands ensembles distincts : les palmeraies qui longent au cœur de la vallée de l'Oued Sayyad et de ses affluents (rive gauche) regroupent Tagmout, Taghajt, Tagajgalt, Talilit, Ikharbine, Agadir Idran, Taynzert, Ayt Illoul, Aday et Timoulay. Vient ensuite le second ensemble regroupant les étendues pastorales et de l'agriculture pluviale (bour) dont d'importants maaders appartenant aux Ida-u-Lggân, maâdern-idlâza et d'Assil. Le troisième ensemble est formé de terrains accidentés et plus élevés qui forment le Jbel Bani occidental.

L'esthétique du milieu émane de l'abondance du palmier dattiers associé à la vitesse de croissance et à l'importance de l'espèce pour offrir des caractères écologiques influençant leur aptitude à persister dans le sol afin de protéger la plante contre l'agent pathogène. Ainsi, à la fin du 19^e siècle, le Maroc occupe le 3^e rang mondial parmi les pays producteurs de dattes dont la qualité du produit contribue au rayonnement de la région, avec une exportation de quinze millions de pieds qui peuplent les oasis au sud de l'Atlas et dont la majorité est constituée de variétés de bonne qualité⁵⁰. Dès le début du 20^e siècle, la prédominance de variétés de qualité moyenne passe à seulement 25 % de la production nationale malgré sa bonne production. Bientôt, les palmeraies du Bani vont connaître une forte régression progressive sous l'effet de la désertification et du bayoud.

Néanmoins, le paysage oasien, comme objet du désir esthétique, bénéficiant de ses paysages montagneux marqués par des crêtes allongées (les crêtes de l'Adrar n-saras, Jbel-Tarst, l'Adrar n-oummaoun qui s'étend sur plus de 37 km), demeure le support d'une appréciation esthétique particulière (la contemplation), mais également celui d'un mode de vie appréhendé comme composante du cadre exotique digne d'observation. Les voyageurs du 19^e siècle, heurtés aux effets de l'éloignement, observent que le contact avec les oasiens ne présente guère d'intérêt. Le dualisme observateur/observé, dominant/dominé nous incite, ainsi, à croire que l'attention portée à la culture locale varie entre deux pôles : archaïsme (appréciation négative) et harmonie (appréciation positive). L'intérêt porté au culturel fait la spécificité du passage du pittoresque à l'authentique ou de l'ethnocentrisme au relativisme culturel.

L'appréciation de ces deux aspects remonte aux ruptures majeures qu'a connues l'espace oasien et qui tiennent à deux faits majeurs. Le premier concerne la désaffection de la hiérarchie nobiliaire pendant la colonisation, puisque la majorité des serfs (hratîn, maalmin) se libère du travail servile dans un contexte de ruine des propriétaires soumis à l'exaction fiscale coloniale. La seconde rupture, consécutive à la première, tient au caractère dynamique des hratîn au lendemain de l'indépendance. Pour autant, l'ascension sociale censée en résulter n'est ni évidente ni systématique; elle rencontre la résistance d'en haut et du conservatisme de la vieille notabilité foncière. Ainsi, aux transformations qui modifient drastiquement le paysage vient s'ajouter le coût écologique. A ce coût, vient s'ajouter celui plus lourd de conséquences lié à l'ordre social. La coexistence d'une culture d'oasis et d'une culture capitaliste entraînant l'abandon à terme de la première, et la professionnalisation progressive de paysans devenus ouvriers agricoles, résonne avec le processus de colonisation.

49. Saïd Derouich, 2013, *Les Palmeraies du pays des Id Brahîm et des Aït Herbil : un espace en crise du Sud-Ouest marocain*

50. Jean-Jacques Barathon, Hassan El Abbassi et Claude Le Chevalier, 2005, « Les oasis de la région de Tata (Maroc) : abandon de la vie oasienne traditionnelle et adaptation à la vie urbaine », *Annales de géographie*, 4, n° 644, pp. 449 à 461



La Qasba de Tabahnifte (Ifrane) Cette image fournit des éléments au débat sur la relation entre les techniques d'irrigation et l'organisation sociopolitique qualifiée d'hydraulique. Elle offre un exemple laissant le champ libre à l'élaboration des aspects techniques de l'hydraulique comme moyen pour faire face aux risques alimentaires. Ce système, à bien des égards plus éclairant sur le système hydraulique et le rôle de la société antique, fait de l'économie hydraulique oasienne un moyen élaboré pour prévenir le risque de pénurie et assurer l'autosuffisance en eau, deux points vitaux en cas de conflit guerrier.

Les oasis du piémont du Bani

L'originalité des oasis du piémont de l'Anti-Atlas et de la région présaharienne du JbelBani par rapport aux espaces oasiens situés plus à l'est, le long du Drâa, du Rhéris ou du Ziz s'explique par leur possession d'un amont montagneux aux altitudes assez modestes atteignant tout au plus 2 531 m à l'Adrar-n-Aklim au nord du bassin de l'oued Tata. S'y ajoute l'absence d'aménagements hydrauliques d'envergure, alors que la latitude plus méridionale et le château d'eau régional possèdent des capacités plus limitées que ceux des grands oueds orientaux.

La seconde originalité de ces oasis, c'est leur relative diversité sur des distances très réduites. On passe ainsi très vite des oasis de montagne à celles de foug et, enfin, à celles de plaine. Chaque type présente des aspects particuliers et connaît, sur le plan environnemental et humain, une dynamique spécifique. Cela tient au compartimentage du relief local qui rend compte de leur dispersion.

Un nombre de petites palmeraies, formant le front méridional de la vie sédentaire, se dispersent au pied du Jbel-Bani occupant des positions de foug où l'eau est récupérée par des *khattara* notamment à l'aval des piémonts, ou bien encore, fournie par des puits équipés de moteurs pompant l'eau des nappes phréatiques. A quelques dizaines de kilomètres plus au sud, au-delà de la vallée du Drâa, commencent les immensités vides du Sahara en territoire algérien. Ces oasis souffrent d'un certain nombre de handicaps tant physiques qu'humains qui rendent compte de leurs transformations progressives et de l'ouverture tardive vers le monde extérieur de ces régions restées longtemps à l'écart des principaux axes de circulation sud atlasique et des circuits touristiques.

Ces axes caractérisent l'ensemble de l'Ouest saharien, avec, cependant, quelques spécificités que nous avons mis en exergue. Le bassin de l'Oued-Noun étant un parcours inséré dans la Sagya al-Hamra, tend à voir son rôle s'estomper, contrairement au cheminement pastoral et caravanier de ses occupants durant les dix siècles écoulés. Cette situation s'explique par l'émergence des données nouvelles qui se sont greffés sur des modalités de construction des rapports aux lieux, qu'ils soient symboliques, ordinaires ou familiers, interrogeant sur la signification des pratiques d'habiter et le sens qui leur est donné par des groupes d'intérêt conflictuel. Des appartenances nouvelles forgent des identités dont les formes et l'interaction s'établissent à partir d'une démarche permettant d'effacer la visibilité du processus de spatialisation ancestral. Parallèlement, les modalités d'appropriation de l'espace, ainsi que son usage, conjuguées à l'investissement et à l'engagement jihadien n'ignore pas l'expression des solidarités et la conscience de l'autre,

respect du bien spatial commun et des lieux où les engagements de toutes natures sont manifestés par les groupes résidentiels.

Au cœur de la culture tribale ouest saharienne, se trouve la notion centrale d'attribution de l'espace à Dieu. L'approche du soufisme correspond à la nécessité pour les soufis de discipliner leurs disciples, de créer des règles pour la vie en communauté, qui aboutit finalement au développement d'institutions typiquement soufies. Pour la hagiographie d'I'zza-u-Hdâ, le pieux musulman doit obéir à la perspective de longue durée, à la fois les questions de formation et de formulations des normes et celles du droit de la zawiya d'Assa sur les règles d'exploitation des terres.

« En l'an 200H (815 AD), arriva dans ce pays une colonne. Ils se batirent, corps et biens, pour la cause de Dieu et prirent la plupart du Maghreb. ... Tous les pays conquis appartenaient aux descendants de Sîdî I'zza-u-Hdâ. En effet, les enfants de Sîdî I'zza-u-Hdâ se partagèrent les terres, et la part de Sîdî AbdelKerîm était limitée par l'Oued Sous et la Segouia al-Hamra au Sahara... Voici quelles sont les tribus qui ont concouru à la fondation de la zaouia d'Assa : tous les Tekna, le « cherg », les monts de la neige, l'Oued Ifrane, les Méjjât, les Aît Ba-`amrân, tous les Id. Brahim, les Aît Rkha, les Mribet, tous les Beni-Mas`ûd et tous les Azouafîd, les Aît Oussa et les chefs des Id-Bî-Achra. Ces tribus apportèrent leur contribution sous forme d'aumônes versées pour toute tête de chameau ou pour toute parcelle de terre cultivée en céréales, en palmiers, ou riche en sel. Chaque fraction des Id-Bû-Achra versa une chamelle; de même pour les Azwafîd, les Aît Zekri, les Aît yasîn et tous les sahariens. Les ma`adir du Sahara furent labourés au profit de la zaouia »

Taux de l'aumône annuelle versée à la zaouia pour le « moussem du Mouloud » : $1/2$ gerch (Ofr. 125) + $1/40^{\circ}$ des troupeaux d'ovins + trois parts de beurre par tente + une chamelle par troupeau. Telle est l'offrande pour toutes les fractions des Aît Oussa, des Bû `Achra, des Aît-u-Mribet, Id Brahim, Aît Zekri, Azwafîd, Beni Mejjat, Aît Hammân, Aît Lahsen, Zkâra, Mejjât, Sbûya, Barabîr (Berâber), Id-aw-Blâl, et ceux des Monts de la neige : tous tributaires de la zaouia des Aî I'zza-u-Hdâ (que Dieu nous fasse bénéficier de leurs mérites !)

Le pèlerinage à la grande zaouïa (d'Assa) équivaut à celui de la Mekke : comme lui, il efface les pêchés. Le pèlerinage à la tombe de Sîdî I'zza-u-Hdâ vaut celui aux tombeaux de tous les Musulmans : celui qui le fait vaut mieux que ceux qui jeûnent le jour et se lèvent la nuit. Louange à dieu, Maître des mondes !)

V. Monteil, "Chronique de la zaouia d'Assa", dans *Mélanges Mohamed El-Fassi*, Rabat, université Mohamed V, pp. 84 – 85

Ce sont là autant de paramètres qui permettent de qualifier le rapport à l'espace habité. Ce rapport, construction spatiale et sociale devenue l'expression de modalités de spatialisation singulières, associé au poids des structures et à la prégnance d'un modèle culturel de référence, renseigne sur la façon dont les groupes s'inscrivent dans l'espace et identifie les différentes manières d'habiter pouvant être qualifiées d'identités habitantes. La perception de l'espace depuis 1975 renvoie à l'impact néfaste du morcellement de cet espace et ses parcours pastoraux sur les cohabitations générationnelles et claniques variées dans le Oued-Noun et la Sagya al-Hamra. Il ne faut pas sous-estimer l'archétype identitaire qui sert de modèles à la construction de la façon dont les habitants traduisent leurs comportements en une somme de modalités qu'ils mettent en œuvre pour investir et s'approprier l'Histoire. Celle-ci est au fondement des manières d'être de la notion d'*habitus* en tant que système de dispositions transposables comme représentations de l'ancrage de l'identité dans un système de relations intergroupe. Une construction qui peut être mise à mal ou au contraire s'enrichir à l'occasion d'une mobilité résidentielle.



La Qasba de Tabahnifte (Ifrane) Cette image fournit des éléments au débat sur la relation entre les techniques d'irrigation et l'organisation sociopolitique qualifiée d'hydraulique. Elle offre un exemple laissant le champ libre à l'élaboration des aspects techniques de l'hydraulique comme moyen pour faire face aux risques alimentaires. Ce système, à bien des égards plus éclairant sur le système hydraulique et le rôle de la société antique, fait de l'économie hydraulique oasisienne un moyen élaboré pour prévenir le risque de pénurie et assurer l'autosuffisance en eau, deux points vitaux en cas de conflit guerrier.

CONCLUSION

Nous avons vu que le bassin de l'Oued Noun, aride et désertique en partie, offre des disponibilités en terres cultivables dessinant les paysages des oasis où les terres cultivables sont relativement étendues, où l'agriculture domine mais se pratique sur des périmètres réduits et discontinus, en fonction des disponibilités en eau, la zone de montagne où les disponibilités en eau sont abondantes se heurte à la rareté des terres cultivables puisque seul l'élevage scelle les solidarités sociales au long des rubans de terrasses accrochées à flanc de montagne, où se pratique une agriculture d'autosubsistance. Les évolutions marquées par l'exode vers la cité principale de Goulmim s'explique par l'apport de l'émigration sur l'habitat en ville et une certaine ouverture sur le monde extérieur.

Cependant, ces données interviennent sur le comportement des groupements oaso-pastoraux, mais aussi sur la surexploitation de la nappe phréatique, principal potentiel en eau mobilisable assurant l'alimentation en eau potable des villes de Guelmim. Les pompes agricoles se traduisent ces dernières années par une baisse croissante du niveau de la ressource.

Pendant ce temps, la palette de végétaux révèle un changement qualitatif dans l'évolution des paysages corrélé avec celui des goûts et choix d'une population s'attachant tant bien que mal à cette identité, basée historiquement sur un équilibre entre végétal et minéral. Le pastoralisme oasien s'accompagne d'un abandon des fonctions nourricières au profit de fonctions récréatives et paysagères.

A lui seul, le tourisme anthropologique n'arrive pas encore à dynamiser les activités artisanales et culturelles. Volet majeur de la valorisation du bassin, il dispose de bases qui laissent ambitionner le développement d'une activité de dimension mondiale : les possibilités d'évasion et de dépaysement qu'offre le Sahara, la renommée dont jouissent les oasis et *gsour* ainsi que les sites préhistoriques de grande renommée (Noul-Lamta, Tagaoust, Taghajijt, Ifrane). Dans une perspective réflexive, le tourisme, qu'il soit culturel, anthropologique, environnemental ou sportif, se heurte aux clichés le présentant comme un marché de l'exotisme, une économie de l'altérité, dont la valeur d'échange tient aux relations, aux pratiques ou aux imaginaires d'altérité générés.

Les enquêtes ethnographiques, sociologiques et historiques retracent le rôle passif des collectivités locales vis-à-vis de l'industrie touristique. L'absence de promoteurs du tourisme, permet de mieux comprendre comment les anciens et nouveaux vivent avec cette réalité qui agit sur leur vie quotidienne sans toutefois la bouleverser. Si l'image d'un bassin caractérisé par son patrimoine historique bâti est devenue omniprésente, les étapes précédentes révèlent que l'adoption du tourisme s'est aussi construite en relation avec les réseaux associatifs et éducatifs. Le tourisme devient le vecteur de l'édification d'une identité locale perçue et promue comme une patrie de l'imaginaire saharien.

Il reste que l'ensemble de communautés du bassin se désignent elles-mêmes comme tribales dont les contours sociologiques reposent sur des critères explicites d'appartenance identitaire. Le quotidien des groupements ne s'appuie pas que sur une rénovation inscrite dans un projet de renouvellement urbain affichant sa « durabilité » au regard curieux des touristes. Les promoteurs du tourisme culturel et artistique tentent de restituer les expériences identitaires à travers les panoramas rétrospectifs de la manière dont la notion d'authenticité demeure conceptualisée. Les touristes peuvent observer des mises en scènes, pratiques ancestrales et différentes catégories locales des procédures d'authentification mises en œuvre par les conditions de reconnaissances au cœur de l'identité tribale. Le touriste voit la catégorie tribale conditionner les réalités sociales et économiques très variées et une certaine fragmentation de ces communautés.

Le bassin est reconnu comme tel dans de larges pans des images véhiculées au nom de la préservation des tribaux et de leur identité. C'est là une sorte de territorialisation de la catégorie tribale, toujours en évolution, ne se faisant pas sans heurts, et servant des intérêts souvent contradictoires : préservation de l'identité tribale *vs* intégration des groupes qu'unissent identité tribale et reconnaissance administrative, les conséquences de leur territorialisation se faisant à différentes échelles.



La synagogue d'Ifrane témoigne d'une présence millénaire. Les inscriptions sur la présence juive au Sahara Atlantique avant l'installation du commerce caravanier régulier se rapportent aux récits sur des juifs maraîchers qu'on appelle des Bani Israël. La découverte de l'or du Soudan rappelle l'association entre ces groupes minoritaires et l'histoire monétaire. Le monopole des richesses était l'unique moyen pour s'assurer leur sécurité dans les régions où ils vivent en vieilles communautés.

ANNEXE

Ibn Bassam abu Hassan ‘Ali, 1939-1942, *Ad-Dakhira as-sanyya fi mahâsin abl al-jazîra*, 2 vol., Le Caire.

Ibn Battûta Abu ‘Abd Allah Ibrahim b. Muhammad al-Lawwâti, 1853-1859, *Tuhfat an muddârfî gharâ’ib al-amsâr wa aĵâ’ib al-asfâr*, éd. et trad. franç. de C. de Defremy et J. B. R. Sanguonetti ; 1966, *Voyages d’Ibn Battûta*, 4 vol., autre trad. R. Mauny, V. Monteil, Djeinidi, S. Robert et J. Devisse dans *Textes et documents relatifs à l’histoire de l’Afrique*, Dakar ; réimpr. en 1969 de l’édition de 1853-1859, augmentée d’une préface de notes par V. Monteil, Paris, Anthropos.

Ibn Bullughîn ‘Abd Allah, 1955, *Les Mémoires de Abd allah dernier roi ziride de Grenade (V^e/IX^e siècle)*, texte arabe publié d’après l’anicum de Fès par E. Lévi-Provençal, Le Caire, éd. al-Maarif Ibn Hawqal Abu al-Qâsim an-Nasîbî (X^e siècle), 1979, *Kitâb Surat al-ard ou Kitâb al-Masâlik wa l-Mamâlik*, texte arabe publié par Dar Maktabat al-Hayât, Beyrouth ; 1842, trad. M. C. G. de Slane sous le titre *Description de l’Afrique*, Paris, Impr. royale.

Ibn Hazm Abû Muhammad ‘Ali b. Ahmad b. Sa’îd al-Andalusî, 1971, *Jamharat Ansab al-‘Arab*, annot. ‘Abd as-Salam Harûn, 3^e éd., Casablanca, Dar al-Maarif.

Ibn Hurdadibbah, Ibn al-Faqîh al-Flamadâni et Ibn Rustum, 1963, *Al Masâlik wa-lMamaâlik*, Téhéran, Librairie at Tanâ ; 1949, *Description du Maghreb et de l’Espagne au IX^e siècle*, Paris, éd. Sadok, 4 vol.

Ibn Kardabbus, 1965-1966, *Kitab al-Iktifâ*’, Madrid, Instituto de Estudios Islamicos, vol. 13.

Ibn Katîr Abu al-Fidâ al-Hâfid, 1966, *Al-Bidâya wa-n-nihâya*, 1^e éd., Beyrouth, Maktabat al-Maarif, 14 vol.

Ibn Khaldun ‘Abd ar-Rahman al-Maghribi, 1971, *Kitâb al-‘Ibar wa Diwân al-Mubtadâ’ wa al-Khabar fi ayyâm al-‘arab wa l-‘ajam wa l-barbar wa ma’nâsarahu min dawt as-sultân al-akbar [Livre des enseignements et des renseignements sur l’histoire des Arabes, des non-Arabes et des Berbères et sur leurs souverains les plus marquants]*, Beyrouth, ‘Al Alamî, 7 vol.

– 1968-1969a, *Histoire des Berbères*, trad. de M. C. G. de Slane, 4 vol., Paris, Geuthner, (abrég. HB).

– 1969b, *Al-Muqqadima*, trad. V. Monteil, *Discours sur l’histoire universelle*, 3 vol., Paris, Sindbad.

Ibn Khâqân Abu Nasr al Fath b. Muhammad, 1273/1857, *Qalâ’id al’Iqân*, Le Caire.

Ibn Khayyât Khalîfa Abû ‘Umar, 1967, *Kitâb at Tabaqât*, éd. Akram Diyya al’Umarî, Bagdad, al’Ani Press.

– *Târikh Ibn Kayyât*, 1977, 2^e éd., Akram Diyya al-’Umarî, Beyrouth, Dar al-Kalâm, 2 vol.

Ibn Khillikân abû al-’Abbâs Shams ad-Dîn Ahmad, 1968, *Wafayât al Ayân*, annot. Ihsân ‘Abbâs Beyrouth, 6 vol.

Ibn Mandûr Muhammad (1233-1311/1312 AD) s. d. *Lisân al-‘Arab al-Mubît [Dictionnaire de la langue arabe]*, éd. par Yusuf Khayât, Beyrouth, Dâr lisân al’Arab, 3 vol.

– *Durnat al-Hijâlfi Asmâ’ar-Rijâl*, 1970-1974, 3 vol., Le Caire.

Ibn Marzûq Muhammad at-Tilimsâni, 1981, *Al-musnad as-Sahih fi ma’âtir wa mahâsin mawlâna abî al-Hassan*, texte établi avec introd. et index par Maria-Jesus Figuera, Alger.

Ibn Qunfud Abu l-’Abbâs Ahmad al-Khatîb al-Qasantîni, 1965, *Uns al-faqîr wa’Izz al-haqîr*, éd. M. al-Fasi et A. Faure, Publ. Curs, Rabat, É.d. techniques nord-africaines.

– 1983, *Kitab al-Wafayât*, annot. ‘Adil Nuwwayhid, Dar al-Afâq al-Jadîda, Beyrouth.

Ibn Qutayba Abu Muhammad ‘Abd Allah b. Muslim ad-Daynûri, 1967, *Al-imâma wa-sSyyâsa (al-Mansûb)*, annot. Taha Muhammad az Zayyâni, Le Caire, 2 vol.

Ibn Sâhib as-Salât ‘Abd al-Malik b. Muhammad b. Ibrahim al-Bâjî, 1987, *Târikh al Mann bi-l-Imâma ‘Alâ al-Mustad’afin*, annot. A. Tazi, Beyrouth, Dar al-Gharb al Islâmi.

Ibn Sa’îd Abu lHassan ‘Ali b. Mûsâ al-Maghribi (XIII^e siècle), 1970, *Mukhtasar aljughràfiyya, Kitâb Bast al-Ard fi-t-Tûl wa l-’Ard*, éd. 1, Beyrouth, al-’Arabî, ; trad. franç. partielle dans J. M. Cuoq (*Recueil*), 201-219 ; 1982, *Kitâb al-Jughràfiya*, annot et introd. Ismael al’Arabî, 2^e éd., Alger, Diwân al-Matb’a al-Jâmi’yya.

Ibn Sûda ‘Abd as-Salâm l-Fâsî, 1960-1965, *Dalîl Mu’arrikh al-Maghrib al-Aqsâ*, Casablanca, 2 vol.

Ibn Tijillât Abu‘Abd Allah, 1985-6, *Imad al-’Aynayn wa Nuzhat an-Nâdirîn fi Manâqib al-akhawayn*, annot. M. Rabitat ad Dîn, Faculté de lettres, Rabat, 2 vol.

Ibn Tûmart Muhammad, 1985, *A’zzu ma Yutlab*, annot. ‘Umar at-Tâlbi, Alger, al-Mu’assat al-wataniyya li-l-Funûn.

Ibn Umar Yahya, 1956, *Abkâm as-Sûq* par H. ‘Abd al Wahhab, RIEI, Madrid, 4, 1-2, 103-143.

Ibn Zaydân ‘Abd ar Rahman, 1961, *Al-‘Izz wa-s-Sawla fi Ma’âlim Nudum ad-Dawla*, Rabat, Impr. Royale, 2 vol.

Ibn az-Zayyât Abu Ya’qûb Yûsuf b. Yahyâ at-Tâdilî, 1984, *At-Tashawwuf ilâ rijâl at tasawwuf, [Vies des saints du sud marocain des V^e-VI^e siècles de l’bégîre)*, texte établi et annot. par A. Tawfiq, Rabat, Publ. de la Faculté de lettres.

Kâti, Muhammad b. al-Hâj al-Mutawakkil (avant 1593), *Târikh al-Fattâsh fi Akhbâr al-Buldân wa-l-Juyûsh wa Akhbâr an-Nâs* ; 1913-1914 (révisé en 1964), éd. et trad. franç. de O. Houdas et M. Delafosse, *Tâ’rikh al-Fattâsh, chronique du chercheur*, Paris, Maisonneuve.

Léon l’Africain : voir Ibn al-Wazzân Mouradi, al Bâmrâni. A., s. d., *Lamahât Min Târikh Sous*, ms.

At-Tijâni Abû Muhammad Abd Allah b. Muhammad b. Ahmad, 1927, *Rihlat ash-Shaykh at-Tijâni*, annot. Ibn Brahîm Muhammad, Tunis ; trad. fr. R. Tousseau, *Voyage du Cheikh at-Tijani*, dans Journal Asiatique, 1852.

Az-Zarkali Khayr ad-Dîn, *Al-a’lâm* (Répertoire biographique), 1954, Le Caire, 10 vol.

Warwât Muhammad b. Ibrahim b. Yahya al-Ansarî al-Qurtubî, 1885, *Kitâb Manâhij al-Fikr wa Mabâhij al-‘Ibar* dans *Ibn al-Faqîh, Kitâb al-Buldân*, Leyde ; trad. franç. E. Fagnan, 1924 dans *Extraits inédits relatifs au Maghreb*, Alger.

Wuld Abd al-Hay Muhammad Sâlim, 1992 *Jawâmi’al Mubimmâtfi Umûri ar Rgaybât [Les principales préoccupations des Rgaybât]*, étude et annot. M. Naïmi, Rabat, IURS.

Wuld Hamidûn al-Mukhtâr, 1990, *Hayât muritânyâ : al-hayât ath-thaqâ fiyya*, ad-Dâr al’Arabiyya h-1-Kitâb, Tripoli, 2 vol.

– 1994, *Hayât muritâniyyâ : Jughrâfiyya*, Institut des études africaines, Rabat.

Yâqût b. ‘Abd Allah al-Hamawy Shihâb adDîn ar Rûmi al-Baghdâdi, 1866-1873, *Mu’jam al-Buldân*, éd. Wustenfeld, Leipzig, 6 vol. ; éd. Dar al-Mustashriq, Le Caire, 19361938, 20 vol. ; 1957, éd. Dar as-Sâdir, Beyrouth, 4 vol.

RELATIONS DE VOYAGES ET EXPLORATIONS

Baradez, J., 1951, *Fassatum Africae, Recherches aériennes sur l’organisation des confins à l’époque romaine*, Arts et Métiers graphiques, Paris.

Barth, H., 1860-1861, *Voyages et découvertes dans l’Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, Paris/Bruxelles, A. Bohle, 4 vol., en particulier le 2^e.

Benhazara, M., 1908, *Six Mois chez les Touaregs du Ahaggar*, Alger, Jourdan.

Caille, R., 1968, *Voyage à Tombouctou*, Paris, Anthropos, 4 vol.

Cenival, P. et Monod, Th., 1938, *Description de la côte d’Afrique de Ceuta au Sénégal* par Valentin Fernandès (1506-1507), Paris, Larose.

Dubief, J., 1943, « Une mission au Sahara occidental (oct. -déc. 1942) », dans *Travaux de l’IRS*, Alger, 199-204.

– 1959, *Le Climat du Sahara*, 1, université d’Alger, IRS, Toulouse, Privat.

Foucauld, Ch., 1939, *Reconnaissance du Maroc. Journal de route conforme à l’édition de 1888 et augmenté de fragments inédits rédigés par l’auteur pour son cousin François de Bondy*, Paris, Société d’éditions

géographiques, maritimes et coloniales, in 8°.

Gatell, J., 1869, « L’oued Noun et le Tekna à la côte occidentale du Maroc », BSG, Paris, 5, 17, 257-287.

Marmol, L. C., 1667, *L’Afrique de Marmol*, trad. de Nicolas Perrot, Sieur d’Albancourt, Paris, 3 vol., in 4°.

Pellow, Th., 1983, *La Relation de Thomas Pellow, une lecture du Maroc au XVIII^e siècle*, Magali Morsy, Éditions Recherche sur les civilisations, Synthèse n° 12.

Ronciere, Ch. de la, 1918, « Découverte d’une relation de voyage datée du Touat et décrivant, en 1447, le bassin du Niger », *Bull. de la section de géographie*, CTHS, 33, 1-28.

– 1920, « La découverte de l’Afrique au Moyen Âge, cartographes et explorateurs », 1, Société royale de géographie d’Égypte, Le Caire.

– 1925, « La découverte de l’Afrique au Moyen Âge, cartographes et explorateurs : l’itinéraire du Continent », Mémoire de la SGEV, 8.

BIBLIOGRAPHIE

Abitbol, M., 1982, « Juifs maghrébins et commerce transsaharien au Moyen Âge », Communautés juives des marges sahariennes, Institut Ben-Zévi pour la recherche sur les communautés juives d’Orient, Jérusalem, 229-253.

Afa, Omar, 1987, « Diwan qa’id al Mansur ad Dahabî », revue *Dirâsât*, Agadir, université Ibn Zohr, Faculté des lettres, n°1, 85-120.

Al Ghallawi Ahmad b. Habat, Târikh al Bilâd ash-Shangityya, Institut mauritanien de la recherche scientifique (IMRS), Nouakchott, ms n° 2766.

Allain, Ch. et Meunie, J., 1951, « Recherches archéologiques au Tasghimout des Mesfioua », *Hesperis*, XXXVIII, 3^e-4^e tr, 381405 ; « La forteresse almoravide de Zagora », *Hesperis*, 1956, XLIII, 3e-4e tr, 305-326.

Al-Mannouni, M., 1977, « Madâris Sus al’Atîqa », revue *Al-Manâhil*, Rabat.

Amilhat, P., 1937, « Les Almoravides au Sahara », RMAOF, IX, 34, 1-39.

– 1937, « Petite chronique des Ida ou Aïch, héritiers des Almoravides sahariens », *REI*, 1937, I, 41-130.

Arkoun, M., 1979, « Nous et Ibn Khaldoun », *Actes du colloque sur Ibn Khaldun*, Faculté de lettres, Rabat, 29-36.

Arouet De Voltaire, F. M., 1963, *Essai sur les mœurs et l’esprit des nations*, éditions R. Rameau, Paris, 2 vol.

Asensio, J., 1930, « Note présentée au congrès par monsieur le colonel J. Asensio au nom de la délégation espagnole », *Hesperis*, XI, fasc. 1-2, Larose, 17-33.

Aumassip, G., 1967, « Note sur les dégraissants des céramiques néolithiques du Hoggar », *Libyca*, 15, 157-168.

Basset, H., 1920, *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, Carbonel.

– avec Terrasse, H., 1924, « Sanctuaires et forteresses almohades : Tinmel », *Hesperis*, 4, 1e tr, 9-91.

– 1952, *Les Langues berbères*, Londres, OUP.

Basset, R., 1909, *Mission au Sénégal*, Paris, Leroux.

Bazingher, A., 1764, *Traité des monnaies*, Paris, 2 vol.

Benabou, M., 1975, *La Résistance africaine à la romanisation*, Paris, éd. F. Maspero.

Benachnou, M., 1946, « Sidi ‘Abd Allah mouI Igara ou Abd Allah ibn yâsin », *Hespéris*, XXXIII, 3-4 tr, 406-413.

Benveniste, E., 1969, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, éd. de Minuit, 2 vol.

Ben Jaafar, E., 1985, « Les Noms de lieux de Tunisie, racines vivantes de l’identité nationale », université de Tunis, CERES, Tunis, *Cahier du CERES*, série géographique, n° 6.

Bernard, M., 1970, « L’accord unanime de la communauté comme fondement des statuts légaux de l’islam d’après Abu-lHusayn al-Basrî », *Études musulmanes XI^e siècle*, Librairie philosophique, J. Vrin, Paris.

Berque, J., 1974, *Maghreb, histoire et société*, Alger/Paris, Sned/Duclot.

Berthelemont, J., 1982, « Sur les origines de l’agriculture hydraulique », *L’Homme et l’Eau en Méditerranée et au Proche Orient*, 2, Lyon, 7-30.

Berthelot, A., 1927, *L’Afrique saharienne et soudanaise*, Paris.

Bonte, P., 1984, « Guerriers et repentants. La tawba et l’évolution politique des émirats maures », *Colloque perspectives anthropologiques sur l’histoire africaine*, Francfort-sur-Main, Ronéo.

– 1986, « Introduction », dans Bernus, S., Bonte, P., Brock, L. et Claudot, H. (éd.), *Le Fils et le Neveu. Jeux et enjeux de la parenté touarègue*, Paris, éd. de la Maison des sciences de l’homme, Cambridge University Press, 136.

Bourgeot, A., 1976, « Contribution à l’étude de la parenté touarègue », ROMM, XXI, 9-32.

Bovill, E. W., 1958, *The Golden Trade of the Moors*, Londres, OUP.

– 1968, *Caravans of Old Sabara*, Londres, OUP.

Brethes, J. D., 1939, *Contribution à l’histoire du Maroc par les recherches numismatiques*, Casablanca.

Briggs, L. C., 1960, *Tribes of the Sahara Desert*, Cambridge, Mass, Londres.

Brignon, J., A. Amine, B. Boutaleb, G. Martinet, P. Rosenberger, 1982, *Histoire du Maroc*, avec la collaboration de H. Terrasse, Paris, Hatier.

Brigol, Rouillois, 1975, *Le Pays de Ourghla (Sabara algérien)*, Paris, Sarbonne.

Brunschvig, R., 1976, *Études d’Islamologie*, Paris, Maisonneuve Larose.

Buffe, (Capitaine), 1938, *Les Ida-u-Blal*, Archives SHA, Vincennes.

Bulliet, R. W., 1975, *The Camel and the Wheel*, Cambridge, Mass, HUP.

Camps, G., 1960, « Massinissa ou les débuts de l’histoire », *Libyca*, VIII, 159-161.

– 1970, « Recherches sur les origines des cultivateurs noirs du Sahara », *Revue de l’Occident musulman*, 7, 35-45.

– 1980, *Berbères : aux marges de l’histoire*, Toulouse.

– 1982, « L’origine des juifs des régions nord-sahariennes », *Communautés juives des marges sahariennes du Maghreb*, Institut Ben-Zévi, Jérusalem, 57-68.

Caratini, S., 1989, *Les Rgaybat* (1610-1934), II, Paris, L’Harmattan.

Carro Baroja, J., 1955, *Estudios Saharianos*, Inst. de Estudios Africanos, XVII, 3-4, 35, Madrid.

Castries, comte de, *Les Sources inédites de l’histoire du Maroc, 1^{re} série : Dynastie saadienne : Archives et Bibliothèques d’Espagne*, Paris, 1921-1961, 3 vol. (PSHM) (SIHM, Espagne) ; (France 1), 1905-1926, 3 vol.; (Pays-Bas), Paris, 1906-1953; (Archives et Bibliothèques du Portugal), Paris, 1934-1953; 4 vol. Portugal.

Cattenoz, H. G., 1961, *Tables de concordance des ères chrétienne et hégerienne*, Éditions techniques nord-africaines, 3^e éd.

Cenival, P. et de La Chappelle, F. C., 1935, « Possessions espagnoles sur la côte occidentale d’Afrique : Santa Cruz de mar Pequena et Ifni », *Hesperis*, 2.

– avec Monod, Th., 1938, *Description de la côte d’Afrique, de Ceuta au Sénégal*, par Valentin Fernandes, Paris, Larose.

Chafiq, M., 1977, « Sur l’origine imazighn de la plupart des toponymes au Maroc », revue *Al-Baht al’Ilmi*, XXVII, 329-358.

– 1997, « Éléments lexicaux berbères pouvant apporter un éclairage dans la recherche des origines préhistoriques des pyramides », revue *Tifnagh*, n° 11-12.

Chaleix, D. R., 1985, « Nouveaux sites médiévaux mauritaniens : un aperçu sur les régions septentrionales du bilâd as sūdân », *Colloque euro-africain sur l’histoire du Sahara et des relations transsahariennes entre le Maghreb et l’Ouest africain du Moyen Age à la fin de l’époque coloniale*, Gruppo Walkever-Bergamo, Italie, 46-58.

Chassey, F., 1977, « Des ethnies et de l’impérialisme dans la genèse des nations des classes et des États en Afrique : le cas du Sahara occidental », revue *L’Homme et la Société*, n° 545-546, Paris, 113-125.

Chatelier, A. de, 1891, *Tribus du Sud-Ouest marocain, bassins côtiers entre Sous et Dra*, Publ. Éco. Lettres, Alger, BCA, VI.

Chavane, B. A., 1985, *Villages de l’ancien Tekrour*, Paris, Khartala.

Chenafi, M., 1970, « Sur les traces d’Awdagust : les Tegdewest et leur ancienne cité », dans J. Devisse, *Tegdaoust I*, 97-108.

Chouraqui, A., 1952, *Marche vers l’Occident, les juifs d’Afrique du Nord*, Paris, Hachette.

– 1985, *Histoire des juifs de l’Afrique du Nord*, Paris, Hachette.

Claudot, H. et Hawad, M., 1982, « Le lait nourricier de la société ou la prolongation de soi chez les Touaregs », *Héritiers en pays d’Islam*, CNRS/Aix-en-Provence.

Codrington, O., 1904, *A Manual of Musulman Numismatics*, Londres, RAS, in 8°.

Colson, F., 1853, « Notes sur les dinars trouvés en 1851 dans l’ancienne chapelle du monastère Delcamp », *Revue numismatique*, XVIII, 240-243.

Coodera D. F. et Zidan, 1878, *Titulos y Nombres Proprias en Cas Monedas Arbagio Espagnola*, Madrid.

Cornet, A., 1952, « Essai sur l’hydrologie du grand erg occidental et des régions limitrophes, les foggaras », Travaux de l’IRS, Alger, VIII, 71-121.

Courtois, C., 1955, *Les Vandales et l’Afrique*, Paris.

Cuoq, J., 1975, *Recueil des sources arabes pour l’Afrique occidentale du VII^e au XVI^e siècle*, Paris, CNRS.

– 1975, *Les Musulmans en Afrique noire*, Paris, P. Geuthner.

– 1985, *Histoire de l’islamisation de l’Afrique de l’Ouest, des origines à la fin du XVI^e siècle*, Paris, Librairie orientale P. Geuthner.

Dallet, J. M., 1976, *Dictionnaire kabyle-français, parler des Ait Mangallat*, Algérie, Paris, Selaf.

Damis, J.J., 1970, *The Free School Movement in Morrocco 1919-1970*, s. e.

Dangel, G., 1977, *L’Imamat’Ibadite de Tahert (761-909)*, thèse de 3^e cycle, Strasbourg.

Daveau, S., 1970, « Itinéraire de Tamdalt à Awdaghust selon al-Bakrî », dans J. Devisse et S. Robert, *Tegdaoust I*, (dir.), 33-38.

Delafosse, M., 1924, « Les relations du Maroc avec le Soudan à travers les âges », *Hesperis*, 4, 2^e tr., Rabat, 153-174.

Delcourt, A., 1952, *La France et les établissements français au Sénégal entre 1713 et 1763*, Dakar, BIFAN.

– 1960, « Le chameau et l’Afrique du Nord romaine », *Annales ESC*, 2.

Desanges, J., 1962, *Catalogue des tribus africaines de l’antiquité classique à l’ouest du Nil*, Dakar, Publ. de la Section d’histoire de l’université de Dakar, 4.

– 1978, *Recherches sur l’activité des Méditerranéens aux confins de l’Afrique*, Palais Farnèse, École française de Rome.

Despois, J., 1953, « Géographie et histoire en Afrique du Nord », *Hommage à Lucien Fevre*, Paris.

– 1964, « Paysages agraires du Maghreb », *Ann. géo.*, n° 396, 73e année, mars-avril.

Devisse, J., 1970, « La question d’Audagust », *Tegdaoust I*, D. Robert et S. Robert (dir.), 107156, Paris, Arts et Métiers graphiques.

– 1972, « Routes de commerce et échanges en Afrique occidentale en relation avec la Méditerranée. Un essai sur le commerce médiéval au XI^e au XVI^e siècle », revue *HES*, 50, 1, 42-73 ; 50, 3, 357-397.

– 1978, « L’arrière-plan africain des relations internationales au X^e siècle », dans *Occident et Orient au X^e siècle. Actes du IV^e Congrès de la Société des historiens médiévistes*, Dijon, 2-4, Paris, Société des Belles Lettres.

– avec Robert, S. et Chaleix, 1983, *Tegdaoust III, recherches sur Aoudaghost, campagnes 1960-1965, Enquêtes générales*, Paris, Éditions recherches sur les civilisations, ADPF.

– 1990, « Commerce et routes du trafic en Afrique occidentale », dans *Histoire générale de l’Afrique 3, L’Afrique du VII^e au XI^e siècle*, Unesco/NEA, chap. 14, Paris, 398-463.

– avec Hrbeck, I., 1990, « Les Almoravides », *Histoire générale de l’Afrique 3, L’Afrique du VII^e au XI^e siècle*, Unesco/NEA, chap. 13, 365-395.

Dresch, J., 1954, « Formes et limites climatiques et paléoclimatiques en Afrique du Nord », AG, n° 58, 56-59.

Duchemin, G. J., 1950, « À propos des découvertes murales de Oualata », *BIFAN*, 12, n°4, Dakar, 1095-1110.

Dumont, L., 1986, *Homo hiérarchicus*, Paris, Gallimard.

Dupuis Yakouba, A., 1914, « Notes sur Tombouctou », *Revue d’ethnologie et de sociologie*, 5.

Encyclopédie de l’islam, nouvelle édition, 1960-1978, I, A-B, Leyde, E. J. Brill et Paris, G. P. Maisonneuve-Max Bresson succ. 4 vol.

– 1974, 4 : Livraison 61-62 ; 63-64 ; 65-66, Leyde, E. J. Brill et Paris, G. P. Maisonneuve et Larose SA.

Ecurac, H. P. d’, 1980, « Irrigation et vie paysanne dans l’Afrique du Nord antique », *Ktema*, n°5, 171-191.

– *Études d’orientalisme dédiées à la mémoire de E. Lévi-Provençal*, 1962, Paris, Maisonneuve Larose.

Eustache, D., 1970, « Les ateliers monétaires du Maroc », *Hesperis*, fasc., uni, 95-102.

– 1971, *Études sur la monnaie antique et l’histoire monétaire du Maroc, I, Corpus des dirhams idrissides et contemporains*, collection de la Banque du Maroc et autres collections mondiales publiques et privées, Rabat, Banque du Maroc.

Euzonnat/Troussat, 1978, « Le camp de Remada, fouilles inédites du commandant Donnou (mars-avril 1974) », *Affirma*, 5-6, 111-190.

Faber, H. C., 1966, « Matière et art mobilier dans la préhistoire nord-africaine », *AMG*, Paris. Figueras, Th. G., 1941, *Santa Cruz de Mar Pequena, Ifni-Sahara*, Madrid, E. E. MCMXLI, Edición Nacional.

Foucauld, Ch., 1952, *Dictionnaire touareg-français*, (abrégé), Paris, 2 vol., Paris, Larose.

Fremont, A., 1976, *La Région, espace vécu*, Paris, PUF.

Gautier, E. F., 1927, *L’Islamisation de l’Afrique du Nord, les siècles obscures du Maghreb*, Paris, Payot.

– 1935, « L’or du Soudan dans l’histoire », *AHES*, 7, 113-123.

– 1937, *Le Passé de l’Afrique du Nord, les siècles obscurs*, Paris, Payot.

Gattefosse, J., 1935, « Juifs et chrétiens du Darda avant l’islam », *Bull. SPM*, 3^e-4^e tr., n° 3-4, 39-66.

Gsell, St., 1928, « Vieilles exploitations minières dans l’Afrique du Nord », *Hespéris*, VIII, 1e tr., 1-21.

Goffiot, F., 1934, *Dictionnaire illustré latin français*, Paris, Hachette.

Goulven, J., 1921, « Notes sur les origines anciennes des Israélites au Maroc », *Hespéris*, I, 3e tr., 317-336.

Hames, C., 1979, « L’évolution des émirats maures sous l’effet du capitalisme marchand européen », *Production pastorale et société*, Paris et Cambridge, éd. de la Maison des sciences de l’homme et Cambridge University Press, 375-398.

– 1987, « La filiation généalogique (nasab) dans la société d’Ibn Khaldoun », revue *L’Homme*, 102, XXVII (2), 100-118.

Hamet, I., 1911, *Chronique de la Mauritanie sénégalaise*, Nasser Eddine, Paris, Leroux.

– 1912, *Villes sahariennes*, RMMM, 19.

Hanafi, H., 1965, *Les Méthodes d’Exégèse, essai sur la science des fondements de la compréhension* « ‘Ilm ustûl alfiqh », Le Caire.

Hart, D. M., 1981, *Dadda Atta and his forty grandsons : the socio-political organization of the Aït Atta of southern Morrocco*, Menas Press, Paris.

– 1987, « La estructura social de los Rgaybat, nomadas arabófonos del Sahara occidental y les antecedentes del frente Polisario », *Premier Congreso Hispano-Africana de las Culturas Mediterráneas Espana y el Norte de Africa*, dans Manuel Almedo Perminez, éditions Espana et el Nort Africa : *Actas Historicas de una Relación Fundamental* « aportación sobre Mellila », Fernando de los Rios-Nuriti, 11, al 16 de junio 1984, 2 vol., I, 463-482.

Hawad, H. C., 1986, « La conquête du « vide » ou la nécessité d’être nomade chez les Touaregs », ROMM, n° 41-42, 397-412.

– 1987, « Des États-nations contre un peuple : le cas des Touaregs », ROMM, n° 44, 48-63.

– 1989, « Femmes touarègues et pouvoir politique », dans *Femmes et pouvoir, peuples méditerranéens*, n° 48-49, 69-79.

– 1990, « Honneur et politique, les choix stratégiques des touaregs pendant la colonisation française », REMMM, 57, 11-48.

Hazard, H. W, 1952, The Numismatic History of Late Medieval North African, New York, The American Numismatic Society, *Numismatic Studies*, n° 8.

Herodote, 1872. Histoires, Paris, éditions Muller.

– 1889, *Péripde de Hannon, roi des Carthaginois*, trad. P. H. Casaneuve, Tunis.

– 1946, *Histoire*, texte établi et trad. par Ph. Le Grand, Paris.

Hirschberg, A. Z. ; 1974. *A History of the Jewish in the North Africa, vol I : from Antiquity to the Sixteenth Century*, Leyde, 2 vol.

Hopkins, J. F. P. et Levtzion, N., 1981, Corpus of Early Arabic Sources for West African History, Londres-Cambridge, CUB, Fontes Historiae Africanae, 4.

Hrbeck, I. et Devisse, J., 1990, « Les Almoravides », dans *Histoire générale de l’Afrique, 3, L’Afrique du VII^e au XI^e siècle*, Unesco/NEA, chap. 13, 365-395.

Hugot, H. J., 1975, *Le Sahara avant le désert*, Paris, éditions Hespérides.

– 1980, *Préhistoire du Sahara*, Unesco, 1, 450-642.

Huici Miranda, A., 1956-1957, *Historia politico del Imerio almohade*, Tetouan, 2 vol.

– 1959, « La salida de los Almoravides del desierto y el reinado de Yusuf b. Tashfin : adoraciones y reticaciones », *Hespéris*, 47, 155-182.

– 1960, « El Rawd al quirâtâs y los Almoravides », *Hespéris-Tamuda*, I, 513-541.

– 1961, « Un fragmenta inédito de Ibn Idhârî sobre los Almoravides », *Hespéris Tamuda*, 2, 43-111.

– 1963, « Nuevas aportaciones de « Al-Bayan al-Mughrib » sobre los Almoravides », Al-Andalus, 28, 313-330.

Humphrey, J. E., 1982, « Early arabic sources and the Almoravid conquest of Ghana », JAH, 23, 549-560.

Idriss, H. R., 1954, « Deux juristes kairouanais de l’époque Ziride : Ibn Abi Zayd et al Qâbisi », *AIEO*, Alger, 12, 122-198.

– 1955, « Deux maîtres de l’école juridique kairouanaise sous les Zirides (XI^e siècle) : Abû Bakr b. ‘Abd al Rahmân et Abu Imrân al Fâsi », *AIEO*, Alger, 13, 30-60.

– 1959, « Problématique de l’épopée sanhagienne en Berbérie orientale (XI^e-XIII^e siècles) », AIEO, Alger, XVII, 243-255.

– 1962, *La Berbérie orientale sous les Zirides : XI^e-XIII^e siècles*, Paris, Maisonneuve, 2 vol.

– 1967, « Réflexions sur le malékisme sous les Umayyades d’Espagne », *Atti del Trezo Congressse du Studi Arabi Islamici*, Naples, 379-398.

Justinard, CL, 1925, « Notes d’histoire et de littérature berbères », *Hespéris*, 5, 2^e tr., 227-238.

– 1949, « Notes d’histoire et de littérature berbères », *Hespéris*, 36, 3^e-4^e tr., 321-332.

– 1930, *Tribus berbères, les Ait Ba Amran*, Paris, Honoré Champion, 1.

– 1933, *Archives marocaines, notes sur l'histoire du Sous au XVI^e siècle, Sidi Ahmed ou Moussa, carnet d'un lieutenant d'El Mansour*, 29, Paris, Champion.

– 1954, *Un petit royaume berbère, le Tazeroualt : un saint berbère, Sidi Ahmed Ou Moussa*, Paris, IHEM, « Notes et documents », 15.

Kabli, M., 1981, « Ummah, identité régionale et conflits politico-culturels : cas du Maroc médiéval », *Séminaire de Sassari en Sardaigne*, Istituto degli Studi e Programma per il Mediterraneo (ISPROM).

Kassis, H. E., 1985, « Observations on the first three decades of the almoravid dynasty » (AH 450-480/1058-1088), *Der Islam, Eitschrift und Kultur der islamischer Orients*, Band 62, Heft 2, 311-325.

La Chappelle, F. C. de, 1929, *Les Tekna du Sud-Ouest marocain*, CAF, Paris ; rééd. dans *Bull. mensuel du CAF et du Comité du Maroc* en 1933, 10, 791-799, 1, 42-52.

– 1930, « Esquisse d’une histoire du Sahara occidentale », dans Études, notes et documents sur le Sahara occidental», *Hespéris*, VII^e Congrès de l’IHEM, 11, Rabat Paris, 35-96.

Laforge, P., 1940, « Notes sur Aoudaghost, ancienne capitale des Berbères lemtouna », *BIFAN*, 2, 217-236.

Lagardere, V., 1986, « La haute judicature à l’époque almoravide en Andalus », *al Qantara*, vol. 3, Madrid, 135228.

– 1989a, *Le Vendredi de Zallâqa (23 octobre 1086)*, Paris, L’Harmattan.

– 1989b, *Les Almoravides jusqu’au règne de Yusuf b. Tashfin* (1039-1016), Paris, L’Harmattan.

Larribaud, J., 1952, « Tindouf et le Sahara occidental », *AIPA*, 30, n° 3, Alger, 244-318.

Laroui, A., 1970, *L’Histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, Paris, éd. F. Maspero.

La Ruelle, de, 1941, *Les Id Brahim, contribution à l'étude de l'histoire et de la coutume et du folklore des populations du versant sud-ouest de l'Anti-Atlas. Les Tekna berbérophones du Haut Oued Sayed*, Paris, CHEAM, n° 457, ronéo.

Laoust, E., 1920, *Mots et Choses berbères, notes de la linguistique et d’ethnographie, dialectes du Maroc*, Paris, A. Challamel.

Laoust, H., 1981, « La pensée politique d’Ibn Khaldun », *Colloque sur Ibn Khaldun*, Rabat, Faculté de lettres, 449-461.

Lawless, R., 1972, « L’évolution du peuplement de l’habitat et des paysans agraires du Maghreb », *AG*, 81, 450-464.

Leclant, J., 1990, « L’empire de Koush : Napata et Mroé », *HUA*, Unesco, 2, 295-314.

Leriche, A., 1951, « Mesures maures », *BIFAN*, 4, 1228-1256.

– 1975, « Notes sur les classes sociales et sur quelques tribus de Mauritanie », *BIFAN*, 17, B, 173-203.

Levi-Provençal, E., 1922, *Historiens des Choraf. Essai sur la littérature historique et biographique au Maroc du XVI^e siècle*, Paris, Larose.

– 1928, *Documents inédits d’histoire almohade*, Paris, Geuthner.

– 1934a, « Le traité d’Ibn ‘Abdun », *JA*, 7, 218.

– 1934b, *Un traité hispano-arabe de Hisba*, Paris, Maisonneuve.

— 1955, « Le titre de souverain des Almoravides et sa légitimité par le califat abbaside », *Arabica*, 2, fasc. 3, 265-288.

Levtzion, N., 1973, *Ancient Ghana*, Londres, Methuem.

– 1979, « ‘Abd Allâh b. Yasin and the Almoravids », dans J. B. Willis, *Studies in West African History, I, The Cultivators ofIslam*, Londres, Frank. Cass. 78-112.

Lewicki, T., 1961, « Les historiens, biographes et traditionalistes ibadites wahabites de l’Afrique du Nord du VIII^e au XVI^e siècle », *Folio*

Orientalia, 3.

– 1962, « L’État nord-africain de Tahert et ses relations avec le Soudan occidental à la fin du VIII^e et au IX^e siècle », *CEA*, 4, 8, 513-535.

– 1964, « Traits d’histoire du commerce saharien : marchands et missionnaires’ibadites au Soudan occidental et central au cours des VIII^e-IX^e siècles », *Ethnografia Polska*, 8, 291-311.

– 1965, « Prophètes, devins et magiciens chez les Berbères médiévaux », *Folio Orientalia*, 7, 3-27.

– 1978, « L’origine nord africaine des Bafours », dans *Actes du IF Congrès international des cultures de la Méditerranée occidentale*, 2, Alger, SNED, 145-153.

– 1990, « Le rôle du Sahara et des Sahariens dans les relations entre le nord et le sud », dans *Histoire générale de l’Afrique 3, l’Afrique du VI^e au XI^e siècle*, Unesco/NEA, chap. 11, 303-339.

Lhote, H., 1955, *Les Touareg du Hoggar*, Paris, Payot.

– 1955-1956, « Contribution à l’histoire des Touaregs soudanais », *BIFAN*, 17, 334-370 ; 18, 391-407.

Lombard, M., 1971, *L’Islam dans sa première grandeur, VIII^e-XI^e siècle*, Paris, Flammarion.

Louart, A., 1997, « Quelques notes de mission de prospection archéologique dans la région de Naïla (Khnifis) au sud du Maroc, juillet 1997 », *Al Maghrib al Ifriqi, Bulletin de l’Institut des études africaines*, n° 11-12

Lucas, A., 1931, « Considérations sur l’ethnie maure et en particulier sur une race ancienne : les Bafours », *JSA*, 151-194.

Marçais, G., 1913, *Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle*, Paris, Leroux, 2 vol., 1925. « Notes sur les ribats en Berbérie », dans *Mélanges René Basset* II, Études nord-africaines et orientales, IHEM, Paris, Leroux, 395-430.

– 1936, « Un coin monétaire almoravide du musée Stéphane-Gsell », dans *Annales de l’IEO*, Alger, 2, 180-186.

– 1946, *La Berbérie musulmane et l’Orient au Moyen Age*, Paris, Aubier.

Marçais, Ph., 1951, « Note sur le mot hartani », *B. de Liaison sabarienne*, n° 4, 10-15.

Marcy, G., 1935, « Notes linguistiques autour du périple d’Hannon », *Hespéris*, 20.

– 1936, « Le Dieu des Abâdites et des Bargwâta », *Hespéris*, XXII, fasc. 1, 33-56.

Martin, A. G. P., 1908, *A la frontière marocaine. Les oasis sabariennes (Gourara, Touat, Tidikelt)*, Paris, Challamel.

– 1923, *Quatre siècles d’histoire marocaine. Au Sahara de 1504 à 1902. Au Maroc de 1894 à 1912*, Paris, F. Alcan.

Martin, H., 1939, « Les tribus du Sahel mauritanien et du Rio de Oro », *BIFAN*, 1, fasc. 1-2, Dakar, 587-629.

Marty, P., 1915, *Les Tribus de la haute Mauritanie, Ouled Delim, Reguibat, Tekna d’Oued Noun, Renseignements coloniaux*, suppl. au B. CAF, 60-91.

– 1921a, *Études sur l’islam et les tribus maures, les Brakna*, Paris.

– 1921b, « Le Sahara espagnol (Rio de Oro) », *RMMM*, 46, 161-213.

Massignon, L., 1906, *Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle. Tableau géographique d’après Léon l’Africain*, Mémoires de la société historique algérienne, Alger, 1.

– 1952, « Sahara espagnol (Rio de Oro) », *AMM*, 1^{er} fasc.

Mauny, R., 1949a, « Une route préhistorique à travers le Sahara occidental », *Hespéris*, 9, 354-395.

– 1949b, « L’expédition marocaine d’Oudane vers 1543-1544 », *BIFAN*, 11, 129-140.

– 1951, « État actuel de la question de Ghana », *BIFAN*, 13, 463-475.

– 1954a, « La question de Ghana », *Africa*, XXIV, 200-213.

– 1954b, « Notes sur les grands voyages de Léon l’Africain », *Hesperis*, 61, 380395.

– 1955, « Notes d’histoire et d’archéologie sur Azougui, Chenguetti et Ouadane », *BIFAN*, 17, 142-162.

– 1955, « Les navigations sur les côtes du Sahara dans l’Antiquité », *REA*, 67, 92-101.

– 1956, *Esmeraldo de situ orbis, Côte occidentale d’Afrique du sud marocain au Gabon* par D. Pacheco-Pereira, Biseau, texte portugais et trad.

– 1961, *Tableau géographique de l’Afrique de l’ouest au Moyen Age, d’après les sources écrites, la tradition, l’archéologie*, Mémoires IFAN, n° 61, Dakar.

– 1970, *Les Siècles obscures de l’Afrique noire*, Paris, Fayard.

Meillassoux, CL., 1975, *Femmes, Greniers et Capitaux*, Paris, éd. F. Maspero.

– 1977, *Terrains et Théories*, Paris, Anthropos.

Messier, R. A. K., 1974, « The Almoravids west africain gold and the gold currency of the mediterranean bassin », *JESHO*, XVII, 1, 31-47.

– 1980, « Quantitative analysis of almoravids dinars », *JESHO*, XXIII, 102-118.

Meunie, D. J., 1951, *Greniers-citadelles au Maroc*, IHEM, LII, Paris, Arts et Métiers, 2 vol.

– 1958, « Hiérarchie sociale au Maroc préssaharien », *Hespéris*, 3-4, 239-269.

– 1961, *Cités anciennes de Mauritanie. Provinces du Tagant et du Hodh*, publ. avec le concours de l’IBL, du CNRS et de l’IRS, Paris, Klincksieck.

– 1982, *Le Maroc saharien des origines à 1961*, Paris, Klincksieck, 2 vol., et Allain, C. 1956. « La forteresse almoravide de Zagora », *Hespéris*, 53, 305-323.

Miege, J. L., 1963, *Le Maroc et l’Europe* (1830-1894), t. 4 : « Vers la crise », Paris, PUF.

Miquel, A., 1975, *La Géographie humaine du monde musulman jusqu’au milieu du XI^e siècle, 1, Géographes et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050*, Paris, Mouton La Haye.

– 1977, *L’Islam et sa civilisation, VII^e-XX^e siècles*, Paris, A. Colin, 2 vol.

Moammar, Y., 1964, *Al’Ibâdiyya fî mawkiḅ at Târikh*, Le Caire, 2 vol.

Modat, C., 1919, « Les populations primitives de l’Adrar mauritanien », *BCEHS*, 4, 372-391.

– 1921, « La Société berbère mauritanienne à la fin du XI^e siècle », *BCEHSAOF*, 658-666. Mones, H., 1947, *Al Fath al’Arabi li-l-Maghrib*, Le Caire.

– 1962, « Le malikisme et l’échec des fatimides en Ifriqya », *Études d’orientalisme dédiées à la mémoire de E. Lévi-Provençal*, 1, 197-220.

– 1964, « Le rôle des hommes de religion dans l’histoire de l’Espagne musulmane jusqu’à la fin du califat », *Studia Islamica*, 20, 47-88.

– 1990, « La conquête de l’Afrique du Nord et la résistance berbère », *Histoire générale de l’Afrique 3. L’Afrique du VI^e au XI^e siècle*, Unesco/NEA, chap. 9, 251-272.

Monod, Th., 1948, « Sur quelques constructions anciennes du Sahara occidental », B. de la SGAPO, vol. 161.

– 1958, *Majâbat al Koubra. Contribution à l’étude de l’Empty Quarter ouest-saharien*, Dakar, IFAN.

– 1969, « Le maḍen Ijafen : une épave caravanière ancienne dans la Majabat al Kubra », Actes du 1er Colloque international d’archéologie africaine, Fort-Lamy, 286-320.

– 1973, *Les Déserts*, Paris, Horizons de France.

– 1983, *L’Île d’Arguin*, essai historique, Lisboa.

– 1989, *Méharées*, Arles, Actes-Sud, coll. « Terres d’Aventures ». Montagne, R., 1924a, « Coutumes et légendes de la côte berbère du Maroc », *Hesperis*, 4, 1e tr., 101-116.

– 1924b, « Une tribu berbère du sud marocain : Massat », *Hesperis*, 4, 4e tr., 357-403.

– 1930a, « La limite du Maroc et du Sahara atlantique », *Hesperis*, 11, 11-118.

– 1930b, *Les Berbères et le mahzen dans le sud du Maroc, essai sur la transformation politique des Berbères sédentaires (groupe chleuh)*, Paris, F. Alcan.

Monteil, Ch., 1929, « Les empires du Mali : étude d’histoire et de sociologie soudanaise », BCEHSAOF, XII, 3-4, 291-443 ; rééd. en 1968, *Les Empires du Mali*, Paris, Maisonneuve et Larose.

– 1951, « Problèmes du Soudan occidental juifs et judaïsés », *Hespéris*, 38, 265298.

– 1966, « Le Ghana des géographes arabes et des Européens », dans R. Mauny, V. Monteil, A. Djenidi, S. Robert et J. Devisse, Ibn Battuta, *Textes et documents relatifs à l’histoire de l’Afrique*, Dakar, 441-452.

Monteil, V., 1939 « Chronique de Tichitt (Sahara occidentale) », texte recueilli par D. Brosset, trad. et commenté par V. Monteil, *BIFAN*, 1, 282-312.

– 1944a, *Notes sur les Rgauibat*, Mirleft.

– 1944b, *Notes sur le Sahara espagnol*, Tiznit.

– 1946, « Choses et gens du Bani », *Hespéris*, 3-4, 33, 385-405.

– 1948a, « Les juifs d’Ifran », *Hespéris*, 1-2, 151162.

– 1948b, *Notes sur les Tekna*, IHEM, Notes et documents, 3.

– 1948c, *Notes sur Ifni et les Ait Ba Amran*, IHEM, Paris.

– 1949, « Notes sur la toponymie, l’astronomie et l’orientation chez les Maures », *Hespéris*, 36, 1-2, Rabat, 189-220.

– 1967, « Chronique de la zaouia d’Assa », dans *Mélanges Mohamed El-Fassi*, Rabat, université Mohamed-V, 81-90.

– 1968, *Al-Bakri (Cordoue 1068), routier de l’Afrique blanche et noire du Nord-Ouest*, extrait du *BIFAN*, 30, B, n° 1, Dakar, 39116.

– 1980, *L’Islam noir. Une religion à la Conquête de l’Afrique*, 3^e éd., Paris, Seuil.

Moraes Farias, P. F., 1967, « The Almoravids : some questions concerning the character of the movement during its period of closet contact with the western Sudan », *BIFAN*, 29, 794-917.

Mouette, G., 1983, *Histoire des conquêtes de Moulay Archy, connu sous le nom de Roy de Tafilalet et de Moulay Ismaël*, Paris, SIHM, 2e série, France 2, 1-20.

Naïmi, Mustapha, 1980, « L’infiltration des rapports marchands dans une formation économique et sociale, le pays Takna du Sud-Ouest marocain », thèse de 3^e cycle, Fichier central, Paris X-Nanterre.

– 1984, « La politique des chefs de la confédération Takna face à l’expansionnisme commercial européenne », Rev. d’hist. maghr., Tunis, n° 35-36, 153-173 ; rééd. dans la revue *Al Baht al’Ilmi*, n° 39, 201-235.

– 1985, « L’importance du commerce par rapport au pays Takna (nord-ouest saharien) », revue *Al Baht al’Ilmi* (IURS), Rabat, 133-202.

– 1986a, « Nomades-sédentaires dans l’évolution historique de l’ensemble confédéral Takna », *BESM*, n° 159-160-1, Rabat, 231-245.

– 1986b, « Les visées des États-Unis sur le Sud marocain au XIX^e siècle à partir des rapports de Félix A. P. Mathews », *International Conference ou Morocco-American Relations*, Norfolk, Virginia.

– 1986c, « L’importance du commerce transsaharien par rapport au pays

Takna », revue *Al Baht al'Imi* (IURS), Rabat, n° 36, 215240.

– 1987a, « L'importance du commerce transsaharien par rapport au pays Takna », revue *Al Baht al'Imi* (IURS), Rabat, n° 37, 237-55.

– 1987b, « La rive sud-saharienne de 1842 à 1872 dans les registres comptables de la famille Bayruk (l'apport de trois nouvelles sources)», *Colloque sur les sources arabes de l'histoire africaine*, Unesco, Commission internationale pour une histoire scientifique et culturelle de l'humanité, Rabat ; rééd. dans l'université d'été de Mohammedia, juillet 1987, *Colloque sur le Maroc de l'avènement de Moulay Abdelaziz à 1912*, 3 vol., 167-193.

– 1987c, « Le Pays Takna, commerce, histoire et structures », revue *Lamalif*, n° 191.

– 1988a, « L'importance du commerce transsaharien par rapport au pays Takna », revue *Al Baht al'Imi* (IURS), Rabat, n° 36, 253-284.

– 1988b, *Le Sahara à travers le pays Takna*, Rabat, Institut universitaire de la recherche scientifique (IURS), éditions Okad.

– 1988c, « Nul Lamta à travers les recherches archéologiques », Colloque sur Sijilmassa, Rabat, éditions al Mitâq, 307-325.

– 1989a, « Les sources mauritaniennes de la période alawite », université Moulay Ali ach- Charif, Risani, 117-128.

– 1989b, série d'articles dans l'*Encyclopédie du Maroc (Ma'alamat al Maghrib)*, Association des auteurs marocains pour la publication, Rabat.

– 1990a, « La constitution de la confédération Takna », revue *Al Baht al 'Imi* (IURS), Rabat, n° 40, 243-257.

– 1990b, avec P. Cresser et A. Touri « Maroc saharien et Maroc méditerranéen au Moyen Âge : le cas des ports de Nûl Lamta et de Bâdis », *115^e congrès national des sociétés savantes*, Avignon, *V^e colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, 387 à 401.

– 1991a, « Le pays Takna, commerce et ethnicité avant la constitution confédérale », *Le Maroc et l'Atlantique du XV^e au XVIII^e siècle*, Rabat, université Mohamed-V, Faculté de lettres.

– 1991 b, « American expansionist aims in south western Morocco during the nineteenth century », *The Atlantic Connection, 200 years of moroccan Relations 1786-1986*, edited by Jerome, Bookin Weiner et Mohamed el Mansour, Rabat, Edino, 105116.

– 1991c, « The evolution of takna confederation caught between coastal commerce and transsaharan trade », dans *The Tribe and State, Essays in Honour of David Montgomery Hart*, edited by E. G. H. Joffe and C. R. Pennell, Middle East and North African Studies Press, callipoli House, the Cottons, Culturel, Wisbech, Cambridge Shire, PE 148 TN, 213-238.

– 1991d, « Frontière climatique et mode de vie préssaharien : Wad Nun, Bani et as Sagya al Hamra au siècle des Murabitun », *L'Homme et le Dromadaire en Afrique, Actes du séminaire international sur le chameau*, Faculté Ibn Zohr, Agadir, 139-152.

– avec Jazouli, A., 1992a, « État et société : quelles perspectives? », *Al Bayane*, Casablanca, 12-13 juin ; reproduit par *Revue marocaine d'administration locale et de développement*, Rabat, n° 7-8, avr. -sept. 1994.

– avec Jazouli, A., 1992b, « Régionalisation, les impératifs du découpage », *L'Économiste*, 8 oct., 35-38 ; reproduit par *Revue marocaine d'administration locale et de développement*, Rabat, n° 7-8, avr. -sept. 1994, 95-103.

– 1992c, « L'arbre généalogique de Moulay 'Abd as Salam b. Mshish et le système de parenté des Rgaybat », revue *Al Baht al'Imi* (IURS), Rabat, n° 41, 110-173.

– 1992d, *Les Principales Préoccupations des Rgaybat*, ms. rédigé en 1940 par Muhammad Salim w. Lahbib w. 'Abd al Hayy, analyse et éd. de Naïmi. M., l'Institut universitaire de la recherche scientifique (IURS), Rabat.

– avec Jazouli, A., « La région : et si le passé répondait de l'avenir? », *Revue Maroc Europe*, n° 4, 15-32 ; reproduit par *Revue marocaine d'administration locale et de développement*, Rabat, n° 7-8, avr. -sept. 1994, 109-117.

– 1992e, série d'articles dans l'*Encyclopédie du Maroc (Ma'alamat al Maghrib)*, Association des auteurs marocains, pour la publication, Rabat.

– 1994a, « Le pouvoir makhzenien et le Sous », *Revue Maroc-Europe*, n° 6, 85-94.

– 1994b, « Nul Lamta ou l'éveil du sens étimologique », dans *Le Nom géographique : patrimoine et communication*, Actes du I^e Colloque national sur les noms géographiques, IURS-DCFTT, Rabat, 45-85.

– 1994c, série d'articles dans l'*Encyclopédie du Maroc (Ma'alamat al Maghrib)*, Association des auteurs marocains pour la publication, Rabat.

– 1995a, « Concepts de jihad et de résistance », *Colloque sur la résistance marocaine*, 1904-1935, université Ibn Zohr, Agadir, 52-60.

– 1995b, « Les Hratin, sauveurs des lieux brûlés », *Colloque sur les oasis du Wad Nun*, université Ibn Zohr, Agadir.

– 1995c, « Nul Lamta, tableaux édifiants », *Hespéris-Tamuda*, 33, 83-115.

– 1995d, « Espace tribal et spécificités sahariennes en 1592 », dans *Le Maroc et l'Afrique subsaharienne aux débuts des temps modernes*, Institut des études africaines, Rabat, 119-130.

– 1996-1998-2000, série d'articles dans l'*Encyclopédie du Maroc (Ma'alamat al Maghrib)*, Association des auteurs marocains pour la publication, Rabat.

Nantet, B., 1973, « Les villes caravanières de la Mauritanie », *l'Histoire*, Paris, 40, déc. 1983.

Nicolas, F., 1950a, *Tamesna, les Ioullemmeden de l'Est ou Touareg « Kel Dinnik »*, Paris.

– 1950b, *Contribution à l'étude du Twâreg de l'Air*, Dakar, Mémoires de l'IFAN, 10.

– 1953, « La langue berbère de Mauritanie », *BIFAN*, B.

– 1977, « L'origine et la signification du mot hartani et de ses équivalents », *Notes africaines*, 156, 101-106.

Nicolaisen, J., 1963, *Ecology and Culture of the Pastoral Touareg*, Copenhagen, National Museum.

Nordman, D., 1996, *Profilis du Maghreb, frontières, figures et territoires (XVIII^e-XX^e siècle)*, Faculté de lettres, Rabat, série Essais et études, n° 18.

– « L'armée d'Algérie et le Maroc : le dynamisme de la conquête (fin du XIX^e siècle début du XX^e siècle) ».

Norris, H.T., 1962a, « Yemenis in the Western Sahara », *JAH*, 2, 2, 319.

– 1962b, « The history of Shanqît, according to the Idaw 'Ali tradition », *BIFAN*, 14, B, 3-4, 393-413.

– 1967, « Sanhajah scholars of Timbuctoo », *BSOAS*, 30, 634-640.

– 1968, *Shinqitî Folk Literature and Song*, Oxford.

– 1971, « New evidence in the life of 'Abd allah b. Yasin and the origin of the almoravid movement », *JAH*, 12, 2, 225-268.

– 1972, *Saharian Myth and Saga*, Oxford, Clarendon Press.

– 1975, *The Touregs : Their Islamic legacy and its diffusion in the Sahel*, Warminister, Wills.

Oleil, J., 1994, *Les Juifs au Sahara*, Paris, éditions du CNRS.

Ould Bah Muhammad Al-Mukhtar, 1981, *La Litterature juridique et l'évolution du malikisme en Mauritanie*, Publication de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Tunis, 6^e série, Tunis, vol. XIX

Ould Cheikh, A., 1985, *Nomadisme, Islam et pouvoir politique dans la société maure précoloniale, essai sur quelques aspects du tribalisme*, thèse de doctorat de sociologie, Université Paris-VIII.

– 1988, *Éléments d'histoire de la Mauritanie*, coll. conn, de la Mauritanie, Centre culturel français A. de Saint-Exupéry, Nouakchott.

– 1994, « La société Sanhaja méridionale au XV^e siècle. Autour d'une correspondance en provenance du Takrur », revue Masâdir, *Cahiers des sources de l'histoire de la Mauritanie*, Cahier n° 1, université de Nouakchott-université de Provence, Aix-enProvence, 5-35.

– avec Saison, B., 1987, « Vie(s) et mort(s) de el imam al-Hadrami, autour de la postérité saharienne du mouvement almoravide (XII^e-XVII^e siècle) », *Arabica*, 34, 48-79.

Pascon, P., 1963, *Les Ruines d'Agouitir Khnifis, province de Tarfaya* (Santa Cruz de Mar Pequena), ministère des Affaires étrangères, Rabat.

Pedech, P., 1964, *La Méthode historique de Polybe*, Paris.

Périple de Hannon, roi des Carthaginois, 1889, trad. Philippe Cazneuve, Tunis.

Pessah S., 1982, « La symbiose judéo-'ibadite », dans *Communautés juives des marges sahariennes du Maghreb*, université Ben-Zévi, Jérusalem.

Production, Pouvoir et Parenté dans le monde méditerranéen, Actes du Colloque organisé par FERA 357-CNRS/EHESS, Paris, AECLAS/Geuthner.

Pline l'Ancien, 1980, *Histoire naturelle*, Livre V, trad. J. Desanges, Paris, Les Belles Lettres (abrév. HN).

Polet, J., 1985, *Tegdaoust IV Fouille d'un quartier de Tegdaoust*, Nouakchott, Institut mauritanien de la recherche scientifique, Paris, Éditions sur les civilisations, mémoire n° 54.

Polyani, K., 1975, « L'économie en tant que procès institutionnalisé », dans *Les Systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, Paris, Larose, 239-257.

Puigauveau, O., 1940, *Le Sel du désert*, Paris, éditions Tissé.

– avec Senones, M., 1952, « Vestigis préislamiques de la région d'Assa (Basse vallée de l'Oued Dra) », *Journal de la Société des africanistes*, 22, fasc. 1-2, 7-15.

– 1957, « Contribution à l'étude du symbolisme dans le décor mural et l'artisanat de Walata », *BIFAN*, XIX.

– 1962, « Les mosquées, foyers culturels du Sahara », *La Pensée*, 1^{er} année, 55-60 ; suite dans n° 4, fév. 1963, 114-116.

– 1966, « Une carte des chars à bœuf révèle les rapports trois fois millénaires entre le Maghreb et le Soudan », *Archéologie*, 3, 37 sqq.

– 1968, « Arts et coutumes des Maures », *Hespéris-Tamuda*, chap. 1, vol. 9, fasc. 3, 114-195, fasc. 3, 329-459

Radcliffe Brown, A. R., 1968, *Structure et fonction dans la société primitive*, trad. fr. Françoise et Louis Morin, Paris, éd. de Minuit.

Rennel, F., 1926, *People of the Veil*, Londres.

Rey, P. Ph., 1914-1915, « Recherches géologiques et géographiques sur les territoires du sud oranais et du Maroc sud et oriental », *RG*, 8.

Ricard, P., 1939, « Une forteresse de l'Anti-Atlas au XII^e siècle », *IV^e Congrès de la FSSAN*, Rabat, 2, Alger.

Ridgeway, R. H., 1929, *Summarized Data of Gold Production*, Washington.

Robin, J., 1955, « Maures et Canariens sur les côtes du Sahara occidental », *Notes africaines*, n° 68, 101106.

Robert, D., 1970, « Les fouilles de Tegdaoust », *JAH*, 2, 4, 471-494.

– avec Robert, S. et Devisse J. (dir.), 1970, *Tegdaoust I : recherches sur Aoudaghost*, Paris, Arts et Métiers graphiques.

– avec Robert, S. et Saison, B., 1976, « Recherches archéologiques : Tegdaoust Koumbi Saleh », AIMRS, 2, 53-84.

Robert-Chaleix, D., 1989, *Tegdaoust V : recherches sur Aoudaghost. Une*

concession médiévale, implantation et évolution d'une unité d'habitation, Paris.

Roget, R., 1954, *Le Maroc chez les auteurs anciens, textes et traductions*, Paris, Les Belles Lettres.

Rognon, P., 1976, « Essai d'interprétation des variations climatiques au Sahara depuis 40000 ans », *RGPhGD*, 2^e série, 18, 251-277.

Rosenberger, B., 1970a, « Les vieilles exploitations minières et les anciens centres métallurgiques du Maroc », *RGM*, 17, 71-107 ; 18, 59-102.

– 1970b, « Tamdult, cité minière et caravanière prés-saharienne, IX^e-XIV^e siècles », *Hespéris Tamuda*, 2, 103-139.

– 1984, « Calamités, sécurité, pouvoir. Le cas du Maroc (XVI^e-XVII^e siècles) », *Peuples méditerranéens*, 247-272.

Ruhlmann, A., 1932, « Contribution à la préhistoire sud-marocaine : la collection Terrasson », *Hespéris*, 15, fasc. 1, 79-126.

Sauvage Charles, 1947, « Les environs de Goulimine, carrefour botanique », Société des sciences naturelles, Rabat, vol Jub, 109-146.

Sachacht, 1954, « Sur la diffusion des formes d'architecture religieuse à travers le Sahara », *Trav. de l'IRS*, 11, 11-27.

Saluste, J., 1978, *Harba Yugharta*, texte arabe et trad. de Muhammad at Tazi Sa'ûd, Fès, Impr. MohamedV.

Simon, M., 1946, « Le judaïsme berbère dans l'Afrique ancienne », *RHPR*, 26, 1-31.

Simoneau, G., 1969, « Les chasseurs-pasteurs du Draa moyen et les problèmes de la néolithisation dans le Sud marocain », *RGM*, n° 16, 97-116.

Spruytte, J., 1977, *Études expérimentales sur l'attelage, contribution à l'histoire du cheval*, Paris.

Stewart, C. C., 1973, *Islam and Social Order in Mauritania*, Oxford, Clarendon Press.

Strabon, 1969, *Géographie*, texte établi et trad. en fr. François Lasser et Germaine Aujac, Paris, 3 vol.

Talbi, M., 1962, « Kairaouan et le malikisme espagnol » dans *Études d'orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal*, Paris, Maisonneuve et Larose ; republié dans *Études d'histoire ifrigiyenne et de civilisation musulmane médiévale*, Tunis, publ. de l'université de Tunis, 295-319.

– 1971, « Un nouveau fragment de l'histoire de l'Occident musulman (62-196/682-812), l'épopée d'al Kahina », *RT*, 19, n° 19-52.

– 1973, « Hérésie, acculturation et nationalisme des Berbères Bargwâta », dans *Actes I^{er} Congrès d'études des cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère*, Alger, SNED, 217-233.

– 1990, « L'indépendance du Maghreb », dans *Histoire générale de l'Afrique 3, l'Afrique du VIF au XI^e siècle*, Unesco/NEA, chap. 10, 273-301.

– s. d., « Al Maghrib mina al fath ilâ awâkhir ar rub'al awwal min al qarn at tâni wa budûr ash shu'ûr bi qawmiyya mahallyya », CERES, Tunis, série Études sociologiques, 4, 207-230.

Thomassey, P. et Mauny, R., 1951, « Campagne de fouilles à Koumbi Saleh », *BIFAN*, 13, 436-462.

Thouvenot, R., 1946. « Ptolémée et la route du Sous », *Hespéris*, 33, 3^e-4^e tr., 373-384.

– 1948, « Défense de Polype », *Hespéris*, 35, le-2^e tr., 79-92.

– 1956, « Le témoignage de Pline sur le périple africain de Polype », 5, 1, 8-111, *REI*, 34.

Tillion, G., s. d., « Mariage et mode de production » dans *Production, Pouvoir et Parenté dans le monde méditerranéen*, Actes du Colloque organisé par FERA, 357CNRS/EHESS, Paris, AECLAS/Geuthner, 209-278.

Académie du Royaume du Maroc

Touri, A., Bazzana, A. et Cressier, P., 1985, « Kasba de Shafshawn », *Castrum 3, Guerre, stratification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, 1, Colloque organisé par la Casa de Velasquez et l'École française de Rome, Madrid, 24 nov. 1985, Actes recueillis et présentés par A. Bazzana, 1988, 153-162.

Tourneau, R., 1960, « Chronique d'Abû Zakaryâ al Wargalâni (m 471/1078) », *RA*, t. 104.

Trimingham, J. S., 1962, *A History of Islam in West Africa*, Londres, Glasgow, NewYork.

Trousset, P., 1985, « Les oasis préahariennes dans l'antiquité, partage de l'eau et division du temps », *AA*, 22-191.

Tyan, E., 1958, « Méthodologie et sources du droit en islam (Istihân, Istislâh, Siyyâsa shar'yya) », *Studia Islamica*, 10, 79-109.

Tymovski, M., 1967, « Le Niger, voie de communication des grands États du Soudan occidental, jusqu'à à la fin du XVI^e siècle », *African Bulletin*, 6, 79-95.

Vanacker, C., 1973, « Géographie économique de l'Afrique du Nord, selon les auteurs arabes du IX^e au milieu du XII^e siècle », *Annales ESC*, 28, 3, 659680.

– 1979, *Tegdaoust II, Recherches sur Aoudaghost. Fouilles d'un quartier artisanal*, Nouakchott, Institut mauritanien de la recherche scientifique.

Van Berchem, 1907, « Titres califiens d'Occident à propos de quelques monnaies mérinides et Zayanides », *JA*, 203279.

Vernet, R., 1983, *La Préhistoire de la Mauritanie : état de la question*,

thèse, Paris-PanthéonSorbonne.

Vidal, J., 1923, « Au sujet de l'emplacement de Mali », *BCEHSAOF*, 6, 251-268.

Villar, P., 1978, *Or et Monnaie dans l'histoire*, Paris, Flammarion.

Wardi Bahâ'd Din, 1983, *Hawla Rumûz al Qur'ân al Karim*, Casablanca.

Westermarch, E., 1926, *Ritual and belief in Morocco*, 2 vol., New York, New Hyde Park Books.

– 1935, *Les Survivances païennes dans la civilisation mahométane*, trad de l'anglais Robert Godet, Paris, Payot.

Witold, K., 1984, *Les Mesures et les Hommes*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Wuld Bah, Muhammad al Mukhtâr : voir Ould Bah.

Wuld As Sa'd, Muhammad al Mukhtâr, 1990, « Essai émiral en Mauritanie », *REMMM*, 54, 53-82.

Wycihl, V, 1955, « Les Gétules de la Mauritanie », *BIFAN*, janv. -fév., 163-167.

– 1988, « Les Imazighn, 500 ans d'histoire », *Études et documents berbères*, 4, 85-93.

Zafrani, H., 1983, *Deux mille ans de vie juive au Maroc*, Paris, A. Maisonneuve.

Zaghlul, S., 1979, *Târikh al Maghrib al 'Arabi*, Alexandrie, 1.

